

AB

39 $\frac{10}{h, 14}$





Rep. 1 Tabelle



Diese Ausg. OO ge

COMPTES
RENDUS
DE LA
REUNION



COMMENTAIRE
HISTORIQUE

SUR

LES OEUVRES

DE L'AUTEUR

DE LA HENRIADE.

AVEC LES PIÈCES ORIGINALES
ET LES PREUVES.

POUR servir de SUPPLÉMENT à l'Édition in 12°.
en Trente Volumes, des Oeuvres de cet Auteur cé-
lèbre, ornée d'Estampes.

A L O N D R E S,

M D C C L X X V I.



J'ai vu les Pièces originales & les preuves qui sont dans le Commentaire, & je les ai remises entre les mains du Sr. Wagu ..., le 1^{er} Mai 1776.

Signé DU REY, *Avocat.*

J'ai confronté les mêmes Pièces, & je les ai trouvées entièrement conformes aux originaux, le 1^{er} Juin 1776.

Signé CHRISTIN.

L I S T E

Des Lettres véritables de M. DE VOLTAIRE & de quelques autres personnes célèbres, qui sont à la fin du Commentaire.

<i>A M. Tavazi, sur la langue italienne & sur la française</i>	Page 88
<i>A M. le Comte de Caylus, sur des morceaux de Sculpture de Bouchardon</i>	97
<i>De M. Clairaut à M. de Voltaire</i>	99
<i>Réponse de M. de Voltaire</i>	101
<i>A M. de la Noue, sur la Tragédie de Mahomet Second</i>	103
<i>A M. le Duc de Bouillon, au sujet de l'édition des Oeuvres de Corneille</i>	108
<i>A M. le Duc de la Valière, sur Urceus Codrus</i>	110
<i>De M. Linguet à M. de Voltaire</i>	120
<i>Réponse de M. de Voltaire, sur Montesquieu & Gro-tius</i>	123
<i>A M. de M. L. C. sur les Systèmes de physique</i>	127
<i>Au même sur les Qualités occultes</i>	130
<i>A M. P***, Avocat, sur quelques Loix bizarres</i>	133
<i>A M. de Faugeres, sur un monument</i>	135

<i>A l'auteur d'un poëme épique sur Josué</i>	Page 138
<i>A M. Walpole, sur la tragédie & sur l'histoire</i>	140
<i>A un Ministre d'Etat, sur les Systèmes politiques</i>	148
<i>A M. Tiriot, sur des Systèmes ridicules de physique</i>	149
<i>A Mylord, Chesterfield</i>	152
<i>A un Inconnu sur la mort</i>	153
<i>A M. le Prince G.... sur un livre nouveau</i>	154
<i>A M. le Chevalier Hamilton, sur le Vésuve</i>	157
<i>A M. Du M..., sur des anecdotes anciennes</i>	159
<i>A M. de Chabanon, sur Pindare & Horace</i>	164
<i>A une célèbre Actrice</i>	167
<i>A M. Bertinelli, sur le Dante</i>	169
<i>Sur des Questions métaphysiques</i>	170
<i>Sur les Lettres prétendues du Pape Ganganelli</i>	174
<i>Sur les Anecdotes</i>	180
<i>Sur le fameux cocher Gilbert</i>	183
<i>A M. l'Abbé Spalanzani</i>	187
<i>A M. B... sur l'Astronomie</i>	189
<i>Sesostris</i>	194

COMMENTAIRE HISTORIQUE.

Je tâcherai dans ce Commentaire sur un homme de Lettres de rien dire que d'un peu utile aux Lettres, & surtout de ne rien avancer que sur des papiers originaux. Nous ne ferons aucun usage ni des satyres, ni des panégyriques presque innombrables, qui ne seront pas appuyés sur des faits authentiques.

Les uns font naître FRANÇOIS DE VOLTAI-
RE le 20 Février 1694 ; les autres le 20 Novem-
bre de la même année. Nous avons des médailles
de lui qui portent ces deux dates ; il nous a dit
plusieurs fois qu'à sa naissance on désespéra de sa
vie : & qu'ayant été ondoyé, la cérémonie de son
batême fut différée plusieurs mois.

Quoique je pense que rien n'est plus insipide que
les détails de l'enfance & du college, cependant je
dois dire, d'après ses propres écrits, & d'après la
voix publique, qu'à l'âge d'environ douze ans, ayant
fait des vers qui paraissaient au-dessus de cet âge,
l'abbé de Châteauneuf, intime ami de la célèbre
Ninon de l'Enclos, le mena chez elle, & que cette
fille si singulière lui légua par son testament une
somme de deux mille francs pour acheter des li-
vres, laquelle somme lui fut exactement payée. Cet-
te petite pièce de vers, qu'il avait faite au college,
est probablement celle qu'il composa pour un Inva-
lide qui avait servi dans le régiment Dauphin, sous
Monseigneur, fils unique de Louis XIV. Ce vieux
soldat était allé au college des Jésuites prier un ré-

2 COMMENTAIRE

gent de vouloir bien lui faire un placet en vers pour Monseigneur: le régent lui dit qu'il était alors trop occupé, mais qu'il y avait un jeune écolier qui pouvait faire ce qu'il demandait. Voici les vers que cet enfant composa.

Digne fils du plus grand des Rois,
Son amour & notre espérance,
Vous qui, sans régner sur la France,
Régnez sur le cœur des François;
Souffrez-vous que ma vieille veine,
Par un effort ambitieux,
Ose vous donner une étreffe,
Vous qui n'en recevez que de la main des Dieux?
On a dit qu'à votre naissance
Mars vous donna la vaillance,
Minerve la sagesse, Apollon la beauté;
Mais un Dieu bienfaisant, que j'implore en mes peines,
Voulut aussi me donner mes étreffes,
En vous donnant la libéralité.

Cette bagatelle d'un jeune écolier valut quelques Louis d'or à l'Invalide, & fit quelque bruit à Versailles & à Paris. Il est à croire que dès-lors le jeune homme fut déterminé à suivre son penchant pour la poésie. Mais je lui ai entendu dire à lui-même, que ce qui l'y engagea plus fortement fut qu'au sortir du collège, ayant été envoyé aux écoles de Droit par son pere, trésorier de la Chambre des Comptes, il fut si choqué de la maniere dont on y enseignait la Jurisprudence, que cela seul le tourna entièrement du côté des Belles-Lettres.

Tout jeune qu'il était, il fut admis dans la société de l'abbé de Chaulieu, du marquis de la Fare, du



duc de Sully, de l'Abbé Courtin. Et il nous a dit plusieurs fois que son pere l'avoit cru perdu, parce qu'il voyait bonne compagnie & qu'il faisait des vers.

Il avait commencé dès l'âge de dix-huit ans la tragédie d'Oedipe, dans laquelle il voulut mettre des chœurs à la maniere des Anciens. (*) Les Comédiens eurent beaucoup de répugnance à jouer une tragédie, traitée par Corneille & en possession du théâtre: ils ne la représenterent qu'en 1718, & encore fallut-il de la protection. Le jeune homme, qui était fort dissipé & plongé dans les plaisirs de son âge, ne sentit point le péril, & ne s'embarassait point que sa Piece réussit ou non: il badinait sur le théâtre, & s'avisa de porter la queue du Grand Prêtre dans une scene où ce même Grand Prêtre faisait un effet très-tragique. Madame la maréchale de Villars, qui était dans la première loge, demanda quel était ce jeune homme qui faisait cette plaisanterie, apparemment pour faire tomber la piece? On lui dit que c'était l'auteur. Elle le fit venir dans sa loge, & depuis ce temps il fut attaché à Monsieur le maréchal & à Madame jusqu'à la fin de leur vie, comme on peut le voir par cette épître imprimée.

Je me flattois de l'espérance
D'aller goûter quelque repos
Dans votre maison de plaisance;
Mais Vinache a ma confiance,
Et j'ai donné la préférence,

(*) Nous avons une Lettre du savant Dacier de 1713, dans laquelle il exhorte l'auteur qui avait déjà fait sa piece, à y joindre des chœurs chantans à l'exemple des Grecs. Mais la chose était impraticable sur le théâtre Français.

Sur le plus grand des Héros,
 Au plus grand Charlaian de France, &c.

Ce fut à Villars qu'il fut présenté à Monsieur le Duc de Richelieu, dont il acquit la bienveillance, qui ne s'est point démentie pendant soixante années,

Ce qui est aussi rare, & ce qui à peine a été connu, c'est que Monseigneur le Prince de Conti, pere de celui qui a été si célèbre par les journées de la barricade de Démon & de Château-Dauphin, fit pour lui des vers dont voici les derniers:

„ Ayant puisé ses vers aux eaux de l'Aganippe,
 „ Pour son premier projet il fait le choix d'*Oedipe*,
 „ Et quoique dès longtems ce sujet fût connu,
 „ Par un style plus beau cette piece changée
 „ Fit croire des Enfers Racine revenu,
 „ Ou que Corneille avait la sienne corrigée.”

Je n'ai pu retrouver la réponse de l'auteur d'*Oedipe*. Je lui demandai un jour s'il avait dit au Prince en plaisantant: Monseigneur, vous serez un grand poëte; il faut que je vous fasse donner une pension par le Roi. On prétend aussi qu'à souper il lui dit: Sommes-nous tous Princes, ou tous Poëtes? — Il me répondit: *Delicta juventutis meae ne meminervis, Domine.*

Il commença la *Henriade* à St. Ange, chez Monsieur de Caumartin, Intendant des finances, après avoir fait *Oedipe* & avant que cette Piece fut jouée. Je lui ai entendu dire plus d'une fois que quand il entreprit ces deux ouvrages, il ne comptait pas les pouvoir finir, & qu'il ne savait ni les regles de la tragédie, ni celles du poëme épique; mais qu'il fut

faisi de tout ce que Monsieur de Caumartin, très-savant dans l'histoire, lui contait de Henri IV, dont ce respectable vieillard était idolâtre; & qu'il commença cet ouvrage par pur enthousiasme, sans presque y faire réflexion. Il lut un jour plusieurs chants de ce poëme chez le jeune Président de Maisons, son intime ami. On l'impatienta par des objections; il jeta son manuscrit dans le feu. Le Président Hénaut l'en retira avec peine: „ Venez-vous (lui dit Mr. Hénaut) dans une de „ ses Lettres, que c'est moi qui ai sauvé la *Hen-* „ *riade*, & qu'il m'en a coûté une belle paire de „ manchettes. ” Plusieurs copies de ce poëme, qui n'était qu'ébauché, coururent quelques années après dans le public; il fut imprimé avec beaucoup de lacunes sous le titre de *Ligue*.

Tous les poëtes de Paris, & plusieurs savans se déchaînerent contre lui. On lui décocha vingt brochures. On joua la *Henriade* à la Foire: on dit à l'ancien Evêque de Fréjus, Précepteur du Roi, qu'il était indécent & même criminel, de louer l'amiral de Coligni & la reine Elisabeth. La cabale fut si forte, qu'on engagea le cardinal de Bussi, alors Président de l'Assemblée du Clergé, à censurer juridiquement l'ouvrage; mais une si étrange procédure n'eut pas lieu. Le jeune auteur fut également étonné & piqué de ces cabales. Sa vie très-dissipée l'avait empêché de se faire des amis parmi les gens de Lettres; il ne savait point opposer intrigue à intrigue: ce qui est, dit-on, absolument nécessaire dans Paris, quand on veut réussir en quelque genre que ce puisse être.

Il donna la tragédie de *Mariamne* en 1722. Mr

riamne était empoisonnée par Hérode ; lorsqu'elle but la coupe, la cabale cria : *la Reine boit*, & la Piece tomba. Ces mortifications continuelles le déterminèrent à faire imprimer en Angleterre la *Henriade*, pour laquelle il ne pouvait obtenir en France, ni privilege, ni protection. Nous avons vu une lettre de sa main écrite à Mr. Dumas d'Aiguebère, depuis Conseiller au Parlement de Toulouse, dans laquelle il parle ainsi de ce voyage :

Je ne dois pas être plus fortuné
 Que le Héros célébré sur ma vielle ;
 Il fut proscrit, persécuté, damné
 Par les dévots & leur douce sequelle :
 En Angleterre il trouva du secours,
 J'en vais chercher.

Le reste des vers est déchiré : elle finit par ces mots : „ Je n'ai pas le nez tourné à être Prophète en mon pays”. Il avait raison. Le Roi George Ier. & surtout la Princesse de Galles, qui depuis fut Reine, lui firent une souscription immense : ce fut le commencement de sa fortune ; car étant revenu en France en 1723, il mit son argent à une Lotterie établie par Mr. Desforts, Contrôleur général des finances. On recevait des rentes sur l'Hôtel-de-Ville pour billets, & on payait les lots argent comptant ; de sorte qu'une société, qui aurait pris tous les billets, aurait gagné un million. Il s'associa avec une Compagnie nombreuse & fut heureux. C'est un des Associés qui m'a certifié cette anecdote, dont j'ai vu la preuve sur ses registres. Mr. de V. . . . lui écrivait : „ Pour faire sa fortune dans ce pays-ci, il n'y a qu'à lire les Arrêts du Conseil.

„ Il est rare qu'en fait de Finances le Ministère ne
 „ soit forcé à faire des arrangements dont les parti-
 „ culiers profitent.”

Cela ne l'empêcha pas de cultiver les Belles-Let-
 tres, qui étaient sa passion dominante. Il donna en
 1730 son *Brutus*, que je regarde comme sa tragédie
 la plus fortement écrite, sans même en excepter
Mahomet. Elle fut très critiquée. J'étais en 1731
 à la première représentation de *Zaïre*; & quoiqu'on
 y pleurât beaucoup, elle fut sur le point d'être sif-
 flée. On la parodia à la Comédie Italienne, à la
 Foire; on l'appella la *Pièce des Enfans-trouvés*,
Arlequin au Parnasse.

Un Académicien l'ayant proposé en ce temps là
 pour remplir une place vacante à laquelle notre au-
 teur ne songeait point, Mr. de Boze déclara que
 l'auteur de *Brutus* & de *Zaïre* ne pouvait jamais de-
 venir un sujet Académique.

Il était lié alors avec l'illustre marquise du Cha-
 tellet, & ils étudiaient ensemble les principes de
 Newton & les systèmes de Leibnitz. Ils se retire-
 rent plusieurs années à Cirey en Champagne. Mr.
 Kœnig, grand mathématicien, y vint passer deux ans
 entiers, Mr. de V... y fit bâtir une gallerie, où
 l'on fit toutes les expériences sur la lumière & sur
 l'électricité. Ces occupations ne l'empêcherent pas
 de donner le 27 Janvier 1736, la tragédie d'*Alzire*
 ou des *Américains*, qui eut un grand succès. Il
 attribua cette réussite à son absence: il disait *laudan-
 tur ubi non sunt, sed non trucidantur ubi sunt.*

Celui qui se déchaîna le plus contre *Alzire* fut
 l'Ex-Jésuite Desfontaines. Cette aventure est assez
 singulière: ce Desfontaines avait travaillé au Jour-

nal des Sçavans sous Mr. l'Abbé Bignon, & en avait été exclus en 1723. Il s'était mis à faire des especes de Journaux pour son compte, & était ce que Mr. de V... appelle un *Folliculaire*. Ses mœurs étaient assez connues. Il avait été pris en flagrant délit avec de petits favoyards, & mis en prison à Bicêtre. On commençait à instruire son procès, & on voulait le faire brûler, parce qu'on disait que Paris avait besoin d'un exemp'e. Mr. de V... employa pour lui la protection de Madame la marquise de Prié. (*) Nous avons encor une des lettres que Desfontaines écrivit à son libérateur; elle a été imprimée parmi les Lettres du marquis d'Argens Déguille, page 228, Tome Ier. „ Je n'oublierai jamais
 „ les obligations que je vous ai: votre bon cœur est
 „ encore au-dessus de votre esprit: ma vie doit être
 „ employée à vous marquer ma reconnaissance. Je
 „ vous conjure d'obtenir encore que la Lettre de cachet qui m'a tiré de Bicêtre & qui m'exile à trente lieues de Paris, soit levée, &c.”

Quinze jours après, le même homme imprime un libelle diffamatoire contre celui pour lequel il devoit employer sa vie. C'est ce que je découvre par une Lettre de Mr. Tiriot du 16 Août, tirée du même recueil. Cet abbé Desfontaines est celui-là même qui, pour se justifier, disait à Mr. le comte d'Argenson: *il faut que je vive*; & à qui Mr. le Comte d'Argenson répondit: *Je n'en vois pas la nécessité.*

Ce prêtre ne s'adressait plus à des ramoneurs depuis

(*) Cette lettre est du 31 Mai. La date de l'année n'y est pas, mais elle est de 1724.

puis son aventure de Bicêtre. Il élevait de jeunes français dans ses deux métiers de non-conformiste & de folliculaire, il leur montrait à faire des satyres, il composa avec eux des libelles diffamatoires intitulés Voltairomanie & Voltairiana: c'était un ramas de contes absurdes. On en peut juger par une des Lettres de Mr. le duc de Richelieu, signée de sa main, dont nous avons retrouvé l'original. Voici les propres mots: „ *Ce livre est bien ridicule & bien plat. Ce que je trouve d'admirable, c'est que l'on y dit que Madame, de Richelieu vous avait donné cent Louis & un carasse, avec des circonstances dignes de l'auteur & non pas de vous; mais cet homme admirable oublie que j'étais veuf en ce tems-là, & que je ne me suis remarié que plus de quinze ans après, &c.* signé, le duc de Richelieu, 8 Février 1739.

Mr. de V.... ne se prévalait pas même de tant de témoignages authentiques, & ils seraient perdus pour sa mémoire si nous ne les avions retrouvés avec peine dans le chaos de ses papiers.

Je tombe encor sur une Lettre du marquis d'Argenson, ministre des Affaires Etrangères: *C'est un vilain homme que cet abbé Desfontaines, son ingratitude est encor pire que ses crimes qui vous avoient donné lieu de l'obliger, 7 Février 1739.*

Voilà les gens à qui Mr. de V.... avait à faire, & qu'il appelait *la canaille de la littérature. Ils vivent, disait-il, de brochures & de crimes.*

Nous voyons qu'en effet un homme de cette trempe, nommé l'abbé Makarti, qui se disait des nobles Makarti d'Irlande & qui se disait aussi homme de Lettres, lui emprunta une somme assez considérable, & alla avec cet argent se faire mahométan à Con-

stantinople: sur quoi Mr. de V... dit: *Makarti n'est allé qu'au Bosphore; mais Desfontaines s'est réfugié plus loin vers le lac de Sodome.* (*)

Il paraît que les contradictions, les perversités, les calomnies qu'il essayait à chaque pièce qu'il faisait représenter, ne pouvaient l'arracher à son goût, puisque la même année il donna la comédie de *L'Enfant prodigue* le 10 Octobre; mais il ne la donna point sous son nom; & il en laissa le profit à deux jeunes élèves qu'il avait formés, Mrs. Linant & Lamarre, qui vinrent à Cirey où il était avec Madame du Chatellet. Il donna Linant pour précepteur au fils de Madame du Chatellet, qui a été depuis Lieutenant Gén. des armées, & Ambassadeur à Vienne & à Londres. La comédie de *L'Enfant prodigue* eut un grand succès. L'auteur écrit à Mlle. Quinaut: „ Vous savez garder les secrets d'autrui „ comme les vôtres. Si l'on m'avait reconnu, la „ Pièce aurait été sifflée. Les hommes n'aiment „ pas qu'on réussisse en deux genres. Je me suis fait „ assez d'ennemis par *Oedipe* & la *Henriade*”.

Cependant il embrassait dans ce temps-là même un genre d'étude tout différent: il composait les *Elémens de la Philosophie de Newton*, Philosophie qu'alors on ne connaissait presque point en France. Il ne put obtenir un privilège du Chancelier d'Aguesseau, Magistrat d'une science universelle; mais qui, ayant été élevé dans le système Cartésien,

(*) Nous avons vu une obligation de 500 L. d'argent prêtée chez Perret Notaire, 1er. Juillet 1730; mais nous n'avons pu trouver celle de 2000 L.

écartait les nouvelles découvertes autant qu'il pouvait. L'attachement de notre auteur pour les principes de Newton & de Locke lui attira une foule de nouveaux ennemis. Il écrivait à Mr. Fakener, le même auquel il avait dédié Zaïre: „ On croit que „ les Français aiment la nouveauté, mais c'est en „ fait de cuisine & de modes; car pour les vérités „ nouvelles, elles sont toujours prosrites parmi „ nous: ce n'est que quand elles sont vieilles, qu'elles „ les sont bien reçues, &c.”

Nous avons recouvré une lettre qu'il écrivit longtems après à Mr. Clairaut sur ces sciences abstraites; elle paraît mériter d'être conservée. On la trouvera à son rang dans ce recueil.

Pour se délasser des travaux de la physique, il s'amusa à faire le poëme de la Pucelle. Nous avons des preuves que cette plaisanterie fut presque composée toute entière à Cirey. Madame du Chatellet aimait les vers autant que la géométrie & s'y connaissait parfaitement. Quoique ce Poëme ne fût que comique, on y trouva beaucoup plus d'imagination que dans la Henriade. Mais la Pucelle fut indignement violée par des polissons grossiers, qui la firent imprimer avec des ordures intolérables. Les seules bonnes éditions sont celles de Mrs. Cramer.

Il fallut quitter Cirey pour aller solliciter à Bruxelles un procès que la maison du Chatellet y soutenait depuis longtems contre la maison de Hondsbrouk, procès qui pouvait les ruiner l'une & l'autre. Mr. de V. . . ., conjointement avec Mr. de Raesfeld, Président de Cleves, accommoda enfin cet ancien différend, moyennant cent trente mille

francs, argent de France, qui furent payés à Mr. le marquis du Chatellet.

Le malheureux & célèbre Rousseau était alors à Bruxelles. Madame du Chatellet ne voulut point le voir, elle favoit que Rousseau avoit fait autrefois une satyre contre le Baron de Bretueil son pere, dans le tems qu'il était son domestique, & nous en avons la preuve dans un papier écrit tout entier de la main de Madame du Chatellet.

Les deux Poëtes se virent, & bientôt conçurent une assez forte aversion l'un pour l'autre. Rousseau, ayant montré à son antagoniste une Ode à la Postérité, celui-ci lui dit: *mon ami, voilà une lettre qui ne sera jamais reçue à son adresse.* Cette raillerie ne fut jamais pardonnée. Il y a une lettre de Mr. de V. à Mr. Linant, dans laquelle il dit: „ Rousseau me méprise, parce que je néglige quelquefois la rime, & moi je le méprise parce qu'il ne fait que rimer”. (*)

(*) Nous observons qu'une lettre d'un Sr. de Médin à un Sr. de Mesle du 17 Février 1737, prouve assez que le poëte Rousseau ne s'était pas corrigé à Bruxelles. La voici: „ Vous allez être étonné du malheur qui m'arrive: il m'est revenu des Lettres protestées: on m'enleve mercredi au soir, & on me met en prison: croiriez-vous que ce coquin de Rousseau, cet indigne, ce monstre qui depuis six mois n'a bu & mangé que chez moi, à qui j'ai rendu les plus grands services & en nombre, a été la cause qu'on m'a pris; c'est lui qui a irrité contre moi le porteur des Lettres; & qu'enfin ce monstre, vomé des enfers, achevant de boire avec moi à ma table, de me baiser, de m'embrasser, a servi d'espion pour me faire enlever à minuit. Non, jamais trait n'a été si noir; je ne puis y penser sans

Les extrêmes bontés avec lesquelles le Roi de Prusse l'avait prévenu, lui firent bien oublier la haine de Rousseau. Ce Monarque était Poëte aussi, mais il avait tous les talens de sa place & de ceux qui n'en étaient pas. Une correspondance suivie était établie depuis longtems entre lui & notre auteur, lorsqu'il était Prince royal héréditaire. On a imprimé quelques-unes de leurs lettres dans les recueils qu'on a fait des ouvrages de Mr. de V...

Ce Prince venait, à son avènement à la Couronne, de visiter toutes les frontieres de ses États. Son desir de voir les troupes françaises & d'aller inognito à Strasbourg & à Paris, lui fit entreprendre le voyage de Strasbourg, sous le nom de comte du Four; mais ayant été reconnu par un soldat qui avait servi dans les armées de son pere, il retourna à Clèves.

Plus d'un curieux a conservé dans son porte-feuille une lettre en prose & en vers, dans le goût de Chapelle, écrite par ce Prince sur ce voyage de Strasbourg. L'étude de la langue & de la poësie française, celle de la musique italienne, de la philosophie & de l'histoire, avaient fait sa consolation dans les chagrins qu'il avait essayés pendant sa jeu-

„ horreur. Si vous saviez tout ce que j'ai fait pour lui
 „ Patience; je compte que notre correspondance n'en fera
 „ pas altérée. Quelle différence entre cet hypocrite & Mr.
 „ de Voltaire: ce dernier m'accorde ses bontés & ses se-
 „ cours.”

Il faut avouer qu'une telle action sert beaucoup à justifier Saurin & la sentence & l'arrêt, qui bannirent Rousseau. Mais nous n'entrons pas dans les profondeurs de cette affaire & funeste & si deshonorante.

nessé. Cette lettre est un monument singulier d'un Prince qui a gagné depuis tant de batailles: elle est écrite avec grace & légèreté; en voici quelques morceaux.

„ Je viens de faire un voyage entremêlé d'avan-
 „ tures singulieres, quelquefois fâcheuses & souvent
 „ plaisantes. Vous savez que j'étais parti pour
 „ Bruxelles, afin de revoir une sœur que j'aime
 „ autant que je l'estime. Chemin faisant Algaroti
 „ & moi nous consultations la carte géographique
 „ pour régler notre retour par Vezel. Strasbourg
 „ ne nous détournait pas beaucoup; nous choisîmes
 „ cette route par préférence: l'incognito fut réso-
 „ lu; enfin tout arrangé & concerté au mieux,
 „ nous crûmes aller en trois jours à Strasbourg.

„ Mais le ciel qui de tout dispose,
 „ Régla différemment la chose.
 „ Avec des coursiers efflanqués,
 „ En droite ligne issus de Rossinante,
 „ Des payfans en postillons masqués,
 „ Nos carosses cent fois dans la route accrochés,
 „ Nous allions gravement d'une allure indolente.”

On dit qu'il écrivait tous les jours de ces lettres agréables au courant de la plume. Mais il venait de composer un ouvrage bien plus sérieux & plus digne d'un grand Prince: c'était la réfutation de Machiavel. Il l'avait envoyé à Mr. de Voltaire pour le faire imprimer, il lui donna rendez-vous dans un petit château, appelé Meuse, auprès de Clèves. Celui-ci lui dit: „ Sire, si j'avais été Machiavel,
 „ & si j'avais quelque accès auprès d'un jeune Roi,
 „ la première chose que j'aurais faite, aurait été

„ de lui conseiller d'écrire contre moi". Depuis ce temps, les bontés du monarque Prussien redoublerent pour l'Homme de lettres français, qui alla lui faire sa cour à Berlin, sur la fin de 1740, avant que le Roi se préparât à entrer en Silésie.

Alors le cardinal de Fleury lui prodigua les cajoleries les plus flatteuses, dont il ne paraît pas que notre voyageur fut la dupe. Voici sur cette matiere une anecdote bien singuliere, & qui pourrait jeter un grand jour sur l'histoire de ce siecle. Le cardinal écrivit à Mr. de Voltaire le 14 Novembre 1740 une grande Lettre ostensible, dont j'ai copié on y trouve ces propres mots.

„ La corruption est si générale, & la bonne foi
 „ si indécemment bannie de tous les cœurs dans ce mal-
 „ heureux siecle, que si on ne se tenait pas bien fer-
 „ me dans les motifs supérieurs qui nous obligent à
 „ ne point nous en départir, on seroit quelquefois
 „ tenté d'y manquer dans de certaines occasions. Mais
 „ le Roi mon Maître fait voir du moins qu'il ne se
 „ croit point en droit d'avoir de cette espece de repré-
 „ sailles; & dans le moment de la mort de l'Empe-
 „ reur il assura Mr. le Prince de Lichtenstein qu'il
 „ garderait fidèlement tous ses engagements".

Ce n'est point à moi d'examiner comment après une telle Lettre on put en 1741 entreprendre de dépouiller la fille & l'héritiere de l'empereur Charles VI. Ou le cardinal de Fleury changea d'avis, ou cette guerre se fit malgré lui. Mon commentaire ne regarde point la politique, à laquelle je suis absolument étranger; mais en qualité de Littérateur je ne puis dissimuler ma surprise de voir un homme de cour & un académicien dire qu'on se tient ferme

dans des motifs qui obligent à ne se point départir de ces motifs; qu'on serait tenté de manquer à ces motifs & qu'on est en droit d'avoir de ces especes de représailles. Voilà bien des fautes contre la langue en peu de mots.

Quoi qu'il en soit, je vois très-clairement que mon Auteur n'avait aucune envie de faire fortune par la politique, puisque, de retour à Bruxelles, il ne s'occupa que de ses cheres Belles-Lettres. Il y fit la tragédie de Mahomet, & alla bientôt après avec Madame du Chatellet faire jouer cette piece à Lille, où il y avait une fort bonne troupe dirigée par le Sr. Lanoue, auteur & comédien. La fameuse Demoiselle Clairon y jouait, & montrait déjà les plus grands talens. Madame Denis, nièce de l'auteur, femme d'un Commissaire ordonnateur des Guerres, ancien Capitaine au régiment de Champagne, tenait un assez grand état à Lille, qui était du département de son mari. Madame du Chatellet logea chez elle; je fus témoin de toutes ces fêtes; Mahomet fut très bien joué.

Dans un entre-acte on apporta à l'auteur une lettre du Roi de Prusse, qui lui apprenait la victoire de Molvitz; il la lut à l'assemblée; on battit des mains: „ Vous verrez, dit-il, que cette Piece de „ Molvitz fera réussir la mienne”.

Elle fut représentée à Paris le 19 Août de la même année. Ce fut-là qu'on vit plus que jamais à quel excès se peut porter la jalousie des gens de Lettres, surtout en fait de théâtre. L'abbé Desfontaines, & un nommé Bonneval que Mr. de V... avait secouru dans ses besoins, ne pouvant faire tomber la tragédie de Mahomet, la défererent, com-

me une Piece contre la Religion chrétienne, au Procureur général. La chose alla si loin que le cardinal de Fleury conseilla à l'auteur de la retirer. Ce conseil avait force de loi; mais l'auteur la fit imprimer, & la dédia au Pape Benoit XIV, Lambertini, qui avait déjà beaucoup de bontés pour lui. Il avait été recommandé à ce Pape par le cardinal Passionei, homme de Lettres célèbre avec lequel il était depuis longtems en correspondance. Nous avons quelques lettres de ce Pape à Mr. de V.... Sa Sainteté voulut l'attirer à Rome; & il ne s'est jamais consolé de n'avoir point vu cette ville qu'il appelait la capitale de l'Europe.

Mahomet ne fut rejoué que longtems après par le crédit de Madame Denis, malgré Crébillon, alors approbateur des Pieces de théâtre sous les ordres du Lieutenant de Police. On fut obligé de prendre Mr. d'Alembert pour approbateur. Cette manœuvre de Crébillon parut assez malhonnête à la bonne compagnie. La piece est restée en possession du théâtre, dans le tems même où ce spectacle a été le plus négligé. Il avouait qu'il se repentait d'avoir fait Mahomet beaucoup plus méchant que ce grand homme ne le fut. Mais si je n'en avais fait qu'un héros politique, écrit-il à un de ses amis, la piece était sifflée. Il faut dans une tragédie de grandes passions & de grands crimes. Au reste, dit-il quelques lignes après, le *genus implacabile vatium* me persécute plus que l'on ne persécuta Mahomet à la Mecque. On parle de la jalousie & des manœuvres qui troublent les Cours, il y en a plus chez les gens de Lettres."

Après toutes ces tracasseries, Messieurs de Réau-

mur & de Mairan lui conseillèrent de renoncer à la poësie qui n'attirait que de l'envie & des chagrins, de se donner tout entier à la physique, & de demander une place à l'Académie des sciences, comme il en avait une à la Société royale de Londres, & à l'Institut de Boulogne. Mais Mr. de Fourmont, son ami, homme de Lettres infiniment aimable, lui ayant écrit une Lettre en vers pour l'exhorter à ne pas enfouir son talent, voici ce qu'il lui répondit.

A mon très cher ami Fourmont
 Demeurant sur le double-mont,
 Au-dessus de Vincent Voiture,
 Vers la taverne où Bachaumont
 Buyait & chantait sans mesure,
 Où le plaisir & la raison
 Ramenaient le tems d'Epicure,
 Vous voulez donc que des filets
 De l'abstraité philosophie
 Je revole au brillant palais
 De l'agréable poësie,
 Au pays où régne Thalie
 Et le cothurne & les sifflets.
 Mon ami, je vous remercie
 D'un conseil si doux & si sain,
 Vous le voulez; je cède enfin
 A ce conseil, à mon destin;
 Je vais de folie en folie,
 Ainsi qu'on voit une Catin
 Passer du Guerrier au Robin,
 Au gras Prieur d'une Abbaye,
 Au Courtisan, au Citadin:

Ou bien, si vous voulez encore,
 Ainsi qu'une abeille au matin
 Va sucer les pleurs de l'aurore,
 On sur l'absinte ou sur le thim,
 Toujours travaille & toujours cause,
 Et vous pâtrit son miel divin,
 Des gratte-cus & de la rose.

Et aussitôt il travailla à sa Mérope. La tragédie de Mérope, première pièce profane qui réussit sans le secours d'une passion amoureuse, & qui fit à notre auteur plus d'honneur qu'il n'en espérait, fut représentée le 26 Février 1743. Je ne puis mieux faire connaître ce qui se passa de singulier sur cette tragédie qu'en rapportant la lettre qu'il écrivit, le 4 Avril suivant, à son ami Mr. d'Aigubere qui était à Toulouse.

„ La Mérope n'est pas encor imprimée: je doute
 „ qu'elle réussisse à la lecture autant qu'à la représentation. Ce n'est point moi qui ai fait la
 „ pièce; c'est Mlle. Dumênil. Que dites-vous d'une Actrice qui fait pleurer pendant trois actes de
 „ suite? Le Public a pris un peu le change: il a
 „ mis sur mon compte une partie du plaisir extrême que lui ont fait les acteurs. La séduction a
 „ été au point que le Parterre a demandé à grands
 „ cris à me voir. On m'est venu prendre dans
 „ une cache, où je m'étais tapi: on m'a mené de
 „ force dans la loge (*) de Madame la maréchale

(*) C'est de là qu'est venue la mode ridicule de crier l'auteur! l'auteur!, quand une Pièce bonne ou mauvaise réussit à la première représentation.

„ de Villars, où était sa Belle-fille. Le Parterre
 „ était fou: il a crié à la duchesse de Villars de
 „ me baiser, & il a tant fait de bruit qu'elle a été
 „ obligée d'en passer par-là, par l'ordre de sa Belle-
 „ mere. J'ai été baisé publiquement, comme Alain
 „ Chartier par la princesse Marguerite d'Ecosse;
 „ mais il dormait, & j'étais fort éveillé. Cette fa-
 „ veur populaire, qui probablement passera bien-
 „ tôt, m'a un peu consolé de la petite persécution
 „ de *Boyer*, ancien Evêque de Mirepoix, toujours
 „ plus Théatin qu'Evêque. L'Académie, le Roi
 „ & le Public m'avaient désigné pour succéder au
 „ cardinal de Fleury parmi les Quarante. *Boyer*
 „ n'a pas voulu; & il a trouvé à la fin, après deux
 „ mois & demi, un Prélat pour remplir la place d'un
 „ Prélat, selon les Canons de l'Eglise. (*) Je n'ai
 „ pas l'honneur d'être Prêtre; je crois qu'il con-
 „ vient à un profane comme moi de renoncer à
 „ l'Académie.

„ Les Lettres ne sont pas extrêmement favori-
 „ sées. Le Théatin m'a dit que l'éloquence expi-
 „ rait; qu'il avait en vain voulu la ressusciter par
 „ ses sermons; que personne ne l'avait *secondé*. Il
 „ voulait dire *écouté*.

„ On vient de mettre à la Bastille l'abbé Lan-
 „ glet, pour avoir publié des Mémoires déjà très
 „ connus qui servent de supplément à l'Histoire de
 „ notre célèbre de Thou. L'infatigable & malheu-
 „ reux Langlet rendait un signalé service aux bons

(*) Je trouve une lettre du 3 Mars 1743, de Mr. l'Arche-
 vêque de Narbonne, qui se désiste en faveur de Mr. de Vol-
 taire.

„ citoyens, & aux amateurs des Recherches histo-
 „ riques. Il méritait des récompenses ; on l'em-
 „ prisonne cruellement à l'âge de soixante & huit
 „ ans. Cela est tyrannique.

„ *Infere nunc, Melibæ, puros ; pone ordine vites.*

„ Madame du Chatellet vous fait ses complimens.
 „ Elle marie sa fille à Mr. le Duc de Montenero,
 „ napolitain, au grand nez, à la face maigre &
 „ noire, à la poitrine enfoncée. Il est ici & va
 „ nous enlever une française aux joues rebondies.
 „ *Vale & me ama.* V....

Nous le voyons bientôt après faire un nouveau voyage auprès du Roi de Prusse, qui l'appellait toujours à Berlin ; mais pour lequel il ne pouvoit quitter longtems ses anciens amis. Il rendit dans ce voyage au Roi son Maître un signalé service, comme nous le voyons par sa correspondance avec Mr. Amelot, ministre d'état. Mais ces particularités ne sont pas l'objet de notre Commentaire. Nous n'avons en vue que l'Homme de lettres.

Le fameux comte de Bonneval devenu pacha Turc, & qu'il avait vu autrefois chez Mr. le Grand-Prieur de Vendôme, lui écrivit alors de Constantinople, & fut en correspondance avec lui pendant quelque temps. On n'a retrouvé de ce commerce épistolaire qu'un seul fragment que nous transcrivons.

„ Aucun Saint, avant moi, n'avait été livré à la
 „ discrétion du Prince Eugene. Je sentais qu'il y
 „ avait une espece de ridicule à me faire circonci-
 „ re ; mais on m'assura bientôt qu'on m'épargnerait
 „ cette opération en faveur de mon âge. Le ridi-
 „ cule de changer de Religion ne laisait pas enco-

„ re de m'arrêter : il est vrai que j'ai toujours pen-
 „ sé qu'il est fort indifférent à Dieu qu'on soit Mu-
 „ sulman, ou Chrétien, ou Juif, ou Guebre ; j'ai
 „ toujours eu sur ce point l'opinion du Duc d'Or-
 „ léans régent, des ducs de Vendôme, de mon cher
 „ marquis de la Fare, de l'Abbé de Chaulieu & de
 „ tous les honnêtes gens avec qui j'ai passé ma vie.
 „ Je savais bien que le Prince Eugene pensait com-
 „ me moi & qu'il en aurait fait autant à ma place ;
 „ enfin il fallait perdre ma tête, ou la couvrir d'un
 „ turban. Je confiai ma perplexité à Lamira, qui
 „ était mon domestique, mon interprète & que vous
 „ avez vû depuis en France avec *Said Effendi* ; il
 „ m'amena un *Iman* qui était plus instruit que les
 „ Turcs ne le sont d'ordinaire. Lamira me présen-
 „ ta à lui comme un cathécumene fort irrésolu.
 „ Voici ce que ce bon Prêtre lui dicta en ma pré-
 „ sence ; Lamira le traduisit en Français : je le con-
 „ serverai toute ma vie.

„ Notre Religion est incontestablement la plus
 „ ancienne & la plus pure de l'Univers connu : c'est
 „ celle d'Abraham sans aucun mélange ; & c'est ce
 „ qui est confirmé dans notre saint livre où il est dit
 „ *Abraham était fidele ; il n'était ni Juif, ni Chrétien,*
 „ *ni Idolâtre.* Nous ne croyons qu'un seul Dieu
 „ comme lui, nous sommes circoncis comme lui ; &
 „ nous ne regardons la Mecque comme une ville
 „ sainte, que parce qu'elle l'était du tems même
 „ d'Ismaël, fils d'Abraham.

„ Dieu a certainement répandu ses bénédictions
 „ sur la race d'Ismaël, puisque sa Religion est éten-
 „ due dans presque toute l'Asie, & dans presque

„ toute l'Afrique, & que la race d'Isaac n'y a pas
 „ pu seulement conserver un pouce de terrain.

„ Il est vrai que notre Religion est peut-être un
 „ peu mortifiante pour les sens; Mahomet a répri-
 „ mé la licence que se donnaient tous les Princes
 „ de l'Asie, d'avoir un nombre indéterminé d'épou-
 „ sés. Les Princes de la secte abominable des Juifs
 „ avaient poussé cette licence plus loin que les au-
 „ tres: David avait dix-huit femmes: Salomon, se-
 „ lon les Juifs, en avait jusqu'à sept cent; notre Pro-
 „ phète réduisit le nombre à quatre.

„ Il a défendu le vin & les liqueurs fortes, parce
 „ qu'elles dérangent l'ame & le corps, qu'elles cau-
 „ sent des maladies, des querelles, & qu'il est bien
 „ plus aisé de s'abstenir tout-à-fait que de se con-
 „ tenir.

„ Ce qui rend sur-tout notre Religion sainte &
 „ admirable, c'est qu'elle est la seule où l'aumône
 „ soit de droit étroit. Les autres religions conseil-
 „ lent d'être charitable; mais pour nous, nous l'or-
 „ donnons expressément sous peine de damnation
 „ éternelle.

„ Notre Religion est aussi la seule qui défende
 „ les jeux de hazard sous les mêmes peines; & c'est
 „ ce qui prouve bien la profonde sagesse de Maho-
 „ met. Il savait que le jeu rend les hommes inca-
 „ pables de travail, & qu'il transforme trop souvent
 „ la société en un assemblage de dupes, & de fri-
 „ pons, &c.

„ Il est encore à remarquer que Mahomet a défendu
 „ les jeux de hazard sous les mêmes peines; & c'est
 „ ce qui prouve bien la profonde sagesse de Maho-
 „ met. Il savait que le jeu rend les hommes inca-
 „ pables de travail, & qu'il transforme trop souvent
 „ la société en un assemblage de dupes, & de fri-
 „ pons, &c.

Il y a ici plusieurs lignes si blasphématoires que nous n'osons les copier. On peut les passer à un Turc ; mais une main chrétienne ne peut les transcrire.

„ Si donc ce Chrétien ci-présent veut abjurer sa secte idolâtre , & embrasser celle des victorieux Musulmans , il n'a qu'à prononcer devant moi notre sainte formule , & faire les prieres & les ablutions prescrites.

„ Lamira m'ayant lu cet écrit me dit : Mr. le comte, ces Turcs ne sont pas si fots qu'on le dit à Vienne, à Rome & à Paris. — Je lui répondis que je sentais un mouvement de grace Turque intérieure, & que ce mouvement consistait dans la ferme espérance de donner sur les oreilles au Prince Eugène , quand je commanderais quelques bataillons Turcs.

„ Je prononçai mot-à-mot d'après l'Iman la formule : *Alla illa allah Mohammed refoul allah.* Ensuite on me fit dire la priere, qui commence par ces mots : *Benamyezdam Bakshaeier dädär,* au nom de Dieu clément & miséricordieux, &c.

„ Cette cérémonie se fit en présence de deux Musulmans, qui allerent sur le champ en rendre compte au Pacha de Bosnie. Pendant qu'ils faisaient leur message, je me fis raser la tête, & l'Iman me la couvrit d'un turban, &c.”

Je pourai joindre à ce fragment curieux quelques chansons du comte Pacha ; mais quoique ces couplets soient fort gais, ils ne sont pas si intéressants que sa prose.

Je n'aurai rien à dire de l'année 1744, sinon que mon auteur fut admis dans presque toutes les Acadé-

démies de l'Europe, & ce qui est singulier, dans celle de *La Crusca*. Il avait fait une étude sérieuse de la langue Italienne, témoin une lettre de l'éloquent cardinal Passionei qui commence par ces mots.

„ J'ai lu & relu, toujours avec un nouveau plaisir, votre lettre Italienne belle & savante. Il est difficile de concevoir comment un homme qui possède à fond d'autres langues a pu atteindre à la perfection de celle-ci.

„
 „ La remarque qui est dans votre lettre sur les erreurs des plus grands hommes vient fort à propos; car le soleil a ses taches & ses éclipses; celles-ci sont observées dans le dernier des almanachs; & comme vous le pensez très-bien, les censeurs trop sévères ont souvent besoin que nous ayons pour eux plus d'indulgence que pour ceux qu'ils reprennent. Homere, Virgile, le Tasse & plusieurs autres perdront peu sur une petite & légère faute, qui est couverte par mille beautés; mais les Zoïles seront toujours ridicules, & ne sauront pas distinguer les perles du fumier d'Ennius, &c.”

Ce cardinal écrivait, comme on voit, en Français presque aussi bien qu'en Italien, & pensait très-judicieusement. Nos Zoïles ne lui échappaient pas.

Mr. de V. . . . sur la fin de 1744 eut un Brevet d'Historiographe de France, qu'il qualifie de *magnifique bagatelle*. Il était déjà connu par son Histoire de *Charles XII*, dont on a fait tant d'éditions. Cette histoire fut principalement composée en An-

gleterre à la campagne, avec Mr. Fabrice, chambellan de *George premier*, Electeur de Hanovre, Roi d'Angleterre, qui avait résidé sept ans auprès de Charles XII, après la journée de Pultava.

C'est ainsi que la *Henriade* avait été commencée à St. Ange d'après les conversations avec Mr. de Caumartin.

Cette histoire fut très-louée pour le style & très-critiquée pour les faits incroyables. Mais les critiques & les incrédules cessèrent, lorsque le Roi *Stanislas* envoya à l'auteur par Mr. le comte de Treflan Lieutenant général une attestation authentique conçue en ces termes : „ Mr. de Voltaire n'a oublié
 „ ni déplacé aucun fait, aucune circonstance; tout
 „ est vrai, tout est dans son ordre. Il a parlé sur
 „ la Pologne & sur tous les événements qui sont
 „ arrivés, comme s'il avait été témoin oculaire.
 „ Fait à Commercy onze Juillet 1759.”

Dès qu'il eut un de ces titres d'Historiographe, il ne voulut pas que ce titre fut vain, & qu'on dit de lui ce qu'un commis du Trésor-royal disait de Racine & de Boileau: *nous n'avons encore vu de ces Messieurs que leur signature.* Il écrivit la guerre de 1741, qui était alors dans toute sa force, & que vous retrouvez dans le siècle de *Louis XIV* & de *Louis XV.* (*)

Il était alors à Etiole avec cette belle Madame d'Etiole qui fut depuis la marquise de Pompadour. La Cour ordonna des fêtes pour le commencement de l'année 1745, où l'on devait marier le Dauphin avec l'Infante d'Espagne. On voulut des Ballets

(*) Elle a été imprimée séparément & ridiculement falsifiée.

avec de la musique chantante, & une espece de Comédie qui servit de liaison aux vers. Il en fut chargé, quoi qu'un tel spectacle ne fût point de son goût. Il prit pour sujet une princesse de Navarre. La Piece est écrite avec légèreté. Mr. de la Popeliniere, Fermier-général, mais lettré, y mêla quelques Ariettes; la musique fut composée par le fameux Rameau.

Madame d'Étiole obtint alors pour Mr. de V... le don gratuit d'une charge de Gentilhomme ordinaire de la Chambre. C'était un présent d'environ soixante mille livres; & présent d'autant plus agréable que peu de tems après il obtint la grace singulière de vendre cette place, & d'en conserver le titre, les privileges & les fonctions.

Peu de personnes connaissent le petit impromptu qu'il fit sur cette grace, qui lui avait été accordée, sans qu'il l'eut sollicitée deux fois.

Mon Henri quatre & ma Zaire
 Et mon Américaine Alzire
 Ne m'ont valu jamais un seul regard du Roi.
 J'avais mille ennemis avec très peu de gloire;
 Les honneurs & les biens pleuvent enfin sur moi,
 Pour une Farce de la Foire.

Il avait eu cependant longtems auparavant une pension du Roi de deux mille livres, & une de quinze cent de la Reine, mais il n'en sollicita jamais le payement.

L'Histoire étant devenue un de ses devoirs il commença quelque chose du *siècle de Louis XIV*; mais il différa de le continuer: il écrivit la Campagne de 1744, & la mémorable bataille de Fontenoi. Il

entra dans tous les détails de cette Journée intéressante. On y trouve jusqu'au nombre des morts de chaque régiment. Le comte d'Argenson, Ministre de la guerre, lui avait communiqué les Lettres de tous les officiers. Le maréchal de Noailles & le maréchal de Saxe lui avaient confié des Mémoires.

Je crois faire un grand plaisir à ceux qui veulent connaître les événemens & les hommes, de transcrire ici la Lettre que Mr. le marquis d'Argenson, Ministre des Affaires étrangères, & frere aîné du Secrétaire d'état de la guerre, écrivit du champ de bataille à Mr. de Voltaire.

„ Monsieur l'Historien, vous aurez dû apprendre
 „ dès mercredi au soir la nouvelle dont vous nous
 „ félicitez tant. Un page partit du champ de bataille
 „ le mardi à deux heures & demie pour porter les
 „ Lettres; j'apprends qu'il arriva le mercredi à
 „ cinq heures du soir à Versailles. Ce fut un beau
 „ spectacle que de voir le Roi & le Dauphin écrire
 „ sur un tambour, entourés de vainqueurs & de vain-
 „ cus, morts, mourants & prisonniers. Voici des
 „ anecdotes que j'ai remarquées.

„ J'eus l'honneur de rencontrer le Roi dimanche
 „ tout près du champ de bataille; j'arrivai de Pa-
 „ ris au quartier de *Chin*. J'appris que le Roi était
 „ à la promenade; je demandai un cheval, je joi-
 „ gnis Sa Majesté près d'un lieu d'où l'on voyait le
 „ camp des Ennemis; j'appris pour la première fois
 „ de S. M. de quoi il s'agissait tout à l'heure (à ce
 „ qu'on croyait.) Jamais je n'ai vu d'homme si gai
 „ de cette aventure qu'étoit le Maître. Nous dis-
 „ cutâmes justement ce point historique que vous
 „ traitez en quatre lignes, quels de nos Rois avaient

„ gagné les dernières batailles royales. Je vous as-
 „ sure que le courage ne faisait point tort au juge-
 „ ment, ni le jugement à la mémoire. De-là on alla
 „ coucher sur la paille. Il n'y a point de nuit de
 „ bal plus gaie; jamais tant de bons mots. On
 „ dormit tout le tems qui ne fut pas coupé par des
 „ Couriers, des Grassins & des Aides-de camp. Le
 „ Roi chanta une chanson qui a beaucoup de cou-
 „ plets & qui est fort drôle. Pour le Dauphin il
 „ était à la bataille comme à une chasse de lievre,
 „ & disait presque: quoi! n'est-ce que cela? Un
 „ boulet de canon donna dans la boue & crotta un
 „ homme près du Roi. Nos Maîtres rirent de bon
 „ cœur du barbouillé. Un palfrenier de mon frere
 „ a été blessé à la tête d'une balle de mousquet; ce
 „ domestique était derrière la compagnie.

„ Le vrai, le sûr, le non flatteur, c'est que c'est le Roi
 „ qui a gagné lui-même la bataille par sa volonté,
 „ par sa fermeté. Vous verrez des relations & des
 „ détails; vous ferez qu'il y a eu une heure terrible
 „ où nous vîmes le second tome de Dettingue, nos
 „ François humiliés devant cette fermeté anglaise;
 „ leur feu roulant qui ressemble à l'enfer, que j'a-
 „ voue qui rend stupides les spectateurs les plus oi-
 „ sifs: alors on désespéra de la république. Quel-
 „ ques-uns de nos Généraux, qui ont plus de cou-
 „ rage, de cœur, que d'esprit, donnerent des con-
 „ seils fort prudents. On envoya des ordres jus-
 „ qu'à Lille; on doubla la garde du Roi; on fit em-
 „ baller, &c. A cela le Roi se moqua de tout &
 „ se porta de la gauche au centre, demanda le
 „ corps de réserve, & le brave Lævendal; mais on
 „ n'en eut pas besoin. Un faux corps de réserve

„ donna. C'était la même cavalerie qui avait d'a-
 „ bord donné inutilement, la maison du Roi, les
 „ carabiniers, ce qui restait tranquille des gardes
 „ françaises, des irlandais, excellents surtout quand
 „ ils marchent contre des anglais & hanovriens. Vo-
 „ tre ami, Mr. de Richelieu, est un vrai Bayard;
 „ c'est lui qui a donné le conseil & qui l'a exécu-
 „ té, de marcher à l'infanterie comme des chasseurs,
 „ ou comme des fourageurs pêle-mêle, la main bais-
 „ sée, le bras raccourci, maîtres, valets, officiers,
 „ cavaliers, infanterie, tout ensemble. Cette viva-
 „ cité française dont on parle tant, rien ne lui ré-
 „ sista; ce fut l'affaire de dix minutes que de gagner
 „ la bataille avec cette botte secrète. Les gros ba-
 „ taillons anglais tournerent le dos, & pour vous le
 „ faire court on en a tué quatorze mille. (*)

„ Il est vrai que le canon a eu l'honneur de cette
 „ affreuse boucherie: jamais tant de canons ni si
 „ gros, n'a tiré dans une bataille générale qu'à cel-
 „ le de Fontenoi: il y en avait cent. Monsieur, il
 „ semble que ces pauvres ennemis aient voulu à
 „ plaisir laisser arriver tout ce qui leur devait être
 „ le plus mal-fain; canon de Douai, gendarmerie,
 „ mousquetaires.

„ A cette charge dernière dont je vous parlais,
 „ n'oubliez pas une anecdote. Monsieur le Dauphin,
 „ par un mouvement naturel, mit l'épée à la main
 „ de la plus jolie grace du monde, & voulait abso-
 „ lument charger; on le pria de n'en rien faire.

(*) Il manqua en effet quatorze mille hommes à l'appel;
 mais il en revint environ six mille dès le jour même.

„Après cela, pour vous dire le mal comme le bien,
 „j'ai remarqué une habitude trop tôt acquise de
 „voir tranquillement sur le champ de bataille des
 „morts nuds, des ennemis agonifans, des playes
 „fumantes. Pour moi j'avoueraï que le cœur me
 „manqua, & que j'eus besoin d'un flacon. J'obser-
 „vai bien nos jeunes Héros; je les trouvai trop in-
 „différens sur cet article. Je craignis pour la suite
 „de leur longue vie que le goût vint à augmenter
 „par cette inhumaine curée.

„Le triomphe est la plus belle chose du mon-
 „de; les Vive le Roi, les chapeaux en l'air au bout
 „des bayonnettes, les complimens du Maître à ses
 „guerriers, la visite des villages & des redoutes si
 „intactes, la joye, la gloire, la tendresse; mais le
 „plancher de tout cela est du sang humain, des lam-
 „beaux de chair humaine.

„Sur la fin du triomphe, le Roi m'honora d'une
 „conversacion sur la paix; j'ai dépêché des couriers.

„Le Roi s'est fort amusé hier à la tranchée; on a
 „beaucoup tiré sur lui; il y est resté trois heures.

„Je travaillais dans mon cabinet qui est ma tran-
 „chée; car j'avoueraï que je suis bien reculé de

„mon courant par toutes ces dissipacions. Je trem-
 „blais de tous les coups que j'entendais tirer. J'ai

„été avant-hier voir la tranchée en mon petit par-
 „ticulier. Cela n'est pas fort curieux de jour. Au-

„jourd'hui nous aurons un *Te Deum* sous une tente,
 „avec une salve générale de l'armée, que le Roi

„ira voir du mont de la Trinité; cela fera beau.
 „J'assure de mes respects Madame du Chatellet.

„Adieu Monsieur.”

C'est ce même marquis d'Argenson, que quelques

courtisans un peu frivoles appelaient d'Argenson la bête. On voit par cette lettre qu'il était humain. Ceux qui le connaissaient, voyaient en lui un philosophe plus qu'un politique, mais surtout un excellent citoyen. On en peut juger par son livre intitulé *Considérations sur le gouvernement*, imprimé en 1764, chez Marc Michel Rey. Voyez surtout le chapitre de la *vénalité des Charges*. Je ne puis me défendre du plaisir d'en citer quelques passages.

„ Il est étonnant qu'on ait accordé une approba-
 „ tion générale au livre intitulé Testament politique
 „ du cardinal de Richelieu, ouvrage de quelque
 „ pédant ecclésiastique, & indigne du grand génie
 „ auquel on l'attribue, ne fût ce que pour le cha-
 „ pitre où l'on canonise la vénalité des charges.
 „ Misérable invention qui a produit tout le mal
 „ qui est à redresser aujourd'hui, & par où les
 „ moyens en sont devenus si pénibles; car il faut
 „ drair les revenus de l'Etat pour rembourser seu-
 „ lement les principaux Officiers qui nuisent le plus.”

Ce passage important semble avoir annoncé de loin l'abolition (*) de cette honteuse vénalité opérée en 1771, à l'étonnement de toute la France qui croyait cette réforme impossible. J'y découvre aussi une uniformité de pensée avec Mr. de V. . . qui a démontré les erreurs absurdes dont fourmille le libelle si ridiculement attribué au cardinal de Richelieu, & qui a lavé la mémoire de cet habile & redoutable ministre de la souillure dont on cou-
 vrait

1 (*) Cette abolition en 1771 n'a été que passagère.

vrait son nom, en lui imputant cet impertinent ouvrage.

Transcrivons encore une partie du tableau que le marquis d'Argenson fait des malheurs des agriculteurs.

» A commencer par le Roi, plus on est grand
 » à la Cour, moins on se persuade aujourd'hui la
 » misere de la campagne: les Seigneurs des gran-
 » des Terres en entendent bien parler quelquefois:
 » mais leurs cœurs endurcis n'envisagent dans ces
 » malheurs que la diminution de leurs revenus.
 » Ceux qui arrivent des Provinces, touchés de ces
 » qu'ils ont vu, l'oublient bientôt par l'abondance
 » des délices de la Capitale. *Il nous faut des*
 » *ames fermes & des cœurs tendres pour persévérer*
 » *dans une pitié dont l'objet est absent.*»

Ce Ministre citoyen avait toujours eu dès son enfance une tendre amitié pour Mr. de V.... J'ai vu une très-grande quantité de Lettres de l'un & de l'autre; il en résulte que le Secrétaire d'Etat employa l'Homme de Lettres dans plusieurs affaires considérables pendant les années 1745. 1746. & 1747. C'est probablement la raison pour laquelle nous n'avons aucune pièce de théâtre de notre auteur pendant le cours de ces années.

Nous voyons par ses papiers que l'entreprise d'une descente en Angleterre en 1746 lui fut confiée. Le duc de Richelieu devait commander l'armée. Le Prétendant avait déjà gagné deux batailles, & on attendait une révolution. Mr. de V.... fut chargé de faire le Manifeste. Le voici tel que nous l'avons trouvé minuté de sa main.

MANIFESTE

*Du Roi de France en faveur du Prince Charles
Edouard.*

„ Le Sérénissime Prince Charles Edouard ayant
 „ débarqué dans la Grande-Bretagne sans autre se-
 „ cours que son courage; & toutes ses actions lui
 „ ayant acquis l'admiration de l'Europe & les cœurs
 „ de tous les véritables anglais, le Roi de France a
 „ pensé comme eux. Il a cru de son devoir de se-
 „ courir à la fois un prince digne du trône de ses
 „ ancêtres & une nation généreuse dont la plus sai-
 „ ne partie rappelle enfin le Prince Charles Stuard
 „ dans sa patrie. Il n'envoie le Duc de Richelieu
 „ à la tête de ses troupes que parce que les anglais
 „ les mieux intentionnés ont demandé cet appui,
 „ & il ne donne précisément que le nombre des
 „ troupes qu'on lui demande, prêt à les retirer dès
 „ que la nation exigera leur éloignement. Sa Ma-
 „ jesté en donnant un secours si juste à son parent,
 „ au fils de tant de Rois, à un Prince si digne de
 „ régner, ne fait cette démarche auprès de la na-
 „ tion Anglaise que dans le dessein & dans l'affuran-
 „ ce de pacifier par-là l'Angleterre & l'Europe,
 „ pleinement convaincu que le Ser. Prince Edouard
 „ met sa confiance dans leurs bonnes volontés; qu'il
 „ regarde leurs libertés, le maintien de leurs loix
 „ & leur bonheur, comme le but de toutes ses en-
 „ treprises, & qu'enfin, les plus grands Rois d'An-

„ gleterre font ceux qui, élevés comme lui dans l'ad-
 „ versité, ont mérité l'amour de la nation.

„ C'est dans ces sentiments que le Roi secourt
 „ leur Prince qui est venu se jeter entre leurs
 „ bras, le fils de celui qui nâquit l'héritier légitime
 „ de trois royaumes, le guerrier, qui malgré sa va-
 „ leur n'attend que d'eux & de leurs loix la confir-
 „ mation de ses droits les plus sacrés; qui ne peut
 „ jamais avoir d'intérêts que les leurs, & dont les
 „ vertus enfin ont attendri les ames les plus préve-
 „ nues contre sa cause.

„ Il espère qu'une telle occasion réunira deux na-
 „ tions qui doivent réciproquement s'estimer; qui
 „ sont liées naturellement par les besoins mutuels
 „ de leur commerce, & qui doivent l'être ici par
 „ les intérêts d'un Prince qui mérite les vœux de
 „ toutes les nations.

„ Le Duc de Richelieu, commandant les troupes
 „ de Sa Majesté le Roi de France, adresse cette
 „ déclaration à tous les fidèles citoyens des trois
 „ royaumes de la Grande-Bretagne, & les assure
 „ de la protection constante du Roi son maître. Il
 „ vient se joindre à l'héritier de leurs anciens Rois,
 „ & répandre comme lui son sang pour leur service.”

On voit par les expressions de cette pièce, quel-
 le fut dans tous les tems l'estime & l'inclination de
 l'auteur pour la nation anglaise; & il a toujours
 persisté dans ces sentiments.

Ce fut l'infortuné comte de Lalli qui avait fait
 le projet & le plan de cette descente, laquelle ne
 fut point effectuée. Il était né Irlandais, & il haïssoit
 les anglais autant que nôtre auteur les aimait
 & les estimait. Cette haine était même chez Lal-

li une passion violente, à ce que nous a dit plusieurs fois Mr. de V... Nous ne pouvons ici nous empêcher de témoigner notre profond étonnement que le général Lalli ait été accusé depuis d'avoir livré Pondicheri aux anglais. L'arrêt qui l'a condamné à la mort est un des jugements les plus extraordinaires qui aient été rendus dans notre siècle, c'est une suite des malheurs de la France. Cet exemple, & celui du maréchal de Marillac font assez voir que quiconque est à la tête des armées ou des affaires, est rarement sûr de mourir dans son lit ou au lit d'honneur.

Ce fut en 1746 que Mr. de V... entra dans l'Académie française. Il fut le premier qui dérogea à l'usage fastidieux de ne remplir un discours de réception que des louanges rebattues du cardinal de Richelieu. Il releva sa harangue par des remarques nouvelles sur la langue française & sur le goût. Ceux qui ont été reçus après lui ont pour la plupart suivi & perfectionné cette méthode utile.

Il était en 1748 avec Madame du Chatellet à Luneville auprès du Roi Stanislas, lorsqu'il envoya à la comédie Nanine, représentée le 17 Juillet de cette année. Elle réussit peu d'abord, mais elle eut ensuite un succès aussi grand que durable. Je ne puis attribuer cette bizarrerie, qu'à la secrète inclination qu'on a d'humilier un homme qui a trop de renommée. Mais avec le tems on se laisse entraîner à son plaisir.

Il arriva la même chose à la première représentation de Sémiramis, le 29 Août de la même année 1748; mais à la fin elle fit encor plus d'effet au théâtre que Mérope & Mahomet.

Une chose à mon avis, singulière, c'est qu'il ne donna point sous son nom le panégyrique de Louis XV, imprimé en 1749, & traduit en latin, en italien, en espagnol & en anglais.

La maladie qui avait tant fait craindre pour la vie du Roi Louis XV, & la bataille de Fontenoi qui avait fait craindre encor plus pour lui & pour la France, rendaient l'ouvrage intéressant. L'auteur ne loue que par les faits; & on y trouve un ton de philosophie qui caractérise tout ce qui est sorti de sa main. Ce panégyrique était celui des officiers autant que de Louis XV; cependant il ne le présenta à personne, pas même au Roi. Il savait bien qu'il ne vivait pas dans le siècle de Péliçon. Aussi écrivait-il à Mr. de Formont, l'un de ses amis:

Cet éloge a très-peu d'effet
Nul mortel ne m'en remercie;
Celui qui le moins s'en soucie,
Est celui pour qui je l'ai fait.

Cette même année 1749, il était dans le palais de Luneville auprès du Roi Stanislas, avec la marquise du Chatellet: cette Dame illustre y mourut. Le Roi de Prusse alors appella Mr. de V... auprès de lui. Je vois qu'il ne se résolut à quitter la France, & à s'attacher à sa Majesté Prussienne pour le reste de sa vie, que vers la fin du mois d'Août ou d'Auguste 1750, après avoir combattu pendant plus de six mois contre toute sa famille & contre tous ses amis qui le dissuadaient fortement de cette transplantation. Il ne put résister à cette Lettre que le Roi de Prusse lui écrivit de son appartement à la

chambre de son nouvel hôte, dans le palais de Berlin, le vingt-trois Auguste, lettre qui a tant couru depuis & qui a été souvent imprimée.

„J'ai vu la lettre que votre Nièce vous écrit de
 „Paris. L'amitié qu'elle a pour vous lui attire
 „mon estime. Si j'étais Madame Denys, je pense-
 „rais de même; mais étant ce que je suis, je
 „pense autrement. Je serais au désespoir d'être
 „cause du malheur de mon ennemi; & comment
 „pourrais-je vouloir l'infortune d'un homme que
 „j'estime, que j'aime & qui me sacrifie sa patrie &
 „tout ce que l'humanité a de plus cher? Non, mon
 „cher Voltaire, si je pouvais prévoir que votre
 „transplantation pût tourner le moins du monde à
 „votre désavantage, je serais le premier à vous en
 „dissuader. Oui, je préférerais votre bonheur au
 „plaisir extrême que j'ai de vous avoir. Mais
 „vous êtes philosophe, je le suis de même: qu'y
 „a-t-il de plus naturel, de plus simple & de plus
 „dans l'ordre, que des philosophes faits pour
 „vivre ensemble, réunis par la même étude, par
 „le même goût & par une façon de penser
 „semblable, se donnent cette satisfaction? Je
 „vous respecte comme mon maître en éloquen-
 „ce & en savoir; je vous aime comme un ami ver-
 „tueux. Quel esclavage, quel malheur, quel chan-
 „gement, quelle inconstance de fortune y a-t-il
 „à craindre dans un pays où l'on vous estime au-
 „tant que dans votre patrie, & chez un ami qui a
 „un cœur reconnaissant? Je n'ai point la folle
 „présomption de croire que Berlin vaut Paris. Si
 „les richesses, la grandeur & la magnificence font
 „une ville aimable, nous le cédon's à Paris. Si le

„ bon goût. peut-être plus généralement répandu se
 „ trouve dans un endroit du monde, je fais & j'en
 „ conviens que c'est à Paris. Mais vous, ne por-
 „ tez-vous pas ce goût par-tout où vous êtes ?
 „ Nous avons des organes qui nous fussent pour
 „ vous applaudir; & en fait de sentimens, nous ne
 „ le cédon's à aucun pays du monde. J'ai respecté
 „ l'amitié qui vous liait à Madame du Chatellet;
 „ mais après elle j'étais un de vos plus anciens amis.
 „ Quoi! parce que vous vous retirez dans ma mai-
 „ son, il sera dit que cette maison devient une pri-
 „ son pour vous? Quoi! parce que je suis votre
 „ ami, je serai votre tyran? Je vous avoue que je
 „ n'entends pas cette logique-là; que je suis ferme-
 „ ment persuadé que vous serez fort heureux ici tant
 „ que je vivrai; que vous serez regardé comme le
 „ père des lettres & des gens de goût, & que vous
 „ trouverez en moi toutes les consolations qu'un
 „ homme de votre mérite peut attendre de quel-
 „ qu'un qui l'estime. Bon soir".

FRÉDÉRIC.

Le Roi de Prusse, après cette Lettre, fit deman-
 der au Roi de France son agrément, par son Mi-
 nistre; le Roi de France le donna. Notre auteur
 eut à Berlin la croix du mérite, la clef de Cham-
 bellan, & vingt mille francs de pension. Cepen-
 dant il ne quitta jamais sa maison de Paris; & j'ai
 vu par les comptes de Mr. Delaleu, notaire à Paris,
 qu'il y dépensait trente mille francs par an. Il était
 attaché au Roi de Prusse par la plus respectueuse
 tendresse & par la conformité des goûts. Il a dit
 cent fois que ce Monarque était aussi aimable dans

la société que redoutable à la tête d'une armée ; qu'il n'avait jamais fait de soupers plus agréables à Paris, que ceux auxquels ce Prince voulait bien l'admettre tous les jours. Son enthousiasme pour le Roi de Prusse allait jusqu'à la passion. Il couchait au dessous de son appartement, & ne sortait de sa chambre que pour souper. Le Roi composait en haut des ouvrages de philosophie, d'histoire & de poésie ; & son favori cultivait en bas les mêmes arts & les mêmes talens. Ils s'envoyaient l'un à l'autre leurs ouvrages. Le monarque Prussien fit à Potzdam son histoire de Brandebourg, & l'écrivain français y fit le siecle de *Louis XIV*, ayant apporté avec lui tous ses matériaux. Ses jours coulaient ainsi dans un repos animé par des occupations si agréables. On représentait à Paris son *Oreste* & *Rome sauvée*. *Oreste* fut joué sur la fin de 1749, & *Rome sauvée* en 1750.

Ces deux pièces sont absolument sans intrigue d'amour, ainsi que *Méropé* & *la mort de César*. Il aurait voulu purger le théâtre de tout ce qui n'est pas *passion* & aventure tragique. Il regardait *Electre* amoureuse comme un monstre orné de rubans sales ; & il a manifesté ce sentiment dans plus d'un ouvrage.

Nous avons retrouvé une lettre en vers au Roi de Prusse en lui envoyant le manuscrit d'*Oreste*.

Grand juge, & grand feseur de vers,

Lisez cette œuvre dramatique,

Ce croquis de la scène antique

Que des grecs le pinceau tragique

Fit admirer à l'univers ;

Jugez si l'ardeur amoureuse
 D'une Electre de quarante ans,
 Doit dans de tels événements
 Etaler les beaux sentimens
 D'une héroïne doucereuse,
 En massacrant ses chers parents
 D'une main peu respectueuse.

Une Princesse en son printems,
 Qui surtout n'aurait rien à faire,
 Pourrait avoir par passe-tems
 A ses pieds un ou deux amans
 Et les tromper avec mystere.
 Mais la fille d'Agamemnon
 N'eut dans la tête d'autre affaire
 Que d'être digne de son nom,
 Et de venger le roi son père ;
 Et j'estime encor que son frère
 Ne doit point être un Céladon.
 Ce héros fort atrabilaire
 N'était point né sur le Lignon.
 Apprenez-moi mon Apollon
 Si j'ai tort d'être si sévère,
 Et lequel des deux doit vous plaire
 De Sophocle ou de Crébillon.
 Sophocle peut avoir raison,
 Et laisser des torts à Voltaire.

Il faut avouer que rien n'était plus doux que cette vie, & que rien ne faisait plus d'honneur à la philosophie & aux belles-lettres. Le bonheur aurait été plus durable, & n'aurait point fait place

enfin à un bonheur encor plus grand, sans une malheureuse dispute de physique mathématique, élevée entre Maupertuis, qui était aussi auprès du Roi de Prusse, & Koënic, bibliothécaire de Madame la Princesse d'Orange à la Haye. Cette querelle était une suite de celle qui divisa longtems les Mathématiciens sur les forces vives & les forces mortes. On ne peut nier qu'il n'entre dans tout cela un peu de charlatanisme, ainsi qu'en théologie & en médecine. La question était au fond très-frivole, puisque de quelque maniere qu'on l'embrouille, il faut toujours revenir aux loix simples du mouvement. Les esprits s'agrirent; Maupertuis fit condamner Koënic en 1752, par l'Académie de Berlin où il dominait, comme s'étant appuyé d'une lettre de feu Leibnitz, sans pouvoir produire l'original de cette lettre que pourtant Mr. Wolf avait vue. Il fit plus; il écrivit à Madame la Princesse d'Orange pour la prier d'ôter à Koënic la place de son bibliothécaire, & le déféra au Roi de Prusse comme un homme qui lui avait manqué de respect. Voltaire, qui avait passé deux années entières avec Koënic à Cirey, & qui était son ami intime, crut devoir prendre hautement le parti de son ami.

La querelle s'envenima; l'étude de la philosophie dégénéra en cabale & en faction. Maupertuis eut soin de répandre à la Cour qu'un jour le Général Manstein étant dans la chambre de Voltaire, où celui-ci mettait en français les *Mémoires sur la Russie* composés par cet officier, le Roi lui envoya une piece de vers de sa façon à examiner, & que Voltaire dit à Manstein: *mon ami, à une autre fois. Voilà le Roi qui m'envoie son linge sale à blanchir:*

je blanchirai le vôtre ensuite. Un mot suffit quelquefois pour perdre un homme à la Cour. Maupertuis lui imputa ce mot & le perdit.

Précisément dans ce tems-là-même, Maupertuis faisait imprimer ses Lettres philosophiques fort singulières, dans lesquelles il proposait de bâtir une ville Latine; d'aller faire des découvertes droit au pôle par mer; de percer un trou jusqu'au centre de la terre; d'aller au détroit de Magellan disséquer des cervelles de Patagons, pour connaître la nature de l'ame; d'enduire tous les malades de poix-résine pour arrêter le danger de la transpiration, & surtout de ne point payer le médecin.

Mr. de Voltaire releva ces idées philosophiques avec toutes les railleries auxquelles on donnait si beau jeu, & malheureusement ces railleries réjouirent l'Europe littéraire. Maupertuis eut soin de joindre la cause du Roi à la sienne. La plaisanterie fut regardée comme un manque de respect à Sa Majesté. Notre auteur renvoya respectueusement au Roi sa clef de chambellan & la croix de son ordre, avec ces vers:

- „ Je les reçus avec tendresse ;
- „ Je vous les rends avec douleur ,
- „ Comme un amant jaloux, dans sa mauvaise humeur ,
- „ Rend le portrait de sa Maîtresse.

Le Roi lui renvoya sa clef & son ruban. Il s'en alla faire une visite à son altesse la duchesse de Gotha qui l'a toujours honoré d'une amitié constante jusqu'à sa mort. C'est pour elle qu'il écrivit un an après *les Annales de l'Empire*, ouvrage presque en-

tièrement refondu dans *l'Essai sur l'histoire de l'esprit & des mœurs des nations.*

Pendant qu'il était à Gotha, Maupertuis eut tout le tems de dresser ses batteries contre le voyageur, qui s'en aperçut, quand il fut à Francfort sur le Mein. Madame Denys sa niece lui avait donné rendez-vous dans cette ville.

Un bon allemand qui n'aimait ni les François, ni leurs vers, vint le rer. Juin lui demanda les *Oeuvres de Poeshie* du Roi son maître. Notre voyageur répondit que les *Oeuvres de Poeshie* étaient à Leipfik avec ses autres effets. L'allemand lui signifia qu'il était conigné à Francfort, & qu'on ne lui permettrait d'en partir que quand les *Oeuvres* seraient arrivées. Mr. de V.... lui remit sa clef de chambellan & sa croix, & promit de rendre ce qu'on lui demandait. Moyennant quoi le messager lui signa ce billet.

„Mr., sitôt le gros ballot de Leipfik sera ici, où est l'*Oeuvre de Poeshie* du Roi mon maître, vous pouvez partir où vous paraîtra bon. A Francfort 1er. Juin 1753.”

Le Prisonnier signa au bas du billet: *Bon pour l'Oeuvre de Poeshie du Roi votre maître.*

Mais quand les vers revinrent, on supposa des lettres de change qui ne venaient point. Les voyageurs furent arrêtés quinze jours à l'auberge du bouc, pour ces lettres de change prétendues.

Enfin ils ne purent sortir qu'en payant une rançon très-considérable. Ces détails ne sont jamais sçus des Rois. Cette aventure fut bientôt oubliée de part & d'autre, comme de raison. Le Roi rendit ses vers à son ancien admirateur, & en renvoya bientôt de

nouveaux, & en très-grand nombre. C'était une querelle d'amants: les tracasseries de cour passent, mais le caractère d'une belle passion dominante subsiste longtems. Le voyageur François en relisant avec attendrissement la lettre éloquente & touchante du Roi, que nous avons transcrite, disait, après une telle lettre je ne peux qu'avoir eu très-grand tort.

L'échappé de Berlin avait un petit bien en Alsace sur des terres qui appartiennent à Mgr. le Duc de Wirtemberg. Il y alla, & s'amusa, comme je l'ai déjà dit, à faire imprimer les *Annales de l'Empire*, dont il fit présent à Jean Frédéric Schoëpflin libraire à Colmar, frere du célèbre Schoëpflin, professeur en Histoire à Strasbourg. Ce libraire était mal dans ses affaires. Mr. de Voltaire lui prêta dix mille livres: sur quoi je ne puis assez m'étonner de la bassesse avec laquelle tant de barbouilleurs de papier ont imprimé, qu'il avait fait une fortune immense par la vente continuelle de ses ouvrages.

Lorsqu'il était à Colmar, Mr. Vernet, François réfugié, ministre de l'Évangile à Geneve, & Mrs. Cramer, anciens citoyens de cette ville fameuse, lui écrivirent pour le prier d'y venir faire imprimer ses ouvrages. Les deux freres, qui étaient à la tête d'une librairie, obtinrent la préférence, & il la leur donna aux mêmes conditions qu'il l'avait donnée au Sr. Schoëpflin, c'est-à-dire gratuitement. Il alla donc à Geneve avec sa niece & Monsieur Collini son ami, qui lui servait de Secrétaire, & qui a été depuis celui de Monseigneur l'Électeur Palatin & son Bibliothécaire.

Il acheta une jolie maison de campagne à vie au-

près de cette ville, dont les environs sont infiniment agréables, & où l'on jouit du plus bel aspect qui soit en Europe. Il en acheta une autre à Lausanne, & toutes les deux à condition qu'on lui rendrait une certaine somme quand il les quitterait. Ce fut la première fois depuis Zuingle & Calvin qu'un catholique romain eut des établissements dans ces cantons.

Il fit aussi l'acquisition de deux terres à une lieue de Geneve dans le pays de Gex: sa principale habitation fut à Ferney, dont il fit présent à Madame Denys. C'était une seigneurie absolument franche & libre de tous droits envers le Roi, & de tout impôt, depuis Henri IV. Il n'y en avait pas deux dans les autres provinces. Le Roi les lui conserva par brevet. Ce fut à Mr. le Duc de Choiseul le plus généreux & le plus magnanime des hommes qu'il eut cette obligation sans avoir l'honneur d'en être particulièrement connu.

Le petit pays de Gex n'était presque alors qu'un désert sauvage. Quatre-vingt charrues étaient à bas depuis la révocation de l'édit de Nantes; des marais couvraient la moitié du pays & y répandoient les infections & les maladies. La passion de notre auteur avait toujours été de s'établir dans un canton abandonné, pour le vivifier. Comme nous n'avons rien que sur des preuves authentiques, nous nous bornerons à transcrire ici une de ses lettres à un évêque d'Annecy, dans le diocèse duquel Ferney est situé. Nous n'avons pu retrouver la date de la lettre, mais elle doit être de 1759.

MONSIEUR, Le curé d'un petit village nommé N... , voi-
 ,, sin de mes terres, a suscité un procès à mes vas-
 ,, saux de Ferney, & ayant souvent quitté sa cure
 ,, pour aller solliciter à Dijon, il a accablé aisément
 ,, des cultivateurs, uniquement occupés du travail
 ,, qui soutient leur vie. Il leur a fait pour quinze
 ,, cent livres de frais, & a eu la cruauté de compter
 ,, parmi ces frais de justice, les voyages qu'il a fait
 ,, pour les ruiner. Vous savez mieux que moi, Mr.
 ,, combien dès les premiers tems de l'église, les saints
 ,, peres se sont élevés contre les ministres sacrés,
 ,, qui sacrifiaient aux affaires temporelles le tems
 ,, destiné aux autels. Mais si on leur avait dit qu'un
 ,, prêtre fût venu avec des sergens rançonner de pau-
 ,, vres familles, les forcer de vendre le seul pré qui
 ,, nourrit leurs bestiaux, & ôter le lait à leurs enfans,
 ,, qu'auraient dit les Irenées, les Jérômes & les Au-
 ,, gustins? voilà, Monsieur, ce qu'un curé est venu
 ,, faire à la porte de mon château. Je lui ai envoyé
 ,, dire que j'offrais de payer la plus grande partie de
 ,, ce qu'il exige de mes communes, & il a répondu
 ,, que cela ne le satisfaisait pas.
 ,, Vous gémissiez, sans doute, que des exemples
 ,, si odieux soient donnés par des pasteurs de la vé-
 ,, ritable église, tandis qu'il n'y a pas un seul exem-
 ,, ple d'un pasteur protestant qui ait eu un procès
 ,, avec ses paroissiens (*), pour des intérêts d'ar-
 ,, gent, &c.

(*) Ce qui fait que jamais les ministres protestants n'ont de
 procès avec leurs ouailles, c'est que ces curés sont payés par

Cette Lettre, & la suite de cette affaire, peuvent fournir des réflexions bien importantes. Mr. de V... termina ce procès & ce procédé en payant de ses deniers la vexation qui opprimait ses pauvres vassaux. Et ce canton misérable changea bientôt de face.

Il se tira plus gaîment d'une querelle plus délicate dans le pays protestant où il avait deux domaines assez agréables, l'un à Geneve qu'on appelle encore la maison des Délices, l'autre à Lausanne.

On fait assez combien la liberté lui était chere, à quel point il détestait toute persécution, & quelle horreur il montra dans tous les tems pour ces scélérats hypocrites, qui osent faire périr au nom de Dieu, dans les plus affreux supplices, ceux qu'ils accusent de ne pas penser comme eux. C'est surtout sur ce point qu'il répétait quelquefois :

Je ne décide point entre Geneve & Rome.

Une de ses lettres, dans laquelle il disait que le picard Jean Chauvin dit Calvin, assassin véritable de Servet, *avait une ame atroce*, ayant été rendue publique par une indiscretion trop ordinaire, quelques caffards s'irriterent ou feignirent de s'irriter de ces paroles. Un genevois, homme d'esprit, nommé Rival, lui adressa les vers suivans à cette occasion.

Ser-

l'état, qui leur donne des gages : ils ne disputent point la dixieme ou la huitieme gerbe à des malheureux. C'est le parti que l'impératrice Cathérine a pris dans son empire immense. La vexation des dixmes y est inconnue.

Servet eût tort, & fut un sot
 D'oser dans un siècle falot
 S'avouer antitrinitaire. (*)
 Et notre illustre atrabilaire
 Eut tort d'employer le fagot
 Pour réfuter son adversaire.
 Et tort eut notre antique sénat
 D'avoir prêté son ministère
 A ce dangereux coup d'état.
 Quelle barbare inconséquence!
 O malheureux siècle ignorant!
 Nous osions abhorrer en France
 Les horreurs de l'intolérance,
 Tandis qu'un zèle intolérant
 Nous faisait brûler un errant!

Pour notre prêtre épistolaire
 Qui de son pétulant effort
 Pour exhaler sa bile amère
 Vient réveiller le chat qui dort,
 Et dont l'inepte commentaire
 Met au jour ce qu'il eut dû taire,
 Je laisse à juger s'il a tort.

Quant à vous, célèbre Voltaire,
 Vous eutes tort, c'est mon avis.

(*) Servet pouvait se reposer sur les propres paroles de Calvin, qui dit dans un ouvrage: *en cas que quelqu'un soit hétérodoxe, & qu'il fasse scrupule de se servir des mots trinité & personne, nous ne croyons pas que ce soit une raison pour rejeter cet homme, &c.*

Vous vous plâchez dans ce pays,
 Fêtez le saint qu'on y révere.
 Vous avez à satiété
 Les biens où la raison aspire;
 L'opulence, la liberté,
 La paix, (qu'en cent lieux on desire)
 Des droits à l'immortalité,
 Cent fois plus qu'on ne fauroit dire;
 On a du goût, on vous admire,
 Tronchin veille à votre santé.
 Cela vaut bien en vérité
 Qu'on immole à sa sûreté,
 Le plaisir de pincer sans rire.

Notre auteur répondit à ces jolis vers par ceux-ci.

Non, je n'ai point tort d'oser dire
 Ce que pensent les gens de bien.
 Et le sage qui ne craint rien
 A le beau droit de tout écrire.

J'ai quarante ans bravé l'empire
 Des lâches tyrans des esprits;
 Et dans votre petit pays
 J'aurais grand tort de me dédire.

Je fais que souvent le malin
 A caché sa queue & sa griffe
 Sous la tiare d'un Pontife
 Et foyz le manteau de Calvin.

Je n'ai point tort quand je déteste
 Ces assassins religieux ;
 Employant le fer & les feux
 Pour servir le Pere céleste.

Oui, jusqu'au dernier de mes jours
 Mon ame sera fiere & tendre,
 J'oserai gémir sur la cendre
 Et des *Servets* & des *Dubourgs*. (*)

De cette horrible frénésie
 A la fin le tems est passé ;
 Le fanatisme est terrassé :
 Mais il reste l'hypocrisie.

Farceurs à manteaux écriqués,
 Mauvaise musique d'Eglise,
 Mauvais vers & sermons croqués,
 Ai-je tort si je vous méprise ?

On voit par cette réponse, qu'il n'était ni à Apollo, ni à Céphas, & qu'il prêchait la tolérance aux églises protestantes, ainsi qu'aux églises romaines. Il disait toujours que c'était le seul moyen de rendre la vie tolérable, & qu'il mourait content s'il pouvait établir ces maximes dans l'Europe. On peut dire qu'il n'a pas été tout-à-fait trompé dans ce dessein, & qu'il n'a pas peu contribué à rendre le cler-

(*) *Dubourg*, conseiller, clerc du Parlement, traité à Paris comme *Servet* à Geneve.

gé plus doux, plus humain, depuis Geneve jusqu'à Madrid, & surtout à éclairer les laïques.

Bien persuadé que les spectacles des jeux d'esprit amollissent la férocité autant que les spectacles des gladiateurs l'endurcissaient autrefois, il fit bâtir à Ferney un joli théâtre. Il y joua quelquefois lui-même, malgré sa mauvaise santé; & Madame Denys sa niece, qui possédait supérieurement le talent de la déclamation, comme celui de la musique, y joua plusieurs rôles. Mlle. Clairon & le célèbre Lekain y vinrent représenter quelques pièces: on accourait de vingt lieues à la ronde pour les entendre. Il y eut plus d'une fois des soupers de cent couverts & des bals. Mais malgré le tumulte d'une vie qui paraissait si dissipée, & malgré son âge, il travaillait sans relâche. Il donna dès l'an 1755 au théâtre de Paris, *l'Orphelin de la Chine*, représenté le 20 Août, & *Tancrede* le 3 Septembre 1760. Mademoiselle Clairon & le Sr. Lekain déployerent tous leurs talens dans ces deux pièces.

Le Caffé, ou *l'Ecoffaise*, comédie en prose, n'était point destinée à être jouée, mais elle le fut aussi la même année avec un grand succès. Il s'était amusé à composer cette pièce pour corriger le folliculaire Fréron, qu'il mortifia beaucoup, mais qu'il ne corrigea pas. Cette Comédie, traduite en anglais par Mr. Colman, eut le même succès à Londres qu'à Paris: ces ouvrages ne lui coûtaient point de tems. *L'Ecoffaise* avait été faite en huit jours, & *Tancrede* en un mois.

Ce fut au milieu de ces occupations & de ces amusemens, que Mr. l'Éton du Tillet, ancien mai-

UNIVERSITÄTS- UND LANDESBIBLIOTHEK SACHSEN-ANHALT
LEIPZIG

tre d'hôtel ordinaire de la reine, âgé de 85 ans, lui recommanda la petite-fille du grand Corneille, qui étant absolument sans fortune était abandonnée de tout le monde. C'est ce même Titon du Tillet qui aimant passionnément les beaux-arts, sans les cultiver, fit élever avec de grandes dépenses un Parnasse en bronze, où l'on voit les figures de quelques poëtes & de quelques musiciens François. Ce monument est dans la bibliothèque du Roi de France. Il avait élevé Mademoiselle Corneille chez lui, mais voyant dépérir son bien, il ne pouvait plus rien faire pour elle. Il imagina que Mr. de Voltaire pourrait se charger d'une Demoiselle d'un nom si respectable. Mr. du Mollard, membre de plusieurs académies, connu par une dissertation savante & judicieuse sur les tragédies d'Electre, anciennes & modernes; & Mr. Le Brun, secrétaire de Monseigneur le Prince de Conti, se joignirent à lui, & écrivirent à Mr. de V... Il les remercia de l'honneur qu'ils lui faisaient de jeter les yeux sur lui, en leur mandant que *c'était en effet à un vieux soldat de servir la petite-fille de son général.* La jeune personne vint donc en 1760 aux *Délices*, maison de campagne auprès de Geneve, & de-là au château de Ferney. Madame Denys voulut bien achever son éducation; & au bout de trois ans Mr. de Voltaire la maria à Mr. Dupuis, du pays de Gex, cornette de dragons, & depuis officier de l'état-major. Outre la dot qu'il leur donna, & le plaisir qu'il eut de les garder chez lui, il proposa de commenter les Oeuvres de Pierre Corneille au profit de sa descendante, & de les faire imprimer par *souscription*. Le Roi de France voulut bien souscrire pour huit mil-

le francs ; d'autres souverains l'imiterent. Mgr. le Duc de Choiseul , dont la générosité était connue, Madame la Duchesse de Grammont , Madame de Pompadour, souscrivirent pour des sommes considérables. Mr. de la Borde, banquier du Roi, non-seulement prit plusieurs exemplaires, mais il en fit débiter un si grand nombre qu'il fut le premier mobile de la fortune de Mademoiselle Corneille, par son zele & par sa magnificence; desorte qu'en très-peu de tems elle eut cinquante mille francs pour présent de noces.

Il y eut dans cette souscription si prompte une chose fort remarquable de la part de Madame de Geofrin, femme célèbre par son mérite & par son esprit. Elle avait été exécutrice du testament du fameux Bernard de Fontenelle, neveu de Pierre Corneille; & malheureusement il avoit oublié cette parente, qui lui fut présentée trop peu de tems avant sa mort, mais qui fut rebutée avec son pere & sa mere; on les regardait comme des inconnus, qui usurpaient le nom de Corneille. Des amis de cette famille touchés de son sort, mais fort indiscrets & fort mal instruits, intenterent un procès téméraire à Madame de Geofrin, trouverent un avocat qui abusant de la liberté du barreau, publia contre cette Dame un *Factum* injurieux. Madame de Geofrin très-injustement attaquée gagna le procès tout d'une voix. Malgré ce mauvais procédé, qu'elle eut la noblesse d'oublier, elle fut la premiere à souscrire pour une somme considérable.

L'Académie en corps, Mr. le Duc de Choiseul, Madame la Duchesse de Grammont, Madame de Pompadour & plusieurs Seigneurs donnerent pouvoir

à Mr. de Voltaire de signer pour eux au contrat de mariage. C'est une des plus belles époques de la littérature.

Dans le tems qu'il préparait ce mariage, qui a été très-heureux, il goûtait une autre satisfaction, celle de faire rendre à six gentilshommes presque tous mineurs, leur bien paternel que les jésuites venaient d'acheter à vil prix. Il faut reprendre la chose de plus haut. L'affaire est d'autant plus intéressante que son commencement avait précédé la fameuse banqueroute du Jésuite Lavallette & consors, & qu'elle fut en quelque façon le premier signal de l'abolition des Jésuites en France.

Messieurs Deprez de Crassi, d'une ancienne noblese du pays de Gex, sur la frontiere de la Suisse, étaient six freres tous au service du Roi. L'un d'eux, capitaine au régiment des Deux-Ponts, en causant avec Mr. de Voltaire son voisin, lui conta le triste état de la fortune de sa famille. Une terre de quelque valeur & qui aurait pu être une ressource, était engagée depuis longtems à des Genevois.

Les Jésuites avaient acquis tout auprès de ce domaine des possessions qui composaient environ deux mille écus de rente dans un lieu nommé Ornex. Ils voulurent joindre à leur domaine celui de Messieurs de Crassi. Le supérieur de la maison des Jésuites, dont le véritable nom était *Fesse*, qu'il avait changé en celui de *Fessi*, s'arrangea avec les créanciers Genevois pour acheter cette terre: il obtint une permission du conseil, & il était sur le point de la faire entériner à Dijon. On lui dit qu'il y avait des mineurs, & que, malgré la permission du conseil, ils pourraient rentrer dans leurs biens. Il répondit

& même il écrivit que les jésuites ne risquaient rien, & que jamais Messieurs de Crassi ne seraient en état de payer la somme nécessaire pour rentrer dans le bien de leurs ayeux.

A peine Mr. de Voltaire fut-il instruit de cette étrange maniere dont le pere Fesse voulait servir la compagnie de Jésus, qu'il alla sur le champ déposer au greffe du bailliage de Gex la somme, moyennant laquelle la famille Crassi devait payer les anciens créanciers & reprendre ses droits. Les jésuites furent obligés de se désister, & par un arrêt du parlement de Dijon la famille fut mise en possession & y est encore.

Le bon de l'affaire c'est que peu de tems après, lorsqu'on délivra la France des révérends peres jésuites, ces mêmes gentilshommes, dont les bons peres avaient voulu ravir le bien, acheterent celui des jésuites qui était contigu. Mr. de Voltaire qui avait toujours combattu les athées & les jésuites, écrivit qu'il fallait reconnaître une Providence.

Ce n'était assurément ni par la haine pour le pere Fesse, ni par aucune envie de mortifier les jésuites qu'il avait entrepris cette affaire; puisqu'après la dissolution de la société il recueillit un jésuite chez lui, & que plusieurs autres lui ont écrit pour le supplier de les recevoir aussi dans sa maison. Mais il s'est trouvé parmi les Ex-jésuites quelques esprits qui n'ont pas été si équitables & si accommodans. Deux d'entr'eux, nommés *Patouillet* & *Nonnote*, ont gagné quelque argent par des libelles contre lui; & ils n'ont pas manqué, selon l'usage, d'appeler la religion catholique à leur secours. Un Nonnote surtout s'est signalé par une demi-douzaine de vo-
lu.

lumes, dans lesquels il a prodigué moins de science que de zèle, & moins de zèle que d'injures. Mr. Damillaville, l'un des meilleurs coopérateurs de l'Encyclopédie, a daigné le confondre, comme autrefois Pasquier s'abaissa jusqu'à réprimer l'insolence absurde du jésuite Garasse.

Mais voici la plus étrange & la plus fatale aventure qui soit arrivée depuis longtems, & en même tems la plus glorieuse au Roi, à son conseil & à Messieurs les maîtres des requêtes. Qui aurait cru que ce serait des glaces du *Mont-Jura* & des frontières de la Suisse que partiraient les premières lumières & les premiers secours qui ont vengé l'innocence des célèbres *Calas*? Un enfant de quinze ans, Donat Calas, le dernier des fils de l'infortuné Calas, était apprentif chez un marchand de Nîmes, lorsqu'il apprit par quel horrible supplice sept juges de Toulouse, malheureusement prévenus, avaient fait périr son vertueux pere.

La clameur populaire contre cette famille était si violente en Languedoc, que tout le monde s'attendait à voir rouer tous les enfans de Calas, & brûler la mere. Telles avaient été même les conclusions du Procureur général; tant on prétend que cette famille innocente s'était mal défendue, accablée de son malheur, & incapable de rappeler ses esprits à la lueur des buchers & à l'aspect des roues & des tortures.

On fit craindre au jeune Donat Calas d'être traité comme le reste de sa famille; on lui conseilla de s'enfuir en Suisse: il vint trouver Mr. de Voltaire, qui ne put d'abord que le plaindre & le secourir,

fans ofer porter un jugement sur son pere, sa mere & ses freres.

Bientôt après un de ses freres n'ayant été condamné qu'au bannissement, vint aussi se jeter entre les bras de Mr. de Voltaire. J'ai été témoin qu'il prit pendant plus d'un mois toutes les précautions imaginables pour s'affurer de l'innocence de sa famille. Dès qu'il fut parvenu à a'en convaincre, il se crut obligé en conscience d'employer ses amis, sa bourse, sa plume, son crédit, pour réparer la méprise funeste des sept juges de Toulouse, & pour faire revoir le procès au conseil du Roi. L'affaire dura trois années. On fait quelle gloire Messieurs de Crofne & de Bacquancourt acquirent en rapportant cette cause mémorable. Cinquante maîtres des requêtes déclarerent d'une voix unanime toute la famille *Calas* innocente, & la recommanderent à l'équité bienfaisante du roi. Mr. le Duc de Choiseul, qui n'a jamais perdu une occasion de signaler la magnanimité de son caractère, non-seulement secourut de son argent cette famille malheureuse, mais obtint de Sa Majesté trente-six mille francs pour elle.

Ce fut le 9 Mars 1765 que fut rendu cet arrêt authentique qui justifia les *Calas*, & qui changea leur destinée; ce neuvième de Mars était précisément le même jour où ce vertueux pere de famille avait été supplicié. Tout Paris courut en foule les voir sortir de prison, & battit des mains en versant des larmes. La famille entiere a toujours été depuis ce tems attachée tendrement à Mr. de Voltaire, qui s'est fait un grand honneur de demeurer leur ami.

On remarqua en ce tems qu'il n'y eut dans toute la France que le nommé Fréron, auteur de je ne fais quelle brochure périodique, intitulée *Lettres à la Comtesse* & ensuite *Année littéraire*, qui osa jeter des doutes, dans ses ridicules feuilles, sur l'innocence de ceux que le Roi, tout son Conseil & tout le Public, avaient justifié si pleinement.

Plusieurs gens de bien engagèrent alors Mr. de Voltaire à écrire son traité de la Tolérance, qui fut regardé comme un de ses meilleurs ouvrages en prose, & qui est devenu le catéchisme de quiconque a du bon sens & de l'équité.

Dans ce tems-là même l'impératrice Catherine seconde, dont le nom sera immortel, donnait des loix à son Empire, qui contient la cinquieme partie du globe: & la premiere de ses loix est l'établissement d'une tolérance universelle.

C'était la destinée de notre solitaire des frontieres helvétiques, de venger l'innocence accusée & condamnée en France. La position de sa retraite entre la France, la Suisse, Geneve & la Savoie, lui attirait plus d'un infortuné. Toute la famille Sirven, condamnée à la mort dans un bourg auprès de Castres, par les juges les plus ignorants & les plus cruels, se refugia auprès de ses terres. Il fut occupé huit années entières à leur faire rendre justice; & ne se rebuta jamais. Il en vint enfin à bout.

Nous croyons très-utile de remarquer ici qu'un magistrat de village nommé Trinquet, procureur du Roi dans la juridiction qui condamna la famille Sirven à la mort, donna ainsi ses conclusions: *Je requiers pour le Roi, que N. Sirven, & N. sa fem-*

me, dûement atteints & convaincus d'avoir étranglé & noyé leur fille, soient bannis de la Paroisse.

Rien ne fait mieux voir l'effet que peut avoir dans un royaume la vénalité des charges de judicature.

Son bonheur qui voulait, à ce qu'il dit, qu'il fût l'avocat des causes perdues, voulut encor qu'il arrachât des flammes une citoyenne de St. Omer nommée Montbailly, condamnée à être brûlée vive par le tribunal d'Arras. On n'attendait que l'accouchement de cette femme, pour la transporter au lieu de son supplice. Son mari avait déjà expiré sur la roue. Qui étaient ces deux victimes? Deux exemples de l'amour conjugal & de l'amour maternel, deux ames les plus vertueuses dans la pauvreté. Ces innocentes & respectables créatures avaient été accusées de parricide, & jugées sur des allégations qui auraient paru ridicules aux condamnateurs mêmes des Calas. Mr. de Voltaire fut assez heureux pour obtenir de Mr. le chancelier de Maupeou, qu'il fit revoir le procès. La Dame Montbailly fut déclarée innocente, la mémoire de son mari réhabilitée: misérable réhabilitation! sans vengeance & sans dédommagements. Quelle a donc été la jurisprudence criminelle parmi nous! quelle suite infernale d'horribles assassinats depuis la boucherie des Templiers jusqu'à la mort du chevalier de la Barre! on croit lire l'histoire des sauvages; on frémit un moment, & on va à l'opéra.

La ville de Geneve était plongée alors dans des troubles qui augmentèrent toujours depuis 1763. Cette importunité détermina Mr. de Voltaire à laisser à Mrs. Tronchin sa maison des Délices, & à ne

plus quitter le château de Ferney, qu'il avait fait bâtir de fond en comble, & orné des jardins d'une agréable simplicité.

La discorde fut enfin si vive à Geneve, qu'un des partis fit feu sur l'autre le 15 Février 1770. Il y eut du monde tué: plusieurs familles d'artistes chercherent un asyle chez lui & le trouverent. Il en logea quelques-unes dans son château, & en peu d'années il fit bâtir cinquante maisons de pierre de taille pour les autres. De sorte que le village de Ferney, qui n'était, lorsqu'il acquit cette terre, qu'un misérable hameau, où croupissaient quarante-neuf malheureux paysans, dévorés par la pauvreté, par les écrouelles & par les commis des fermes, devint bientôt un lieu de plaisance, peuplé de douze cent personnes, toutes à leur aise, & travaillant avec succès pour elles & pour l'Etat. Mr. le Duc de Choiseul protégea de tout son pouvoir cette colonie naissante, qui établit un très-grand commerce.

Une chose qui mérite, je crois, de l'attention, c'est que cette colonie se trouvant composée de catholiques & de protestants, il aurait été impossible de deviner qu'il y eût dans Ferney deux religions différentes. J'ai vu les femmes des colons genevois & suisses, préparer de leurs mains trois repasoirs pour la procession de la fête du St. Sacrement. Elles assistèrent à cette procession avec un profond respect, & Mr. Hugonet, nouveau curé de Ferney, homme aussi tolérant que généreux, les en remercia publiquement dans son prône. Quand une catholique était malade, les protestantes allaient la garder, & en recevaient à leur tour la même assistance.

C'était le fruit des principes d'humanité que Mr.

de Voltaire a répandus dans tous ses ouvrages, & surtout dans le livre de la tolérance dont nous avons parlé. Il avait toujours dit que les hommes sont freres, & il le prouva par les faits. Les Guyons, les Nonottes, les Patouillet, les Paulian & autres zelés, le lui ont bien reproché. C'est qu'ils n'étaient pas ses freres.

„Voyez-vous, disait-il aux voyageurs qui venaient le voir, cette inscription au dessus de l'église que j'ai bâtie: DEO EREXIT. C'est au Dieu, pere commun de tous les hommes". En effet c'était peut-être parmi nous la seule église dédiée à Dieu seul.

Parmi ces étrangers qui vinrent en foule à Ferney, on compta plus d'un prince souverain. Il fut honoré d'une correspondance très-suivie avec plusieurs d'entr'eux, dont les lettres sont entre mes mains. La moins interrompue fut celle de Sa Majesté le Roi de Prusse & de Madame Wilhelmine, Margrave de Bareith, sa sœur.

Le tems qui s'écoula entre la bataille de Kollin (le 18 Juin 1757) que le Roi de Prusse perdit, & la journée de Rosbac du 5 Novembre, où il fut vainqueur, est le tems le plus intéressant de cette correspondance rare entre une maison royale de héros & un simple homme de lettres. En voici une grande preuve dans cette lettre mémorable.

L E T T R E

De son Altesse Royale Madame la Princesse de Ba-
reith, du 12 Septembre 1757.

„ Votre lettre m'a sensiblement touchée ; celle que
„ vous m'avez adressée pour le Roi a fait le même
„ effet sur lui. J'espere que vous serez satisfait de sa
„ réponse pour ce qui vous concerne. Mais vous
„ le serez aussi peu que moi de ses résolutions. Je
„ m'étais flattée que vos réflexions feraient quelque
„ impression sur son esprit. Vous verrez le contrai-
„ re dans le billet ci-joint. Il ne me reste qu'à
„ suivre sa destinée, si elle est malheureuse. Je ne
„ me suis jamais piquée d'être philosophe, j'ai fait
„ mes efforts pour le devenir. Le peu de progrès
„ que j'ai fait m'a appris à mépriser les grandeurs
„ & les richesses, mais je n'ai rien trouvé dans la
„ philosophie qui puisse guérir les plaies du cœur
„ que le moyen de s'affranchir de ces maux en ces-
„ sant de vivre. L'état où je suis est pire que la
„ mort. Je vois le plus grand homme du siècle,
„ mon frere, mon ami, réduit à la plus affreuse
„ extrémité. Je vois ma famille entiere exposée aux
„ dangers & aux périls ; ma patrie déchirée par des
„ impitoyables ennemis. Le pays où je suis, peut
„ être menacé de pareils malheurs. Plut au ciel
„ que je fusse chargée toute seule des maux que je
„ viens de vous décrire, je les souffrirais & avec
„ fermeté.

„ Pardonnez-moi ce détail. Vous m'engagez par

„ la part que vous prenez à ce qui me regarde,
 „ de vous ouvrir mon cœur. Hélas! l'espoir en est
 „ presque banni. La fortune, lorsqu'elle change,
 „ est aussi constante dans ses persécutions que dans
 „ ses faveurs. L'histoire est pleine de ces exemples,
 „ mais je n'y en ai point trouvé de pareil à celui
 „ que nous voyons, ni une guerre aussi inhumaine
 „ & cruelle parmi des peuples policés. Vous gémi-
 „ riez si vous saviez la triste situation de l'Allemagne
 „ & de la Prusse. Les cruautés que les Russes com-
 „ mettent dans cette dernière, font fremir la nature.
 „ Que vous êtes heureux dans votre hermitage, où
 „ vous vous reposez sur vos lauriers, & où vous
 „ pouvez philosopher de sang froid sur l'égarement
 „ des hommes! Je vous y souhaite tout le bonheur
 „ imaginable. Si la fortune nous favorise encore,
 „ comptez sur toute ma reconnaissance, & je n'ou-
 „ blierai jamais les marques d'attachement que vous
 „ m'avez données; ma sensibilité vous en est ga-
 „ rant, je ne suis jamais amie à demi, & je le se-
 „ rai toujours véritablement de frere Voltaire”.

WILHELMINE.

„ Bien des complimens à Mad. Denys; continuez,
 „ je vous prie, d'écrire au Roi.”

On voit par cette lettre, aussi attendrissante que bien écrite, quelle était la belle ame de la Margrave de Bareith, & combien elle méritait les éloges que lui donna Mr. de Voltaire en pleurant sa mort, dans une ode imprimée parmi ses autres ouvrages. Mais on voit surtout quels désastres épouvantables attirent sur les peuples des guerres légèrement entre-prises par les Rois; on voit à quoi ils s'exposent

eux-mêmes & à quel point ils sont malheureux de faire le malheur des nations.

Le solitaire de Ferney donna dès ce moment & dans la suite de cette guerre funeste, toutes les marques possibles de son attachement à Madame la Margrave, de son zele pour le Roi son frere, & de son amour pour la paix. Il engagea le cardinal de Tencin, retiré alors à Lyon, à entrer en correspondance avec Madame de Bareith pour ménager cette paix si désirable. Les lettres de cette Princesse & celles du cardinal passaient par Geneve dans un pays neutre, & par les mains de Mr. de Voltaire.

Ce sera une époque singuliere que la résolution prise par le roi de Prusse après tous ses malheurs qui furent les suites de la bataille de Kollin, d'aller affronter vers la Saxe, auprès de Mersebourg, les armées françaises & de l'Empire combinées, fort supérieures en nombre, tandis que le maréchal de Richelieu n'était pas loin avec une armée victorieuse. Ce Monarque avait eu assez de présence d'esprit, & fut assez maître de ses idées au milieu de ses infortunes, pour faire son testament en vers. Il n'y cachait point ses malheurs, mais il en parlait en philosophe, & regardait la mort d'un œil ferme & tranquille. Nous avons cette piece, qui est un monument sans exemple, écrite toute entiere de sa main.

Nous avons un monument encor plus héroïque de ce Prince philosophe: c'est une lettre à Mr. de Voltaire du 9 Octobre, vingt-cinq jours avant la victoire de Rosbach :

„ Je suis homme, il suffit, & né pour la souffrance :

„ Aux rigueurs du destin j'oppose ma confiance.

„ Mais avec ces sentimens, je fais bien loin de con-
 „ damner Caton & Othon. Le dernier n'a eu de
 „ beau moment en sa vie que celui de sa mort :

„ Voltaire, dans son hermitage,
 „ Peut s'adonner en paix à la vertu du sage
 „ Dont Platon nous traça la loi :
 „ Pour moi, menacé du naufrage,
 „ Je dois en affronter l'orage,
 „ Penser, vivre & mourir en Roi”.

Rien n'est plus beau que ces derniers vers ; rien n'est plus grand ! Corneille dans son bon tems ne les eut pas mieux faits. Et quand, après de tels vers, on gagne une bataille, le sublime ne peut aller plus loin.

Le Cardinal de Tencin continua toujours, mais en vain, ses négociations secretes pour la paix, comme on le voit par ses lettres. Ce fut enfin le duc de Choiseul qui entama ce grand ouvrage si nécessaire, & le duc de Prâlin qui l'accomplit : service signalé qu'ils rendirent à la France appauvrie & désolée.

Elle était dans un état si déplorable, que pendant douze années de paix qui suivirent cette guerre funeste, de tous les ministres des finances qui se succéderent rapidement, il n'y en eut pas un qui, avec la meilleure volonté & les travaux les plus assidus, pût parvenir à pallier seulement les playes de l'Etat. La disette d'argent était au point qu'un Contrôleur général fut obligé, dans une nécessité pressante, de saisir chez Mr. Magon, banquier du Roi, tout l'argent que des citoyens y avaient mis en dépôt. On prit à notre solitaire deux cents mille francs. C'é-

taut une perte énorme; il s'en consola à la maniere française, par un madrigal qu'il fit sur le champ, en apprenant cette nouvelle.

Au tems de la grandeur romaine

Horace difait à Mécene

Quand cesserez-vous de donner?

Chez le Welche on n'est pas si tendre;

Je dois dire, mais sans douleur,

A Monseigneur le Contrôleur,

Quand cesserez-vous de me prendre?

On ne cessa point. Monsieur le Duc de Choiseul qui fesoit construire alors un port magnifique à Verfoy sur le lac Lemane, qu'on appelle le lac de Geneve, y ayant fait bâtir une petite frégate, cette frégate fut saisie par des favoyards, créanciers des entrepreneurs, dans un port de Savoye près du fameux Ripaille; Mr. de Voltaire racheta incontinent ce bâtiment royal de ses propres deniers, & ne put en être remboursé par le gouvernement, car Mr. le Duc de Choiseul perdit en ce tems-là-même tous ses emplois, & se retira à sa terre de Chanteloup, regretté non-seulement de tous ses amis, mais de toute la France, qui admirait son caractère bienfaisant, la noblesse de son ame & qui rendait justice à son esprit supérieur.

Notre solitaire lui étoit tendrement attaché par les liens de la reconnaissance. Il n'y a sorte de grace que Mr. le Duc de Choiseul n'eût accordée à sa recommandation. Il avait fait un neveu de Mr. de Voltaire, nommé Mr. de la Houliere, brigadier des armées du Roi. Pensions, gratifications, bre-

vets, croix de St. Louis, avaient été données dès qu'elles avaient été demandées.

Rien ne fut plus douloureux pour un homme qui lui avait tant de grandes obligations, & qui venait d'établir une colonie d'artistes & de manufacturiers sous ses auspices. Déjà la colonie travaillait avec succès pour l'Espagne, pour l'Allemagne, pour la Hollande, l'Italie. Il la crut ruinée; mais elle se soutint. La seule Impératrice de Russie acheta bientôt après dans le fort de la guerre contre les Turcs pour cinquante mille francs de montres de Ferney. On ne cesse de s'étonner quand on voit dans le même tems cette Souveraine acheter pour un million de tableaux, tant en Hollande qu'en France, & pour quelques millions de pierreries.

Elle avait fait un présent de cinquante mille livres à M. Diderot; avec une grâce & une circonspection qui relevaient bien le prix de son présent. Elle avait offert à Mr. d'Alembert de le mettre à la tête de l'éducation de son fils, avec soixante mille livres de rente. Mais ni la santé, ni la philosophie de M. d'Alembert ne lui avaient permis d'accepter à Pétersbourg un emploi égal à celui de M. le Duc de la Vauguion à Versailles. Elle envoya Mr. le Prince de Coslousky présenter de sa part à Mr. de Voltaire les plus magnifiques pelisses & une boîte tournée de sa main même, ornée de son portrait & de vingt diamants. On croirait que c'est l'histoire d'Aboulcassein dans les *mille & une nuit*.

Mr. de Voltaire lui mandait qu'il fallait qu'elle eût pris tout le trésor de Moustapha dans une de ses victoires, & elle lui répondit *qu'avec de l'ordre on était toujours riche, & qu'elle ne manquerait dans*

cette grande guerre ni d'argent, ni de soldats. Elle a tenu parole.

Cependant, le fameux sculpteur, M. Pigal, travaillant dans Paris à la statue du solitaire caché dans Ferney. Ce fut une étrangere qui proposa un jour, en 1770, à quelques véritables gens de Lettres, de lui faire cette galanterie, pour le venger de tous les plats libelles & des calomnies ridicules que le fanatisme & la basse littérature ne cessaient d'accumuler contre lui. Madame Necker, femme du Résident de Geneve, conçut ce projet la première. C'était une dame d'un esprit très cultivé & d'un caractère supérieur, s'il se peut, à son esprit. Cette idée fut saisie avidement par tous ceux qui venaient chez elle, à condition qu'il n'y aurait que des gens de Lettres qui souscriraient pour cette entreprise.

Le Roi de Prusse, en qualité d'homme de Lettres, & ayant assurément plus que personne droit à ce titre & à celui de génie, écrivit au célèbre Mr. d'Alembert & voulut être des premiers à souscrire. Sa lettre du 28 Juillet 1770 est consignée dans les archives de l'académie.

„ Le plus beau monument de Voltaire est celui
 „ qu'il érige lui-même, ses ouvrages. Ils subsiste-
 „ ront plus longtems que la basilique de St. Pierre,
 „ le louvre, & tous ces bâtimens que la vanité
 „ consacre à l'éternité. On ne parlera plus Fran-
 „ çois, que Voltaire sera encore traduit dans la lan-
 „ gue qui lui aura succédé. Cependant, rempli du
 „ plaisir que m'ont fait ses productions si variées &
 „ chacune si parfaite en leur genre, je ne pourais
 „ sans ingratitude me refuser à la proposition que
 „ vous me faites de contribuer au monument que

„ lui élève la reconnaissance publique. Vous n'a-
 „ vez qu'à m'informer de ce qu'on exige de ma
 „ part, je ne refuserai rien pour cette statue, plus
 „ glorieuse pour les gens de Lettres qui la lui con-
 „ sacrent, que pour Voltaire même. On dira que
 „ dans ce dix-septieme siecle, où tant de gens de
 „ Lettres se déchirent par envie, il s'en est trouvé
 „ d'assez nobles, d'assez généreux, pour rendre jus-
 „ tice à un homme doué de génie & de talents su-
 „ périeurs à tous les siecles; que nous avons mérité
 „ de posséder Voltaire, & la postérité la plus re-
 „ culée nous enverra encor cet avantage. Distin-
 „ guer les hommes célèbres, rendre justice au mé-
 „ rite, c'est encourager les talents & les vertus.
 „ C'est la seule récompense des belles ames, elle
 „ est bien dûe à tous ceux qui cultivent supérieurement
 „ les lettres. Elles procurent les plaisirs de
 „ l'esprit, plus durables que ceux du corps; elles
 „ adoucissent les mœurs les plus féroces; elles répandent
 „ leurs charmes sur tout le cours de la vie;
 „ elles rendent notre existence supportable & la
 „ mort moins affreuse. Continuez donc, Messieurs,
 „ de protéger & de célébrer ceux qui s'y appliquent,
 „ & qui ont le bonheur en France d'y réussir. Ce sera ce
 „ que vous pourrez faire de plus glorieux pour votre nation.

FRÉDÉRIC.

Le Roi de Prusse fit plus. Il fit exécuter une statue de son ancien serviteur dans sa belle manufacture de porcelaine, & la lui envoya, avec ce mot gravé sur la base: *Immortali*. Mr. de Voltaire écrivit au dessous :

Vous êtes généreux. Vos bontés souveraines
 Me font de trop nobles présens.
 Vous me donnez sur mes vieux ans
 Une terre dans vos domaines.

Mr. Pigal se chargea d'exécuter la statue en France avec le zèle d'un artiste qui immortalisait un autre. Cette aventure alors unique deviendra bientôt commune. On érigera des statues ou du moins des bustes aux artistes, comme la mode est venue de crier *l'Auteur* dans le parterre. Mais celui à qui l'on faisait cet honneur, prévoyait bien que ses ennemis n'en feraient que plus acharnés. Voici ce qu'il en écrivit à Mr. Pigal d'un style peut-être un peu trop burlesque :

Monseigneur Pigal, votre statue
 Me fait mille fois trop d'honneur.
 Jean Jaques a dit avec candeur
 Que c'est à lui qu'elle était dûe. (*)
 Quand votre ciseau s'évertue
 A sculpter votre serviteur,
 Vous agacez l'esprit railleur
 De certain peuple rimailleur,
 Qui depuis si longtems me hue.
 L'ami Fréron le barbouilleur
 D'écrits qu'on jette dans la rue,

(*) Jean Jaques Rousseau de Geneve, dans une Lettre à Mr. l'Archevêque de Paris, qu'il intitule, *Jean Jaques à Christophe*, dit modestement qu'il est devenu homme de Lettres par son mépris pour cet état. Et après avoir prié Christophe de lire son roman de la suisseuse *Héloïse*, qui étant fille accouche d'un faux-germe, il conclut, page 127, que tous les gouvernements bien policés lui doivent élever des statues.

Sourdement de sa main crochue

Mutilera votre labeur.

Attendez que le destructeur,

Qui nous consume & qui nous tue,

Le Temps, aidé de mon pasteur,

Ait d'un bras exterminateur

Enterré ma tête chenue.

Que feriez-vous d'un pauvre auteur

Dont la taille & le cou de grue,

Et la mine très-peu jouflue

Feront rire le connaisseur?

Sculptez-nous quelque beauté nue

De qui la chair blanche & dodue

Séduise l'œil du spectateur,

Et qui dans nos sens infinue

Ces doux desirs & cette ardeur

Dont Pigmalion, le sculpteur,

Votre digne prédécesseur,

Brûla, si la fable en est crue.

Son marbre eut un esprit, un cœur;

Il eut mieux, dit un grave auteur:

.....

Car soudain fille devenue

Cette fille resta pourvue

Des doux appas que sa pudeur

Ne dérobaît point à la vue,

Même elle fut plus dissolue

Que son pere & son créateur.

C'est un exemple très-flatteur,

Il faut bien qu'on le perpétue.

Il avait bien raison de dire que cet honneur in-
 esperé qu'on lui faisait, déchaînerait contre lui les
 écrivains du pont-neuf & du fanatisme. Il écrivit
 à Mr. Tiriot, *tous ces Messieurs méritent bien mieux
 des statues que moi; & j'avoue qu'il en est quel-*
 ques-

ques - uns très-dignes d'être en effigie dans la place publique.

Les Nonottes, les Frérons, les Sabotiers & confort jeterent les hauts cris. Celui qui le persécutait avec le plus de cruauté & d'absurdité, était un montagnard étranger, plus propre à ramoner des cheminées qu'à diriger des consciences. Cet homme qui était très-familier, écrivit cordialement au Roi de France, de couronne à couronne; il le pria de lui faire le plaisir de chasser un vieillard de soixante & quinze ans & très malade, de la propre maison qu'il avait fait bâtir, des champs qu'il avait fait défricher & de l'arracher à cent familles qui ne subsistaient que par lui. Le Roi trouva la proposition très malhonnête & peu chrétienne, & le fit dire au capelan.

Le solitaire de Ferney étant malade & n'ayant rien à faire, ne voulut se venger de cette manœuvre que par le plaisir de se faire donner l'extrême onction par exploit, selon l'usage qui se pratiquait alors. Il se comporta comme ceux qu'on appelait Janfénistes à Paris, il fit signifier par un huissier à son curé nommé Gros (bon ivrogne, qui s'est tué depuis à force de boire,) que le dit curé eût à le venir oindre dans sa chambre au 1er. Avril sans faute: le curé vint & lui remontra qu'il fallait d'abord commencer par la communion, & qu'ensuite il lui donnerait tant de saintes huiles qu'il voudrait. Le malade accepta la proposition; il se fit apporter la communion dans sa chambre le 1er. Avril, & là en présence de témoins, il déclara par devant Notaire, *qu'il pardonnait à son calomniateur qui avait tenté de*

D

le perdre & qui n'avait pu y réussir. Le procès verbal en fut dressé.

Il dit après cette cérémonie : „ j'ai eu la satisfaction de mourir comme *Gulman* dans *Alzire*, & je m'en porte mieux. Les plaisants de Paris croient que c'est un poisson d'Avril.”

L'ennemi un peu étonné de cette aventure ne se piqua pas de l'imiter; il ne pardonna point, & n'y scût autre chose que faire supposer une déclaration du malade, toute différente de celle qui était authentique, faite par devant Notaire, signée du testateur & des témoins, dûment légalisée & contrôlée. Deux faussaires rédigerent donc quinze jours après une contre-profession de foi en patois savoyard; mais on n'osa pas supposer le seing de celui auquel on avait eu la bêtise de l'attribuer; voici la Lettre que Mr. de V. . . . écrivit sur ce sujet.

„ Je ne fais point mauvais gré à ceux qui m'ont fait parler saintement dans un style si barbare & si impertinent. Ils ont pu mal exprimer mes sentimens véritables; ils ont pu redire dans leur jargon ce que j'ai publié si souvent en François, ils n'en ont pas moins exprimé la substance de mes opinions. Je suis d'accord avec eux; je m'unis à leur foi; mon zele éclairé seconde leur zele ignorant; je me recommande à leurs prieres savoyardes. Je supplie seulement les pieux faussaires qui ont fait rédiger l'acte du 15 Avril, de vouloir bien considérer qu'il ne faut jamais faire d'actes faux en faveur de la vérité. Plus la religion catholique est vraie, (comme tout le monde le fait) moins on doit mentir pour elle. Ces petites libertés trop communes autoriseraient d'autres impostures plus

„funestes; bientôt on se croirait permis de fabriquer
 „de faux testaments, de fausses donations, de faus-
 „ses accusations pour la *Gloire de Dieu*. De plus
 „horribles falsifications ont été employées autrefois.
 „Quelques-uns de ces prétendus témoins ont avoué
 „qu'ils avaient été subornés, mais qu'ils avaient cru
 „bien faire. Ils ont signé qu'ils n'avaient menti
 „qu'à bonne intention.

„Tout cela s'est opéré charitablement, sans doute,
 „à l'exemple des rétractations imputées à Mrs. de
 „Montesquieu, de la Chalotais, de Montclar & de
 „tant d'autres. Ces fraudes pieuses sont à la mode
 „depuis environ seize cents ans. Mais quand cet-
 „te bonne œuvre va jusqu'au crime de faux, on ris-
 „que beaucoup dans ce monde, en attendant le
 „royaume des cieux.”

Notre solitaire continua dont gaiement à faire un
 peu de bien quand il le pouvoit, en se moquant de
 ceux qui faisaient tristement du mal, & en fortifiant
 souvent par des plaisanteries les vérités les plus sé-
 rieuses.

Il avoua qu'il avait poussé trop loin cette raillerie
 contre quelques-uns de ses ennemis. „J'ai tort,
 „dit-il dans une de ses lettres; mais ces Messieurs
 „m'ayant attaqué pendant quarante ans, la patience
 „m'a échappé dix ans de suite.”

La révolution faite dans tous les Parlemens du
 Royaume en 1771 devait l'embarrasser. Il avait deux
 neveux, dont l'un entrait au Parlement de Paris,
 tandis que l'autre en sortait; tous deux d'un mérite
 distingué, & d'une probité incorruptible, mais en-
 gagés l'un & l'autre dans des partis opposés. Il ne
 cessa de les aimer également tous deux, & d'avoir

pour eux les mêmes attentions. Mais il se déclara hautement pour l'abolissement de la vénalité, contre laquelle nous avons déjà cité les paroles énergiques du marquis d'Argenson. Le projet de rendre la justice gratuitement, comme St. Louis, lui paraissait admirable. Il écrivit surtout en faveur des malheureux plaideurs qui étaient depuis quatre siècles obligés de courir à cent cinquante lieues de leurs chaumières pour achever de se ruiner dans la capitale, soit en perdant leur procès, soit même en le gagnant. Il avait toujours manifesté ces sentimens dans plusieurs de ses écrits; & il fut fidele à ses principes sans faire sa cour à personne.

Il avait alors soixante & dix-huit ans: & cependant en une année il refit la *Sophonisbe* de Mairet toute entiere, & composa la tragédie des *Loix de Minos*. Il ne regardait pas ces ouvrages faits à la hâte pour le théâtre de son château, comme de bonnes pieces. Les connaisseurs ne dirent pas beaucoup de mal des *Loix de Minos*. Mais il faut avouer que les ouvrages dramatiques qui n'ont pas paru sur la scene, & ceux qui n'en sont pas restés longtems en possession, ne servent qu'à grossir inutilement la foule des brochures dont l'Europe est surchargée; de même que les tableaux & les estampes qui n'entrent point dans les cabinets des amateurs, restent comme s'ils n'étaient pas.

L'an 1774, il eut une occasion singuliere d'employer le même empressement qu'il avait eu le bonheur de signaler dans les funestes aventures des *Calas* & des *Sirven*.

Il apprit qu'il y avait à Vesel dans les troupes du Roi de Prusse un jeune gentilhomme François, d'un

mérite modeste, & d'une sagesse rare. Ce jeune homme n'était que simple volontaire. C'était le même qui avait été condamné dans Abbeville, au supplice des parricides, avec le chevalier de la Barre, pour ne s'être pas mis à genoux pendant la pluie devant une procession de capucins, laquelle avait passé à cinquante ou soixante pas d'eux.

On avait ajouté à cette charge celle d'avoir chanté une chanson grivoise de corps-de-garde, faite depuis environ cent ans, & d'avoir récité l'*Ode à Priape* de Piron. Cette Ode de Piron était une débauche d'esprit & de jeunesse, dont l'empportement fut jugé si pardonnable par le Roi de France Louis XV, qu'ayant sçu que l'auteur était très pauvre, il le gratifia d'une pension sur sa cassette. Ainsi celui qui avait fait la piece fut récompensé par un bon Roi, & ceux qui l'avaient récitée furent condamnés par des barbares de village au plus épouvantable supplice.

Trois juges d'Abbeville avaient conduit la procédure; leur sentence portait, que le chevalier de la Barre, & son jeune ami dont je parle, seraient appliqués à la torture ordinaire & extraordinaire, qu'on leur couperait le poing, qu'on leur arracherait la langue avec des tenailles, & qu'on les jetterait vivans dans les flammes.

Des trois juges qui rendirent cette sentence, deux étaient absolument incompetens; l'un, parce qu'il était l'ennemi déclaré des parens de ces jeunes gens; l'autre, parce que s'étant fait autrefois recevoir avocat, il avait depuis acheté & exercé un emploi de procureur dans Abbeville; que son principal métier était celui de marchand de bœufs & de cochons; qu'il y avait contre lui des sentences des consuls

de la ville d'Abbeville, & que depuis il fut déclaré par la cour des Aides incapable d'exercer aucune charge municipale dans le royaume.

Le troisieme juge, intimidé par les deux autres, eut la foiblesse de signer, & en eut ensuite des remords aussi cuisans qu'inutiles.

Le chevalier de la Barre fut exécuté à l'étonnement de toute l'Europe, qui en frissonne encor d'horreur. Son ami fut condamné par contumace, ayant toujours été dans le pays étranger avant le commencement du procès.

Ce jugement si exécrationnable & en même tems si absurde, qui a fait un tort éternel à la nation Françoise, était bien plus condamnable que celui qui fit rouer l'innocent Calas. Car les juges de Calas ne firent d'autre faute que celle de se tromper; & le crime des juges d'Abbeville fut d'être barbares en ne se trompant pas. Ils condamnerent deux enfans innocens à une mort aussi cruelle que celle de Ravallac & de Damiens, pour une légéreté qui ne méritait pas huit jours de prison. L'on peut dire que depuis la St. Barthelemi il ne s'était rien passé de plus affreux. Il est triste de rapporter cet exemple d'une férocité brutale, qu'on ne trouverait pas chez les peuples les plus sauvages; mais la vérité nous y oblige. On doit surtout remarquer que c'est dans les tems du plus grand luxe, sous l'empire de la mollesse & de la dissolution la plus effrénée, que ces horreurs ont été commises par piété.

Mr. de Voltaire ayant donc sçu qu'un de ces jeunes gens, victime du plus détestable fanatisme qui ait jamais souillé la terre, était dans un régiment du Roi de Prusse, en donna avis à ce Monarque,

qui sur le champ eut la générosité de le faire officier. Le Roi de Prusse s'informa plus particulièrement de la conduite du jeune gentilhomme; il fut qu'il avait appris sans maître l'art du génie & du dessin; il fut combien il était sage, réservé, vertueux; combien sa conduite condamnait ses prétendus juges d'Abbeville. Il daigna l'appeler auprès de sa personne, lui donna une compagnie, le créa son ingénieur, l'honora d'une pension, & répara ainsi par la bienfaisance le crime de la barbarie & de la sottise. Il écrivit à Mr. de Voltaire dans les termes les plus touchans, tout ce qu'il daignait faire pour ce militaire aussi estimable qu'infortuné. Nous avons été tous témoins de cette aventure si horriblement deshonorante pour la France, & si glorieuse pour un Roi philosophe. Ce grand exemple instruira les hommes, mais les corrigera-t-il?

Immédiatement après notre vieillard réchauffa les glaces de son âge pour profiter des vues patriotiques d'un nouveau ministre, qui le premier en France débuta par être le pere du peuple. La patrie que Mr. de Voltaire s'était choisie dans le pays de Gex, est une langue de terre de cinq à six lieues, sur deux, entre le mont Jura, le lac de Geneve, les Alpes & la Suisse. Ce pays était infesté par environ quatre-vingts sbires des aides & gabelles, qui abusaient de la dignité de leur bandouliere pour vexer horriblement le peuple à l'insçu de leurs matres. Le pays était dans la plus effroyable misere. Il fut assez heureux pour obtenir du bienfesant ministre un traité par lequel cette solitude (je n'ose pas dire province,) fut délivrée de toute vexation: elle devint libre & heureuse. „ Je devrais mourir

„ après cela , dit-il , car je ne puis monter plus
„ haut ”.

Il ne mourut pourtant pas cette fois -là ; mais son noble émule , son illustre adversaire , Catherin Fréron mourut. Une chose assez plaisante à mon gré , c'est que Mr. de Voltaire reçut de Paris une invitation de se trouver à l'enterrement de ce pauvre diable. Une femme qui était apparemment de la famille , lui écrivit une lettre anonyme que j'ai entre les mains ; elle lui proposait très-sérieusement de marier la fille de Fréron , puisqu'il avait marié la descendante de Corneille. Elle l'en conjurait avec beaucoup d'instance ; & elle lui indiquait le curé de la Madeleine à Paris , auquel il devait s'adresser pour cette affaire. Mr. de Voltaire me dit : „ si Fréron a fait le *Cid* , *Cinna* & *Polyeucte* , je marierai sa fille sans difficulté ”.

Il ne recevait pas toujours des lettres anonymes. Un Mr. Clément lui en adressait plusieurs , au bas desquelles il mettait son nom. Ce Clément , maître de quartier dans un collège de Dijon , & qui se donnait pour maître dans l'art de raisonner & dans l'art d'écrire , était venu à Paris vivre d'un métier qu'on peut faire sans apprentissage. Il se fit folliculaire. Mr. l'Abbé de Voisenon écrivit : *Zoïle genuit Mevium , Mevius genuit Giot Des-Fontaines , Giot autem genuit Freron , Freron autem genuit Clement* , & voilà comme on dégénère dans les grandes maisons. Ce Mr. Clément avait attaqué le marquis de St. Lambert , Mr. de Lille & plusieurs autres membres de l'Académie , avec une véhémence que n'ont pas les plaideurs les plus acharnés quand il s'agit de toute leur fortune. De quoi s'agissait-il ? De quel-

quelques vers. Cela ressemble au docteur de Moliere, qui écume de colere de ce qu'on a dit forme de chapeau, & non pas figure de chapeau. Voici ce que Mr. de Voltaire en écrivit à Mr. l'abbé de Voisenon.

.....

„ Il est bien vrai que l'on m'annonce
 „ Les lettres de maître Clément.
 „ Il a beau m'écrire souvent,
 „ il n'obtiendra point de réponse.
 „ Je ne ferai pas assez sot
 „ Pour m'embarquer dans ces querelles;
 „ Si ç'eut été Clément Marot
 „ Il aurait eu de mes nouvelles.

„ Mais pour Mr. Clément tout court, qui dans
 „ un volume beaucoup plus gros que la *Henriade*,
 „ me prouve que la *Henriade* ne vaut pas grand-
 „ chose, hélas ! il y a soixante ans que je le savais
 „ comme lui. J'avais débuté à vingt & un an par
 „ le second chant de la *Henriade*. J'étais alors tel
 „ qu'est aujourd'hui Mr. Clément, je ne savais de
 „ quoi il était question. Au lieu de faire un gros
 „ livre contre moi, que ne fait-il une *Henriade*
 „ meilleure ? Cela est si aisé !”

Il y a des sortes d'esprits qui ayant contracté l'habitude d'écrire, ne peuvent y renoncer dans la plus extrême vieillesse: tels furent Huet & Fontenelle. Notre auteur, quoiqu'accablé d'années & de maladies, travailla toujours gaîment. *L'épître à Horace, la Tactique, le Dialogue de Pégaze & du Vieillard, Jean qui pleure & qui rit*, & plusieurs petites pieces dans ce goût, furent écrites à quatre-

vingt-deux ans. Et il fit plus des trois quarts des *Questions sur l'Encyclopédie*, avec deux ou trois hommes de lettres. On faisait plusieurs éditions à la fois de chaque volume, à mesure qu'il en paraissait un. Ils sont tous imprimés assez incorrectement.

Il y a sur l'article *Messie* un fait assez étrange, & qui montre que les yeux de l'envie ne sont pas toujours clairvoyants. Cet article *Messie*, déjà imprimé dans la grande Encyclopédie de Paris, est de Mr. Polier de Bottens, premier pasteur de l'église de Lausanne, homme aussi respectable par sa vertu que par son érudition. L'article est sage, profond, instructif. Nous en possédons l'original, écrit de la propre main de l'auteur. On crut qu'il était de Mr. de Voltaire, & on y trouva cent erreurs. Dès qu'on sçut qu'il était d'un prêtre, l'ouvrage fut très-chrétien.

Parmi ceux qui tombèrent dans ce piège, il faut daigner compter l'ex-jésuite *Nonotte*. C'est ce même homme qui s'avisa de nier qu'il y eût dans le Dauphiné une petite ville de Livron, assiégée par l'ordre de *Henri Trois*; qui ne savait pas que des Rois de la première race avaient eu plusieurs femmes à la fois; qui ignorait qu'*Eucherius* était le premier auteur de la fable de la Légion Thébaine. C'est lui qui écrivit deux volumes contre l'*Histoire de l'esprit & des mœurs des nations*, & qui se méprit à chaque page de ces deux volumes. Son livre se vendit, parce qu'il attaquait un homme connu.

Le fanatisme de ce *Nonotte* était si parfait, que dans je ne sais quel *Dictionnaire philosophique, religieux, ou anti-philosophique*, il assure, à l'article

Miracle, qu'une hostie percée à coups de canif, dans la ville de Dijon, répandit vingt palettes de sang; & qu'une autre hostie, ayant été jettée au feu dans Dôle, s'en alla voltigeant sur l'autel. Frere Nonotte, pour démontrer la vérité de ces deux faits, cite deux vers latins d'un président Boisvin, Francomtois.

*Impie, quid dubitas hominemque Deumque fateri?
Se probat esse hominem sanguine, & igne Deum.*

Ce qui signifie, en réduisant ces deux vers impertinents à un sens clair :

„ Impie, pourquoi hésites-tu à confesser un Homme me Dieu? Il prouve qu'il est homme par le sang, & Dieu par les flammes.”

On ne peut mieux prouver : & c'est sur cette preuve que Nonotte s'extasie en disant, *telle est la maniere dont on doit procéder pour régler sa créance sur les miracles.*

Mais ce bon Nonotte, en réglant sa créance sur des injures de théologien & sur des raisonnemens de *petites-maisons*, ne savait pas qu'il y a plus de soixante villes en Europe, où le peuple prétend qu'autrefois les Juifs donnerent des coups de couteau à des hosties qui répandirent du sang: il ne fait pas qu'on fait encor aujourd'hui commémoration à Bruxelles d'une pareille aventure; & j'y ai entendu, il y a quarante ans, cette belle chanson :

„ Gaudissons-nous, bons Chrétiens, au supplice
„ Du vilain Juif appelé Jonathan,
„ Qui sur l'autel a, par grande malice,
„ Assassiné le très-saint Sacrement.”

Il ne connaît pas le miracle de la rue aux ours à Paris, où le peuple brûle tous les ans la figure d'un Suisse ou d'un Francomtois, qui assassina la Ste. Vierge & l'Enfant-Jésus au bout de la rue; & le miracle des Carmes nommés Billetes, & cent autres miracles dans ce goût, célébrés par la lie du peuple, & mis en évidence par la lie des écrivains, qui veulent qu'on croye à ces fadaïses comme au miracle des nôces de Canaan & à celui des cinq pains.

Tous ces peres de l'Eglise, les uns en fortant de Bicêtre, les autres en fortant du cabaret, quelques-uns en lui demandant l'aumône, lui envoyaient continuellement des libelles & des lettres anonymes: il les jettait au feu sans les lire. C'est en réfléchissant sur l'infamé & déplorable métier de ces malheureux, foi-difant gens de Lettres, qu'il avait composé la petite piece de vers intitulée *Le pauvre Diable*, dans laquelle il fait voir évidemment qu'il vaut mille fois mieux être laquais ou portier dans une bonne maison, que de traîner dans les rues, dans un caffè & dans un galetas, une vie indigente qu'on foutient à peine en vendant à des libraires des libelles, où l'on juge les rois, où l'on outrage les femmes, où l'on gouverne les états, & où l'on dit à son prochain des injures sans esprit.

Dans les derniers tems il avait une profonde indifférence pour ses propres ouvrages, dont il fit toujours peu de cas & dont il ne parlait jamais. On les réimprimait continuellement sans même l'en instruire. Une édition de la *Henriade*, ou des tragédies, ou de l'histoire, ou de ses pieces fugitives, était-elle sur le point d'être épuisée, une autre édi-

tion lui succédait sur le champ. Il écrivait souvent aux libraires : *n'imprimez pas tant de volumes de moi ; on ne va point à la postérité avec un si gros bagage.* On ne l'écoutait pas ; on le réimprimait à la hâte ; on ne le consultait point ; & ce qui est presque incroyable & très-vrai, c'est qu'on fit à Geneve une magnifique édition in-quarto, dont il ne vit jamais une seule feuille, & dans laquelle on inféra plusieurs ouvrages qui ne sont pas de lui & dont les auteurs sont connus. C'est à propos de toutes ces éditions qu'il disait & qu'il écrivait à ses amis : *je me regarde comme un homme mort dont on vend les meubles. (*)*

Le premier magistrat & le premier pasteur évangélique de Lausanne ayant établi une Imprimerie dans cette Ville, on y fit sous le nom de Londres une édition appelée complete. Les éditeurs y ont inféré plus de cent petites pieces en prose & en vers, qui ne peuvent être ni de lui, ni d'un homme du monde, telles que celle-ci, qui se trouve dans les Opuscules de l'abbé de Grécour :

Belle maman, foyez l'arbltre
Si la fievre n'est pas un titre
Suffisant pour me disculper.
Je suis au lit comme un bélite

(*) Cette édition in-4. pêche par le désordre qui défigure plusieurs tomes, par le ridicule de faire suivre une piece composée en 1770 par une faite en 1720, par la profusion de cent petits ouvrages de société qui ne sont pas de l'auteur & qui sont indignes du public ; enfin par beaucoup de fautes typographiques. Cependant elle peut être recherchée pour la beauté du papier, du caractère & des estampes.

Et c'est à force de lamper ;
 Mais j'espère d'en réchaper,
 Puisqu'en recevant cette éptre
 L'amour me dresse mon pupitre.

Telle est une apothéose de Mademoiselle le Couvreur, faite par un précepteur nommé Bonneval :

Quel contraste frappe mes yeux,
 Melpomene ici désolée
 Eleve avec l'aveu des Dieux
 Un magnifique mausolée.

Telle est cette piece misérable :

Adieu ma pauvre tabatiere,
 Adieu doux fruit de mes écus.

Telle est cette autre intitulée le *loup moraliste*.
 Telle est je ne fais quelle ode, qui semble être d'un cocher de Vertamon devenu capucin, intitulée le *vrai Dieu*.

Ces bêtises étaient soigneusement recueillies dans l'édition complete d'après les livres nouveaux de Madame Oudot, les almanacs des muses, le portefeuille retrouvé & les autres ouvrages de génie qui bordent à Paris le pont-neuf & le quai des Théâtres. Elles se trouvent en très-grand nombre dans le vingt-troisième tome de cette édition de Lausanne. Tout ce fatras est fait pour les halles. Les éditeurs ont eu encor la bonté d'imprimer à la tête de ces platitudes dégoûtantes, *Le tout revu & corrigé par l'auteur même*, qui assurément n'en avait rien vu. Ce n'est pas ainsi que Robert Etienne imprimait. L'antique disette de livres était bien pré-

féritable à cette multitude accablante d'écrits, qui inondent aujourd'hui Paris & Londres, & aux fontanets qui pleuvent dans l'Italie.

Quand on falsifia quelques-unes de ses Lettres qu'on imprima en Hollande, sous le titre de *Lettres secrettes*, il parodia cette ancienne épigramme :

Voilà donc mes Lettres secrettes,
 „ Si secrettes, que pour Lecteur
 „ Elles n'ont que leur Imprimeur,
 „ Et ces Messieurs qui les ont faites.”

Nous voulons bien ne pas dire quel est le galant homme qui fit imprimer en 1766 à Amsterdam, sous le titre de *Geneve*, les *Lettres de Mr. de Voltaire à ses amis du Parnasse, avec des notes historiques & critiques*. Cet éditeur compte parmi ses amis du Parnasse, la Reine de Suede, l'Electeur Palatin, le Roi de Pologne, le Roi de Prusse. Voilà de bons amis intimes, & un beau Parnasse. L'éditeur non-content de cette extrême impertinence, y ajouta pour vendre son livre la friponnerie dont la Baumelle avait donné le premier exemple. Il falsifia quelques Lettres qui avaient en effet couru, & entr'autres une Lettre sur la langue Françoisse & l'Italienne, écrite en 1761 à Mr. *Tovazi Deolati*, dans laquelle ce faussaire déchire avec la plus plate grossièreté les plus grands Seigneurs de France. Heureusement il prêtait son style à l'auteur sous le nom duquel il écrivait pour le perdre. Il fait dire à Mr. de Voltaire *que les Dames de Versailles sont d'agréables commeres & que Jean Jacques Rousseau est leur toutou*. C'est ainsi qu'en France nous avons eu de puissants génies à deux fols la feuille, qui ont

fait les *Lettres de Ninon, de Maintenon, du cardinal Alberoni, de la reine Christine, de Mandrin, &c.* Le plus naturel de ces beaux esprits était celui qui disait, je m'occupe à présent à faire des pensées de la Rochefoucault.

Nous allons donner quelques véritables Lettres de Mr. de Voltaire d'après ses propres minutes que nous conservons; nous ne publions que celles dont on peut tirer quelque utilité.

L E T T R E S

V E R I T A B L E S

D E

MR. D E V O L T A I R E.

Voici une copie fidèle de la Lettre sur les langues, qu'il écrit à Mr. Tovazi Deodati le 24 Janvier 1761, & qui a été si indignement défigurée dans une édition de Hollande.

Je suis très-sensible, Monsieur, à l'honneur que vous me faites, de m'envoyer votre livre de l'*excellence de la langue Italienne*; c'est envoyer à un amant l'éloge de sa maîtresse. Permettez-moi cependant quelques réflexions en faveur de la langue Française, que vous paraissez dépriser un peu trop. On prend souvent le parti de la femme, quand la maîtresse ne la ménage pas assez.

Je crois, Monsieur, qu'il n'y a aucune langue parfaite: il en est des langues comme de bien d'autres

choses, dans lesquelles les savans ont reçu la loi des ignorans. C'est le peuple ignorant qui a formé les langages; les ouvriers ont nommé tous leurs instrumens. Les peuplades à peine rassemblées ont donné des noms à tous leurs besoins; & après un très-grand nombre de siècles les hommes de génie se sont servis comme ils ont pu des termes établis au hazard par le peuple.

Il me paraît qu'il n'y a dans le monde que deux langues véritablement harmonieuses, la grecque & la latine. Ce sont en effet les seules dont les vers aient une vraie mesure, un rythme certain, un vrai mélange de *dactyles* & de *spondées*, une valeur réelle dans les syllabes. Les ignorans qui formerent ces deux langues, avoient sans doute la tête plus sonnante, l'oreille plus juste, les sens plus délicats que les autres nations.

Vous avez, comme vous le dites, Monsieur, des syllabes longues & breves dans votre belle langue Italienne: nous en avons aussi; mais ni vous, ni nous, ni aucun peuple, n'avons de véritables dactyles & de véritables spondées. Nos vers sont caractérisés par le nombre & non par la valeur des syllabes. *La bella lingua Toscana è la figlia primogenita del Latino.* Mais jouissez de votre droit d'aïnesse, & laissez à vos cadettes partager quelque chose de la succession.

J'ai toujours respecté les Italiens comme nos maîtres; mais vous avouerez que vous avez fait de fort bons disciples. Presque toutes les langues de l'Europe ont des beautés & des défauts qui se compensent. Vous n'avez point les mélodieuses & nobles terminaisons des mots espagnols, qu'un heureux

concours de voyelles & de consonnes rendent si sonores : *los rios, los hombres, las historias, los costumbres.* Il vous manque aussi les diphtongues, qui dans notre langue font un effet si harmonieux, *les rois, les empereurs, les exploits, les histoires* : vous nous reprochez nos *e* muets comme un son triste & sourd qui expire dans notre bouche ; mais c'est précisément dans ces *e* muets que consiste la grande harmonie de notre prose & de nos vers : *empire, couronne, diadème, flamme, tendresse, victoire.* Toutes ces désinences heureuses laissent dans l'oreille un son qui subsiste encore après le mot prononcé, comme un clavecin qui résonne, quand les doigts ne frappent plus les touches.

Avouez, Monsieur, que la prodigieuse variété de toutes ces désinences peut avoir quelque avantage sur les cinq terminaisons de tous les mots de votre langue. Encore de ces cinq terminaisons faut-il retrancher la dernière ; car vous n'avez que sept ou huit mots qui se terminent en *u* ; reste donc quatre sons *a, e, i, o*, qui finissent tous les mots Italiens. Pensez-vous de bonne-foi que l'oreille d'un étranger soit bien flattée, quand il lit pour la première fois : *il capitano che'l gran sepolcro libero di Christo, e che molto opro col jenco e colla mano ?* Croyez-vous que tous ces *o* soient bien agréables à une oreille qui n'y est pas accoutumée ? Comparez à cette triste uniformité, si fatigante pour un étranger, comparez à cette sécheresse ces deux vers simples de Corneille :

Le dessein se déclare, & nous venons d'entendre
Ce qu'il a résolu du beau-pere & du genre.

Vous voyez que chaque mot se termine différemment. Prononcez à présent ces deux vers d'Homere :

Ex o dai ta prota diastecin erisante

Atréides de anax andron, kai Dios Akilleus.

Qu'on prononce ces vers devant une jeune personne, soit anglaise, soit allemande, qui aura l'oreille un peu délicate, elle donnera la préférence au grec; elle souffrira le françois; elle sera un peu choquée de la répétition continuelle des désinences Italiennes. C'est une expérience que j'ai faite plusieurs fois.

Vos poètes, qui ont servi à former votre langue, ont si bien senti ce vice radical de la terminaison des mots Italiens, qu'ils ont retranché les lettres *e* & *o* qui finissaient tous les mots à l'infinitif au passé, & au nominatif; ils disent *amar'* pour *amare*; *noqueron'* pour *noquerono*; *la stagion* pour *la stagione*; *buon'* pour *buono*; *malemol* pour *malevole*. Vous avez voulu éviter la cacophonie; & c'est pour cela que vous finissez très-souvent vos vers par la lettre canine *r*; ce que les grecs ne firent jamais.

J'avoue que la langue latine dut longtems paraître rude & barbare aux grecs par la fréquence de ses *ur*, de ses *ums* qu'on prononçait *our* & *oum*, & par la multitude de ces noms propres terminés tous en *us* ou plutôt en *ous*. Nous avons brisé plus que vous cette uniformité. Si Rome était pleine autrefois de sénateurs & de chevaliers en *us*, on n'y voit à présent que des cardinaux & des abbés en *j*.

Vous vantez, Monsieur, & avec raison, l'extrême abondance de votre langue; mais permettez-nous de n'être pas dans la disette. Il n'est, à la vérité, au-

cun idiome au monde qui peigne toutes les nuances des choses. Toutes les langues sont pauvres à cet égard: aucune ne peut exprimer, par exemple, en un seul mot, l'amour fondé sur l'estime, ou sur la beauté seule, ou sur la convenance des caracteres, ou sur le besoin d'aimer; il en est ainsi de toutes les passions, de toutes les qualités de notre ame: ce que l'on sent le mieux est souvent ce qui manque de terme.

Mais, Monsieur, ne croyez pas que nous soyons réduits à l'extrême indigence que vous nous reprochez en tout. Vous faites un catalogue en deux colonnes de votre superflu & de notre pauvreté. Vous mettez d'un côté *orgoglio*, *alterigia*, *superbia*, & de l'autre *orgueil* tout seul. Cependant, Monsieur, nous avons *orgueil*, *superbe*, *hauteur*, *morgue*, *élévation*, *dédain*, *arrogance*, *insolence*, *gloire*, *gloriole*, *présomption*, *outrage*. Tous ces mots expriment des nuances différentes, de même que chez vous, *orgoglio*, *superbia*, *alterigia*, ne sont pas toujours synonymes.

Vous nous reprochez, dans votre alphabet de nos miseres, de n'avoir qu'un mot pour signifier *vaillant*. Je fais, Monsieur, que votre nation est très-vaillante quand elle veut & quand on le veut: l'Allemagne & la France ont eu le bonheur d'avoir à leur service de très-braves & de très-grands officiers Italiens. *L'italico valor non è ancor morto*.

Mais si vous avez *valente*, *pride*, *animoso*: nous avons *vaillant*, *valeureux*, *preux*, *courageux*, *intrépide*, *hardi*, *animé*, *audacieux*, *brave*, &c. Ce courage, cette bravoure, ont plusieurs caracteres differents, qui ont chacune leurs termes propres. Nous

dirions bien que nos Généraux sont vaillants, courageux, braves, &c. mais nous distinguerions le courage vif & audacieux du Général qui emporta l'épée à la main tous les ouvrages de *Port-Mahon*, taillés dans le roc vif: la fermeté constante, réfléchie & adroite avec laquelle un de nos chefs sauva une garnison entiere d'une ruine certaine, & fit une marche de trente lieues à la vue d'une armée ennemie de trente mille combattants.

Nous exprimerions encor différemment l'intrépidité tranquille que les connaisseurs admirerent dans le petit-neveu du héros de la *Valteline*, lorsqu'ayant vu son armée en déroute par une terreur panique de nos alliés, ce Général ayant apperçu le régiment suisse de *Diesbach* & un autre qui faisaient ferme contre une armée victorieuse, quoi qu'ils fussent entamés par la cavalerie & foudroyés par le canon, marcha seul à ces régimens, loua leur *valeur*, leur *courage*, leur *fermeté*, leur *intrépidité*, leur *vaillance*, leur *patience*, leur *audace*, leur *animosité*, leur *bravoure*, leur *hérosisme*, &c. Voyez Monsieur, que de termes pour un. Ensuite il eut le courage de ramener ces deux régimens à petits pas & de les sauver du péril où leur *valeur* les jettait; les conduisit en bravant les ennemis victorieux, & eut encor le *courage* de soutenir les reproches d'une multitude toujours mal instruite.

Croyez donc, je vous prie, Monsieur, que nous avons dans notre langue l'esprit de faire sentir ce que les défenseurs de notre patrie ou de notre pays ont le mérite de faire.

Vous nous insultez, Monsieur, sur le mot de *ragoût*: vous vous imaginez que nous n'avons que ce

terme pour exprimer nos *mets*, nos *plats*, nos *entrées* de table, nos *menus*. Plut-à-Dieu que vous eussiez raison! je m'en porterais mieux; mais malheureusement nous avons un *Dictionnaire* entier de *cuisine*.

Vous vous vantez de deux expressions pour signifier *gourmand*; mais daignez plaindre, Monsieur, nos *gourmands*, nos *goulus*, nos *friands*, nos *mangeurs*, nos *gloutons*.

Vous ne connaissez que le mot de *savant*, ajoutez-y, s'il vous plaît, *docte*, *érudit*, *instruit*, *éclairé*, *habile*, *lettré*, vous trouverez parmi nous le nom & la chose.

Croyez qu'il en est ainsi de tous les reproches que vous nous faites. Nous n'avons point de *diminutifs*: nous en avons autant que vous du tems de Marot, de Rabelais & de Montaigne; mais cette puérité nous a paru indigne d'une langue ennoblie par les Pascal, les Bossuet, les Fénelon, les Pellisson, les Corneille, les Despreaux, les Racine, les Maffillon, les la Fontaine, les la Bruyere, &c. Nous avons laissé à Ronfard, à Marot, à Dubartas, les *diminutifs* badins en *otto* & en *ette*; & nous n'avons gueres conservé que *fleurette*, *amourette*, *fillette*, *grifette*, *grandelette*, *vieillotte*, *nabotte*, *villotte*; encor ne les employons-nous que dans le style très-familier. N'imitiez pas le *Buon' Matthai*, qui, dans sa harangue à l'Académie de la *Crusca*, fait tant valoir l'avantage exclusif d'exprimer *corbello*, *corbellino*, en oubliant que nous avons *corbeilles* & *corbillons*.

Vous possédez, Monsieur, des avantages bien plus réels; celui des *inversions*, celui de faire plus facilement cent bons vers en Italien, que nous n'en

pouvons faire dix en François. La raison de cette facilité, c'est que vous vous permettez ces *hiatus*, ces baillemens de syllabes que nous proscrivons. C'est que tous vos mots finissant en *a, e, i, o*, vous fournissent au moins vingt fois plus de rimes que nous n'en avons, & que par dessus cela vous pouvez encor vous passer de rimes. Vous êtes moins affervis que nous à l'hémistiche & à la césure. Vous dansez en liberté, & nous dansons avec nos chaines.

Mais croyez-moi, Monsieur, ne reprochez à notre langue, ni la rudesse, ni le défaut de profodie, ni l'obscurité, ni la sécheresse. Vos traductions de quelques ouvrages François prouveraient le contraire. Lisez d'ailleurs tout ce que Mrs. d'Olivet & du Marfais ont composé sur la maniere de bien parler notre langue. Lisez Mr. Duclos: voyez avec combien de force, de clarté, d'énergie & de grace s'expriment Mrs. d'Alembert & Diderot. Quelles expressions pittoresques employent souvent Mr. de Buffon & Mr. Helvétius, dans des ouvrages qui n'en paraissent pas toujours susceptibles.

Je finis cette Lettre trop longue par une réflexion. Si le peuple a formé les langues, les grands-hommes les perfectionnent par les bons livres; & la premiere de toutes les langues est celle qui a le plus d'excellents ouvrages.

Etalez moins votre abondance,
 Votre origine & vos honneurs:
 Il ne sied pas aux Grands Seigneurs
 De se vanter de leur naissance.

L'Italie instruit la France;
 Mais par un reproche indiscret,

Nous ferions forcés, à regret,
A manquer de reconnaissance.

Dès longtems sortis de l'enfance,
Nous avons quitté les genoux
D'une nourrice en décadence,
Dont le lait n'est plus fait pour nous.

Nous pourrions devenir jaloux,
Quand vous parlez notre langage.
Puisqu'il est embelli par vous,
Cessez donc de lui faire outrage.

L'égalité contente un Sage :
Terminons ainsi le procès.
Quand on est égal aux François,
Ce n'est pas un mauvais partage.



LETTRE à M. le Comte de CAYLUS, sur
des morceaux de Sculpture de BOUCHAR-
DON. (On n'a pas trouvé la date.)

Vous me comblez de joye & de reconnaissance, Monsieur; je m'intéresse presque autant que vous aux progrès des arts, & particulièrement à la sculpture & à la peinture dont je suis simple amateur. M. Bouchardon est notre Phidias. Il y a bien du génie dans son idée de l'Amour qui fait un arc de la massue d'Hercule; mais alors cet amour sera bien grand; il sera nécessairement dans l'attitude d'un garçon charpentier; il faudra que la massue & lui soient à-peu-près de même hauteur. Car Hercule avait (dit-on,) neuf piés de haut, & sa massue environ six: si le sculpteur observe ces dimensions, comment reconnaitrons-nous l'amour enfant, tel qu'on doit toujours le figurer? pensez-vous que l'amour faisant tomber des copeaux à ses pieds à coups de ciseau soit un objet bien agréable? De plus, en voyant une partie de cet arc qui sort de la massue, devinera-t-on que c'est l'arc de l'amour? L'épée aux pieds dira-t-elle que c'est l'épée de Mars? & pourquoi de Mars plutôt que d'Hercule? Il y a longtems qu'on a peint l'amour jouant avec les armes de Mars, & cela est en effet pittoresque; mais j'ai peur que la pensée de Bouchardon ne soit qu'ingénieuse. Il en est, me semble, de la sculpture & de la peinture comme de la musique, elles n'expriment point l'esprit. Un madrigal ingénieux ne peut être rendu par un musi-

rien; & une allégorie fine & qui n'est que pour l'esprit, ne peut être exprimée ni par le sculpteur, ni par le peintre. Il faut, je crois, pour rendre une pensée fine, que cette pensée soit animée de quelque passion; qu'elle soit caractérisée d'une manière non équivoque, & surtout que l'expression de cette pensée soit aussi gracieuse à l'œil, que l'idée est riante pour l'esprit. Sans cela on dira: un sculpteur a voulu caractériser l'amour & il a fait l'amour sculpteur. Si un pâtissier devenait peintre, il peindrait l'amour tirant de son four des petits-pâtés. Ce serait à mes yeux un mérite, si cela était gracieux; mais la seule idée des calus que l'exercice de la sculpture donnent souvent aux mains, peut défigurer l'amant de Pŷché. Enfin ma grande objection est que si Mr. Bouchardon peut faire de son marbre deux figures, il est fort triste qu'une grande vilaine massue, ou une petite massue sans proportion gâte son ouvrage. J'ai peut-être tort: je l'ai sûrement, si vous me condamnez; mais je vous demande, Monsieur, ce qui fera la beauté de son ouvrage? c'est l'attitude de l'amour, c'est la noblesse & le charme de sa figure; le reste n'est pas fait pour les yeux. N'est-il pas vrai qu'une main bien faite, un œil animé, vaut mieux que toutes les allégories? Je voudrais que notre grand sculpteur fit quelque chose de passionné. Puget a si bien exprimé la douleur! un Appollon qui vient de tuer Hiacinthe: un amour qui voit Pŷché évanouie: une Vénus auprès d'Adonis expirant! Ce font-là, à mon gré, de ces sujets qui peuvent faire briller toutes les parties de la sculpture. Je suis bien hardi de parler ainsi devant vous. Je vous supplie, Monsieur, d'excuser tant de témérité.

Je n'ai rien à dire sur la belle fontaine qui va embellir notre capitale, sinon qu'il faudrait que Mr. Turgot (*) fût notre Edile & notre Préteur perpétuel. Les Parisiens devraient contribuer davantage à embellir leur ville, à détruire les monumens de la barbarie gothique, & particulièrement ces ridicules fontaines de village qui défigurent notre ville. Je ne doute pas que Bouchardon ne fasse de cette fontaine un beau morceau d'architecture; mais qu'est-ce qu'une fontaine qui n'aura que deux robinets, où les porteurs d'eau viendront remplir leurs sceaux? Ce n'est pas ainsi qu'on a construit les fontaines dont Rome est embellie. Nous avons bien de la peine à nous tirer du goût mesquin & grossier. Il faut que les fontaines soient élevées dans les places publiques, & que ces beaux monumens soient vus de toutes parts. Il n'y a pas une seule place publique dans le vaste fauxbourg St. Germain: cela fait saigner le cœur. Paris est comme la statue de Nabucodonosor, en partie or, & en partie fange, &c.

LETTRE de M. CLAIRAUT à M. DE VOLTAIRE; datée de Paris, 16 Août 1759.

M O N S I E U R ,

L'AMITIÉ dont vous m'avez autrefois honoré m'est toujours présente à l'esprit, comme une des distinc-

(*) C'est le pere du Contrôleur général.



tions des plus flatteuses que j'aye obtenues. Si depuis longtems je ne vous en ai point demandé de nouveaux témoignages, il ne faut l'attribuer qu'à la crainte de vous dérober des momens dont toute l'Europe connaît le prix. Cette crainte si juste dans la plupart des occasions qui déterminent le commun des hommes, serait déplacée, lorsque l'on a quelques réflexions à vous communiquer sur des matières propres à vous intéresser: & la multiplicité si étendue de vos connaissances vous empêche de trouver de la stérilité dans quelque commerce littéraire que ce soit.

J'ai donc imaginé que l'intérêt que vous prenez au *Système de Newton*, que vous avez établi le premier en France par la maniere brillante dont vous l'avez exposé, vous engagerait à jeter les yeux sur les efforts que j'ai faits en dernier lieu pour contribuer à l'avancement de ce système. C'est la fixation du retour de la comète annoncée par Halley: opération que j'ai faite en appliquant ma détermination générale des perturbations que les corps célestes se causent mutuellement. Je joins ici le Mémoire que je lus à la rentrée publique de la St. Martin dernière, sur cette matière. Comme il a été attaqué avec assez de passion dans divers Journaux, j'ai cru devoir répondre à mes critiques avant la publication de toute ma théorie; & j'ai l'honneur de soumettre à votre jugement ce second Mémoire, ainsi que le premier. Lorsque l'ouvrage entier sera achevé d'imprimer, il vous sera présenté avec le même empressement.

Je suis avec la plus haute estime & le respect qui y est nécessairement lié, Monsieur, votre très-humble & très-obéissant serviteur.

CLAIRAUT



RÉPONSE de M. DE VOLTAIRE à la Lettre de M. CLAIRAUT.

VOTRE Lettre, Monsieur, m'a fait autant de plaisir que votre travail m'a inspiré d'estime. Votre guerre avec les Géomètres au sujet de la comète me paraît la guerre des Dieux dans l'Olympe, tandis que sur la terre les chiens se battent contre les chats. Je suis effrayé de l'immensité de votre travail. Je me souviens qu'autrefois, quand je m'appliquais à la théorie de Newton, je ne sortais jamais de l'étude que malade; les organes de l'application ne sont pas si bons chez moi que chez vous. Vous êtes né Géomètre; & je n'étais devenu disciple de Newton que par hazard. Votre dernier travail doit certainement honorer la France: les anglais ne peuvent pas avoir tout dit: Newton avait fondé ses loix en partie sur celles de Kepler, & vous avez ajouté à celles de Newton. C'est une chose bien admirable d'être parvenu à reconnaître les inégalités que l'attraction des grosses planètes opère sur la route des comètes: ces astres que nos pères, les grecs, ne connaissaient qu'en qualité de chevelus, selon l'étymologie du nom, & en qualité de méchants, comme nous connaissons Clodion le chevelu, sont aujourd'hui soumis à votre calcul, aussi bien que les astres du système solaire; mais il faudrait être bien difficile pour exiger qu'on prédit le retour d'une comète à la minute, de même qu'on prédit une éclipse de soleil ou de lune: il faut se contenter de l'à-peu-près dans ces distances

immenses, dans ces complications de causes qui peuvent accélérer ou retarder le retour d'une comète. D'ailleurs la quantité de la masse de Jupiter & de Saturne peut-elle être connue avec précision? Cela me paraît impossible. Il me semble que quand on vous accordera un mois d'échéance pour le retour d'une comète, comme on en accorde pour les Lettres de change qui viennent de loin, on ne vous fera pas une grande grace. Mais quand on avouera que vous faites honneur à la France & à l'esprit humain, on ne vous rendra que justice. Plut à Dieu que notre ami Moreau-Maupertuis eût cultivé son art comme vous, qu'il eût prédit seulement le retour des comètes, au lieu d'exalter son âme pour prédire l'avenir, de dissequer des cervelles de géans pour connaître la nature de l'âme, d'enduire les gens de poix-résine pour les guérir de toute espèce de maladie, de persécuter Koenig, & de mourir entre deux capucins!

Au reste, je suis fâché que vous désigniez par le nom de Newtoniens ceux qui ont reconnu la vérité des découvertes de Newton: c'est comme si on appellait les Géomètres Euclidiens. La vérité n'a point de nom de parti: l'erreur peut admettre des mots de ralliement: on dit jansénistes, molinistes, quiétistes, anabatistes, pour désigner différentes sortes d'aveugles: les sectes ont des noms, & la vérité est vérité. Dieu bénisse l'imprimeur qui a mis les *altercations* de la comète, au lieu d'*altérations*! Il a eu plus raison qu'il ne croyait: toute vérité produit altercation. Je pourrais bien me plaindre aussi à mon tour de ceux qui m'ont appelé mauvais citoyen, quand j'ai mis le premier en France le système de l'Anglais Newton au net; mais j'ai essuyé tant de bontés d'ailleurs, que celle-

là m'a échappé dans la foule. Je suis enfin parvenu à ne plus mesurer que la *courbe* que mes nouveaux femoirs tracent au bout de leurs rayons : le résultat est un peu de froment. Mais quand je me suis tué à Paris pour composer des poèmes épiques, des tragédies & des histoires, je n'ai recueilli que de l'ivroie. La culture des champs est plus douce que celle des lettres : je trouvé plus de bon sens dans mes laboureurs & dans mes vigneron, & surtout plus de bonne foi, que dans les regrattiers de la littérature, &c.

Je cultive la terre, voilà par où il faut finir. J'ai fait naître un peu d'abondance dans le pays le plus agréable & le plus pauvre que j'aye jamais vu. C'est une belle expérience de physique de faire croître quatre épics où la nature n'en donnait que deux. Les académies de Cérès & de Pomone valent bien les autres.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Fortunatus & ille deos qui novit agrestes !

RÉPONSE à M. de LA NOUE, *Auteur de la tragédie de Mahomet second.*

VOTRE tragédie, Monsieur, est arrivée à Cirey, comme les Koëmig, les Bernoulli en portaient. Les grandes vérités nous quittent, mais à leur place les grands sentimens & de beaux vers qui valent bien des vérités, nous arrivent. Je crois que vous êtes le premier parmi les modernes qui ayez été à la fois

acteur & auteur tragique; car Latuillerie qui donna *Hercule* & *Soliman* sous son nom, n'en était pas l'auteur; & d'ailleurs ces deux pieces sont comme si elles n'avaient point été. Connaissez-vous l'építaphe de ce Latuillerie?

Ci git un Fiacre nommé Jean,
Qui croyait avoir fait Hercule & Soliman.

Le double mérite d'être (si on ose le dire) peintre & tableau à la fois, n'a été en honneur que chez les anciens Grecs, chez cette nation heureuse, de qui nous tenons tous les talens, que nous n'estimons, ni n'imitons pas assez. Votre ouvrage étincelle de vers de génie & de traits d'imagination: c'est presque un nouveau genre. Il ne faut, fans doute, rien de trop hardi dans les vers d'une tragédie; mais aussi les français n'ont-ils pas souvent été un peu trop timides? A la bonne heure qu'un courtifan poli, qu'une jeune princesse ne mettent dans leurs discours que de la simplicité & de la grace; mais il me semble que certains héros étrangers, des asiatiques, des américains, des turcs peuvent parler sur un ton plus fier, plus sublime: *major è longinquo*. J'aime un langage hardi, métaphorique, plein d'images dans la bouche de *Mahomet second*, comme dans *Mahomet le Prophète*. Ces idées superbes sont faites pour leur caractère: c'est ainsi qu'ils s'exprimaient eux-mêmes. On prétend que le conquérant de Constantinople, en entrant dans Ste. Sophie qu'il venait de changer en Mosquée, récita deux vers sublimes du persan Sadi: *Le palais impérial est tombé; les oiseaux qui annoncent le carnage ont fait entendre leurs cris sur les tours de Constantin.*

On

On a beau dire que ces beautés de diction sont des beautés épiques : ceux qui parlent ainsi ne savent pas que Sophocle & Euripide ont imité le style d'Homere. Ces morceaux épiques, entre-mêlés avec art parmi des beautés plus simples, sont comme des éclairs qu'on voit quelquefois enflammer l'horizon & se mêler à la lumière douce & égale d'une belle soirée. Toutes les autres nations aiment, ce me semble, ces figures frappantes. Grecs, latins, arabes, italiens, anglais, espagnols, tous nous reprochent une poésie un peu trop profaïque. Je ne demande pas qu'on outre la nature; je veux qu'on la fortifie & qu'on l'embellisse. Qui aime mieux que moi les pieces de l'illustre Racine? qui les fait plus par cœur? Mais serais-je fâché que *Bajazet*, par exemple, eût quelquefois un peu plus de sublime?

Elle veut, Acomat, que je l'épouse. — *eh bien.*

.....
 Tout cela finirait par une perfidie.

J'épouferais! & qui, s'il faut que je le die,

Une esclave attachée à ses seuls intérêts. —

Si votre cœur était moins plein de son amour,

Je vous verrais sans doute en rougir la premiere;

Et pour vous épargner une injuste priere;

Adieu; je vais trouver Roxane de ce pas

Et je vous quitte. . . . Et moi je ne vous quitte pas.

Que parlez-vous, Madame & d'époux & d'amant?

O ciel! de ce discours quel est le fondement?

Qui peut vous avoir fait ce récit infidele?

Je vois enfin, je vois qu'en ce même moment

Tout ce que je vous dis vous touche faiblement.

Madame, finissons & mon trouble & le vôtre ;
 Ne nous affligeons point vainement l'un & l'autre,
 Roxane n'est pas loin, &c.

Je vous demande, Monsieur, si à ce style, dans lequel tout le rôle de ce turc est écrit, vous reconnaîtrez autre chose qu'un français qui appelle sa turque Madame, & qui s'exprime avec élégance & avec douceur ? Ne désirez-vous rien de plus fier, de plus animé dans les expressions de ce jeune ottoman qui se voit entre *Roxane* & l'empire, entre *Atalide* & la mort ? C'est à-peu-près ce que *Pierre Corneille* disait à la première représentation de *Bajazet* à un vieillard qui me l'a raconté : Cela est tendre, touchant, bien écrit ; mais c'est toujours un français qui parle. Vous sentez bien, Monsieur, que cette petite réflexion ne dérobe rien au respect que tout homme qui aime la langue française doit au nom de Racine. Ceux qui désirent un peu plus de coloris à *Raphaël* & au *Pouffin* ne les admirent pas moins. Peut-être qu'en général cette maigreur, ordinaire à la versification française, ce vide de grandes idées, est un peu la suite de la gêne de nos phrases & de notre rime. Nous avons besoin de hardiesse ; & nous ne devrions rimer que pour les oreilles. Il y a vingt ans que j'ose le dire. Si un vers finit par le mot *terre*, vous êtes sûr de voir la guerre à la fin de l'autre : cependant prononce-t-on *terre* autrement que *père* & *mère* ? prononce-t-on *sang* autrement que *camp* ? Pourquoi donc craindre de faire rimer aux yeux ce qui rime aux oreilles ? On doit songer, ce me semble, que l'oreille n'est juge que des sons & non de la figure des caractères. Il ne faut point multiplier les obstacles sans nécessité ; car alors c'est diminuer

les beautés. Il faut des loix sévères & non un vil esclavage. Les anglais pensent ainsi. Mais de peur d'être trop long je ne vous en dirai pas davantage sur le style. J'ai d'ailleurs trop de choses à vous dire sur le sujet de votre pièce. Je n'en fais point qui fut plus difficile à manier; il n'était conforme ni à l'histoire, ni à la nature.

Un moine nommé *Bandelli* s'est avisé de défigurer l'histoire du grand Mahomet second par plusieurs contes incroyables; il y a mêlé la fable de la mort d'*Irene*, & vingt écrivains l'ont copié. Cependant il est sûr que jamais *Mahomet* n'eut de maîtresse connue des chrétiens sous ce nom d'*Irene*; que jamais les janissaires ne se révoltèrent contre lui, ni pour sa femme, ni pour aucun autre sujet; & que ce prince, aussi prudent, aussi savant & aussi politique qu'il était intrépide, était incapable de commettre cette action d'un imbécille forcené que nos histoires lui reprochent si ridiculement. Il faut mettre ce conte avec celui des quatorze *Iooglans* auxquels on prétend qu'il fit ouvrir le ventre, pour savoir qui d'eux avait mangé ses figues ou ses melons. Les nations subjuguées imputent toujours des choses horribles & absurdes à leurs vainqueurs; c'est la vengeance des fots & des esclaves.

L'histoire de *Charles XII* m'a mis dans la nécessité de lire quelques ouvrages historiques concernant les turcs. J'ai lu entr'autres depuis peu l'histoire ottomane du prince *Cantimir*, vaivode de Moldavie, écrite à Constantinople. Il ne daigne ni lui, ni aucun auteur turc ou arabe, parler seulement de la fable d'*Irene*: il se contente de représenter Mahomet comme le plus grand homme & le plus sage de son

tems. Il fait voir que Mahomet, ayant pris d'assaut par un mal entendu la moitié de Constantinople, & ayant reçu l'autre à composition, observa religieusement le traité & conserva même la plûpart des églises de cette autre partie de la ville, lesquelles subsisterent trois générations après lui.

Mais qu'il eut voulu épouser une chrétienne, qu'il l'eut égorgée, &c. voilà ce qui n'a jamais été imaginé de son tems. Ce que je dis ici, je le dis en historien, non en poëte. Vous avez suivi le préjugé reçu; & un préjugé suffit pour un peintre & pour un poëte. Où en seraient Virgile & Homere, si on les avait chicanés sur les faits? Une fausseté qui produit au théâtre une belle situation, est préférable en ce cas à toutes les archives de l'univers, &c.

RÉPONSE à M. le Duc DE BOUILLON,
*qui lui avait écrit une Lettre en vers, au sujet
 de l'édition des Oeuvres de CORNEILLE, faite
 au profit de la nièce de ce grand homme.*

Vous voilà, Monseigneur, comme le marquis de la Fare, qui commença à sentir son talent pour la poësie, à peu près à votre âge, quand certains talens plus précieux étaient sur le point de baisser un peu, & de l'avertir qu'il y avait encor d'autres plaisirs. Ses premiers vers furent pour l'amour, ses seconds pour l'abbé de Chaulieu. Vos premiers sont pour moi: cela n'est pas juste; mais je vous en dois plus de reconnoissance. Vous me dites que j'ai

trionphé de mes ennemis; c'est vous qui faites mon triomphe.

Aux pieds de mes rochers, aux creux de mes vallons,
Pourrais-je regretter les rives de la Seine?

La fille de Corneille écoute mes leçons;

Je suis chanté par un Turenne.

J'ai pour moi deux grandes maisons,

Chez Bellone & chez Melpomène :

A l'abri de ces deux beaux noms,

On peut négliger les Frérons,

Ou rire tout haut de leur haine.

C'est quelque chose d'être heureux;

Mais c'est un grand plaisir de le dire à l'envie,

De l'abattre à nos pieds, & d'en rire à ses yeux.

Qu'un souper est délicieux,

Quand on brave, en buvant, les griffes de l'harpie!

Que des frères Berthier les cris injurieux

Font une plaisante harmonie!

Que c'est pour un amant un passe-tems bien doux

D'embrasser la beauté qui subjugué son ame!

Et d'affubler encor du sel de l'épigramme

Un rival fâcheux & jaloux!

Cela n'est pas chrétien; j'en conviens avec vous;

Mais les gens le font-ils? Le monde est une guerre:

On a des ennemis en tout genre, en tous lieux;

Tout mortel combat sur la terre:

Le Diable avec Michel combattit dans les cieus,

On cabale à la cour, à l'église, à l'armée:

Au parnasse on se bat pour un peu de fumée,

Pour un nom, pour du vent; & je conclus au bout

Qu'il faut jouir en paix, & se moquer de tout.

A M. le Duc de LA VALIERE, grand Fauconnier de France, sur *Urcus Codrus*.

VOTRE procédé, Monseigneur le Duc, est de l'ancienne chevalerie: vous vous exposez pour sauver un homme qui s'est mis en péril à votre fuite; mais la petite erreur, dans laquelle vous m'avez induit, sert à déployer votre profonde érudition. Peu de grands Fauconniers auraient détéré les *Sermones festivi*, imprimés en 1502. Raillerie à part, vous faites une action digne de votre belle amie, en vous mettant pour moi à la brèche.

Vous me disiez dans votre première lettre qu'*Urcus Codrus* était un grand prédicateur: vous m'apprenez dans votre seconde que c'était un grand libertin, mais cependant qu'il n'était pas cordelier. Vous demandez pardon à St. François d'Assise & à tout l'ordre Séraphique de la méprise où vous m'avez fait tomber: je prends sur moi la pénitence; mais il reste toujours pour véritable que les mystères, représentés à l'hôtel de Bourgogne, étaient beaucoup plus décens que la plupart des sermons du seizième siècle. C'est sur ce point que roule la question.

Mettons qui nous voudrons à la place d'*Urcus Codrus*, & nous aurons raison. Il n'y a pas un mot dans les mystères qui allarme la pudeur & la piété. Quarante associés, qui font & qui jouent des pièces saintes en français, ne peuvent s'accorder à deshonnorer leurs pièces par des indécences qui révolteraient le public, & qui feraient fermer le théâtre. Mais un

prédicateur ignorant, qui travaille seul, qui n'a nul usage des bienséances, peut mêler dans son sermon quelques sottises, surtout quand il les prononce en latin.

Tels étaient, par exemple, les sermons du cordelier *Maillard*, que vous avez sans doute dans votre riche & immense bibliothèque. Vous verrez dans son sermon du jeudi de la seconde semaine du carême, qu'il apostrophe ainsi les femmes des avocats qui portent des habits garnis d'or: *Vous dites que vous êtes vêtues suivant votre état: à tous les diables votre état & vous-mêmes, Mesdemoiselles. Vous me direz peut-être: nos maris ne nous donnent point de si belles robes; nous les gagnons de la peine de notre corps: à trente mille diables la peine de votre corps, Mesdemoiselles.*

Je ne vous répète que ce trait de frère *Maillard*, pour ménager votre pudeur; mais si vous voulez vous donner le soin d'en chercher de plus forts dans le même auteur, vous en trouverez de dignes d'*Urceus Codrus*. Frères *André & Menot* étaient fort fameux pour les turpitudes: la chaire, à la vérité, ne fut pas toujours souillée par des obscénités; mais longtemps les sermons ne valurent pas mieux que les mystères de l'hôtel de Bourgoigne.

Il faut avouer que les prétendus réformés de France furent les premiers qui mirent quelque raison dans leurs discours, parce qu'on est obligé de raisonner quand on veut changer les idées des hommes. Cette raison était encor bien loin de l'éloquence. La chaire, le barreau, le théâtre, la philosophie, la littérature, la théologie, tout chez

nous fut, à quelques exceptions près, fort au-dessous des pièces qu'on joue aujourd'hui à la foire.

Le bon goût en tout genre n'établit son empire que dans le siècle de *Louis XIV*: c'est-là ce qui me détermina, il y a longtems, à donner une légère esquisse de ce tems glorieux; & vous avez remarqué que dans cette histoire, c'est le siècle qui est mon héros, encor plus que *Louis XIV* lui-même, quelque respect & quelque reconnaissance que nous devons à sa mémoire.

Il est vrai qu'en général nos voisins ne valaient guères mieux que nous. Comment s'est-il pu faire que l'on prêchât toujours, & que l'on prêchât si mal! Comment les Italiens, qui s'étaient tirés depuis si longtems de la barbarie en tant de genres, n'étaient-ils, pour la plupart, dans la chaire que des arlequins en surplis, tandis que la *Jerusalem* du *Tasse* égalait l'*Illiad*, que l'*Orlando furioso* surpassait l'*Odyssée*, que le *Pastor fido* n'avait point de modele dans l'antiquité, & que *Raphaël* & les *Paul Veronèse* exécutaient réellement ce qu'on imagine des *Zeuxis* & des *Apelles*?

Il n'est pas douteux, Monseigneur le Duc, que vous n'avez lu le *Concile de Trente*: il n'y a point de duc & pair, à ce que je pense, qui n'en lise quelques sessions tous les matins. Vous avez remarqué le sermon de l'ouverture du concile par l'évêque de Bitonto.

Il prouve premièrement que le concile est nécessaire, parce que plusieurs conciles ont déposé des Rois & des Empereurs: secondement, parce que dans l'*Enéide* Jupiter assembla le concile des dieux: troisièmement, parce qu'à la création de l'homme & à

l'avanture de la tour de Babel, Dieu s'y prit en forme de concile. Il assure ensuite que tous les prélats doivent se rendre à Trente comme dans le cheval de Troye: enfin que la porte du paradis & du concile est la même; que l'eau vive en découle, & que les pères doivent en arroser leurs cœurs, comme des terres sèches: faute de quoi le Saint Esprit leur ouvrira la bouche comme à Balaam & à Caïphe.

Voilà ce qui fut prêché devant les Etats Généraux de la Chrétienté. Quel préjugé divin en faveur d'un concile! Le sermon de St. Antoine de Padoue aux poissons est encor plus fameux en Italie, que celui de Mr. de Bitonto. On pourrait donc excuser notre frère André & notre frère Garaffe & tous nos gilles de la chaire du seizième & dix-septième siècle, s'ils n'ont pas mieux valu que nos maîtres les Italiens.

Mais quelle était la source de cette grossièreté absurde, si universellement répandue en Italie du tems du Tasse, en France du tems de Montagne, de Charon & du chancelier de l'Hôpital, en Angleterre dans le siècle de Bacon? Comment ces hommes de génie ne réformaient-ils pas leur siècle? Prenez-vous en aux collèges qui élevaient la jeunesse, & à l'esprit monacal & théologal qui mettait la dernière main à notre barbarie que les collèges avaient ébauchée. Un génie tel que le Tasse, lisait Virgile & produisait *la Jerusalem*. Un Machiavel lisait Térence & faisait *la Mandragore*; mais quel moine, quel docteur lisait Cicéron & Démosthène? Un malheureux écolier, devenu imbécile pour avoir été forcé pendant quatre ans d'apprendre par cœur Jean Despautère, & ensuite devenu fou pour avoir soutenu une thèse sur *l'univer-*

salité de la part de la chose & de la pensée, & sur les catégories, recevait en public son bonnet & ses lettres de démence; & s'en allait prêcher devant un auditoire, dont les trois quarts étaient plus imbéciles que lui & plus mal élevés.

Le peuple écoutait ces farces théologiques le cou tendu, les yeux fixes, la bouche ouverte, comme les enfans écoutent des contes de forciers, & s'en retournait tout contrit. Le même esprit, qui le conduisait aux facéties de *la Mère-sotte*, le conduisait à ces sermons; & on y était d'autant plus assidu qu'il n'en coûtait rien; car mettez un impôt sur les messes, comme on le proposa dans la minorité de *Louis XIV*, personne n'entendra la messe.

Ce ne fut guères que du tems de Coeffeteau & de Balzac que quelques prédicateurs osèrent parler raisonnablement, mais ennuyeusement; & enfin Bourdaloue fut le premier en Europe qui eut de l'éloquence en chaire. Je rapporterai encore ici le témoignage de Burnet, Evêque de Salisbury, qui dit dans ses Mémoires, qu'en voyageant en France il fut étonné de ces sermons, & que Bourdaloue réforma les prédicateurs d'Angleterre, comme ceux de France.

Bourdaloue fut presque le Corneille de la chaire, comme Maffillon en a été depuis le Racine; non que j'égalé un art à moitié profane à un ministère presque saint, ni que j'égalé non plus la difficulté médiocre de faire un bon sermon à la difficulté prodigieuse & inexprimable de faire une bonne tragédie; mais je dis que Bourdaloue voulut raisonner comme Corneille, & que Maffillon s'étudia à être aussi élégant en prose que Racine l'était en vers.

Il est vrai qu'on reprocha souvent à Bourdaloue, comme à Corneille, d'être un peu trop avocat, de vouloir trop prouver au lieu de toucher, & de donner quelquefois de mauvaises preuves. Massillon, au contraire, crut qu'il valait mieux peindre & émouvoir: il imita Racine, autant qu'on peut l'imiter en prose; en prêchant cependant que les auteurs dramatiques sont damnés: car il faut bien que chaque apocritaire vante son onguent & damne celui de son voisin. Son style est pur, ses peintures sont attendrissantes.

Le malheur des sermons c'est que ce sont des déclamations dans lesquelles on dit trop souvent le pour & le contre. Le même homme qui dimanche dernier assurait qu'il n'y a point de félicité dans la grandeur, que les couronnes sont d'épines, que les cours ne renferment que d'illustres malheureux, que la joie n'est répandue que sur le front du pauvre, prêche le dimanche suivant que le peuple est condamné à l'affliction & aux larmes, & que les grands de la terre sont plongés dans des délices dangereuses.

Ils disent dans l'Avent que Dieu est sans cesse occupé du soin de fournir à tous nos besoins; & en Carême que la terre est maudite. Ces lieux communs les mènent jusqu'au bout de l'année par des phrases fleuries & ennuyeuses.

Les prédicateurs en Angleterre ont pris un autre tour qui ne nous conviendrait guères. Le livre de la métaphysique la plus profonde est le recueil des sermons de Clarke. On dirait qu'il n'a prêché que pour les philosophes. Encor ces philosophes auraient pu lui demander à chaque période un long éclaircissement; & le Français à Londres à qui on ne prouve

rien, aurait bientôt laissé-là le prédicateur. Son recueil fait un excellent livre, que très-peu de gens font capables d'entendre. Quelle différence entre les tems & entre les nations! & qu'il y a loin de frère Garasse & de frère André, aux Clarke & aux Massillon!

Dans l'étude que j'ai faite de l'histoire, j'en ai toujours tiré ce fruit, que le tems où nous vivons est de tous les tems le plus éclairé, malgré nos très-mauvais livres, & malgré la foule de tant d'insipides journaux; comme il est le plus heureux, malgré nos calamités passagères. Car quel est l'homme de lettres qui ne sache que le bon goût n'a été le partage de la France, qu'à commencer au tems de *Cinna* & des *Provinciales*? Et quel est l'homme un peu versé dans notre histoire qui puisse assigner un tems plus heureux depuis *Clovis*, que le tems qui s'est écoulé depuis que *Louis XIV* commença à régner par lui-même, jusqu'au moment où j'ai l'honneur de vous parler? Je défie l'homme de la plus mauvaise humeur de me dire quel siècle il voudrait préférer au nôtre.

Il faut être juste: il faut convenir par exemple qu'un géomètre de vingt-quatre ans en fait beaucoup plus que Descartes; qu'un vicaire de paroisse prêche plus raisonnablement que le grand aumônier de *Louis XII*. La nation est plus instruite; le style, en général, est meilleur; par conséquent les esprits sont mieux faits aujourd'hui qu'ils ne l'étaient autrefois.

Vous me direz, que nous sommes à présent dans la décadence du siècle, & qu'il y a beaucoup moins de génie & de talens que dans les beaux jours de *Louis XIV*. Oui, le génie baisse & baissera nécessairement, mais les lumières sont multipliées; mille

peintres du tems de Salvator-Rosa ne valaient pas Raphaël & Michel Ange; mais ces mille peintres médiocres, que Raphaël & Michel Ange avaient formés, composaient une école infiniment supérieure à celle que ces deux grands hommes trouvèrent établie de leurs tems. Nous n'avons à présent, sur la fin de notre beau siècle, ni de Maffillon, ni de Bourdaloue, ni de Bossuet, ni de Fenelon; mais le plus ennuyeux de nos prédicateurs d'aujourd'hui est un Démosthène en comparaison de tous ceux qui ont prêché depuis saint Remi jusqu'au frère Garasse.

Il y a plus de distance de la moindre de nos tragédies aux pièces de Jodelle, que de l'*Athalie* de Racine aux *Maccabées* de la Motte, & au *Moïse* de l'abbé Nadal. En un mot, dans tous les arts de l'esprit, nos artistes valent bien moins qu'au commencement du grand siècle & dans ses beaux jours; mais la nation vaut mieux. Nous sommes inondés, à la vérité, de pitoyables brochures; & les miennes se mêlent à la foule: c'est une multitude prodigieuse de moucherons & de chenilles, qui prouvent l'abondance des fruits & des fleurs: vous ne voyez pas de ces insectes dans une terre stérile; & remarquez que dans cette foule immense de ces petits écrits, tous effacés les uns par les autres, & tous précipités au bout de quelques jours dans un oubli éternel, il y a quelquefois plus de goût & de finesse que vous n'en trouveriez dans tous les livres écrits avant les *Lettres Provinciales*.

Voilà l'état de nos richesses de l'esprit, comparées à une indigence de plus de douze cent années.

Si vous examinez à présent nos mœurs, nos loix, notre gouvernement, notre société, vous trouverez

que mon compte est juste. Je date depuis le moment où *Louis XIV* prit en main les rênes, & demande au plus acharné frondeur, au plus triste panégyriste des tems passés, s'il osera comparer les tems où nous vivons à celui où l'archevêque de Paris portait au parlement un poignard dans sa poche? Aimera-t-il mieux le siècle précédent, où l'on tuait le premier ministre à coups de pistolet, dans la cour du Louvre & où l'on condamnait sa femme à être brûlée comme forcieri? Dix ou douze années du grand *Henri IV* paraissent heureuses, après quarante ans d'abominations & d'horreurs qui font dresser les cheveux; mais pendant ce peu d'années que le meilleur des princes employait à guérir nos blessures, elles saignaient encore de tous côtés: le poison de la *Ligue* infectait encor les esprits; les familles étaient divisées; les mœurs étaient dures; le fanatisme régnait partout, hormis à la cour. Le commerce commençait à naître; mais on n'en goûtait pas encor les avantages. La société était sans agrémens, les villes sans police; toutes les consolations de la vie manquaient en général aux hommes. Et pour comble de malheur *Henri IV* était haï. Ce grand homme disait au duc de Sulli: *Ils ne me connaissent pas, ils me regretteront.*

Remontez à travers cent mille assassinats commis au nom de Dieu, sur les débris de nos villes en cendres, jusqu'au tems de *François I*; vous voyez l'Italie teinte de notre sang, un Roi prisonnier dans Madrid, les ennemis au milieu de nos provinces.

Le nom de *Père du peuple* est resté à *Louis XII*; mais ce père eut des enfans bien malheureux, & le fut lui-même: chassé de l'Italie, dupé par le pape,

vaincu par *Henri VIII*, obligé de donner de l'argent à son vainqueur pour épouser sa sœur, il fut bon Roi d'un peuple grossier, pauvre & privé d'arts & de manufactures. Sa capitale n'était qu'un amas de maisons de bois, de paille & de plâtre, presque toutes couvertes de chaume. Il vaut mieux, sans doute, vivre sous un bon Roi d'un peuple éclairé & opulent, quoique malin & raisonneur.

Plus vous vous enfoncez dans les siècles précédens, plus vous trouverez tout sauvage; & c'est ce qui rend notre histoire de France si dégoûtante qu'on a été obligé d'en faire des abrégés chronologiques à colonnes, où tout le nécessaire se trouve, & où l'inutile seul est omis, pour sauver l'ennui d'une lecture insupportable à ceux de nos compatriotes qui veulent favoir en quelle année la Sorbonne fut fondée, & aux curieux qui doutent si la statue équestre, qui est dans la cathédrale gothique de Paris, est de *Philippe de Valois*, ou de *Philippe le Bel*.

Ne dissimulons point; nous n'existons que depuis environ six-vingts ans: loix, police, discipline militaire, commerce, marine, beaux-arts, magnificence, esprit, goût, tout commence à *Louis XIV*, & plusieurs avantages se perfectionnent aujourd'hui. C'est là ce que j'ai voulu insinuer, en disant que tout était barbare chez nous auparavant, & que la chaire l'était comme tout le reste. *Urceus Codrus* ne valait pas trop la peine que je vous parlasse longtems de lui; mais il m'a fourni des réflexions qui pourront être utiles si vous avez la bonté de les redresser.

LETTRE de M. LINGUET, *Avocat au Parlement de Paris*, à M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le 19 Février 1767.

JE me conforme volontiers, Monsieur, à une coutume très-juste que je vois assez généralement établie; c'est que les jeunes auteurs vous adressent un exemplaire de leurs ouvrages, & qu'ils briguent pour leurs productions une place dans votre bibliothèque. Il est bien naturel que les premiers fruits d'un arbre soient cueillis par la main qui a le plus contribué à en affermir les racines. Les progrès de la raison & du goût parmi nous, vous sont dûs pour la plus grande partie. Ceux qui en profitent ne sauraient se dispenser de vous en marquer leur reconnaissance. La protection donnée par nos chanceliers à la littérature, leur vaut un livre de chaque espèce. Le même hommage vous est dû au même titre.

Le Dieu du goût, ce Dieu sensible & délicat,
Dont vous avez si bien fait connaître l'empire,

Vous a remis les sceaux de cet état.

Malgré les cris de la fatyre

Il vous en a nommé le premier magistrat.

Ce poste-là pour la finance,

Ne vaut pas tant comme je crois,

Que la garde des sceaux de France,

Et ce n'est pas la seule différence

Qui distingue ces deux emplois.

Cha-

Chacun peut se croire capable
De bien garder ces derniers sceaux.
Aussi voit-on à ce poste honorable
Prétendre à chaque instant des concurrens nouveaux.
Mais ici le cas est tout autre,
Vous n'aurez jamais de rivaux
Allez hardis pour demander le vôtre.

Il est bien vrai qu'il vous expose à recevoir de tems en tems des envois fâcheux, & à des lectures ennuyeuses. Mais vous usez fans doute du privilège des autres chanceliers, vous vous gardez bien de lire tous les placets qu'on vous adresse; & quand vous vous y croiriez obligé en conscience, ce ne serait après tout qu'un des inconvénients de votre place. Il n'y en a point, comme vous savez, qui n'ait des amertumes. Ce n'est que dans l'église qu'on trouve des bénéfices sans charge.

Si vous dérogez pour moi aux prérogatives de la vôtre, si vous daignez jeter un coup d'œil sur la *Théorie des loix civiles*, vous y trouverez peut-être bien des choses nouvelles; mais il y en aura beaucoup aussi que vous avez sûrement pensées avant moi. Je vous ai assez lu, je vous ai assez bien compris, pour être certain que vous ne me blâmerez pas d'avoir combattu les opinions de M. de Montesquieu. J'ai rendu justice à son grand génie en attaquant ses erreurs. C'est un esprit brillant qui est sujet à de fréquentes éclipses. Je n'en dis pas à beaucoup près tout ce que j'en aurais pu dire. Il me reste des matériaux pour plus d'un volume. J'aurai occasion de les placer dans la suite de mon ouvrage, si je remplis jamais le grand projet que j'ai formé, celui d'attaquer dans sa source la multiplicité des loix, des

tribunaux, des coutumes, &c. de prouver que la simplicité, l'uniformité, sont, ou doivent être les vrais ressorts de la politique, & que la complication ne fait que des monstres en tout genre. Vous sentez qu'en développant de pareils principes, il faudra souvent réfuter M. de Montesquieu, & c'est ce qui paraît aussi facile que nécessaire.

Je pense comme vous, Monsieur, que la littérature, les arts & tout ce qui y a rapport, sont des inventions très-utiles pour les riches, des ressources très-bonnes pour les hommes oisifs qui ont du superflu. Ce sont des hochets qui les amusent dans l'état d'enfance perpétuelle où les retient l'opulence. Leur vivacité s'exerce sur ces bagatelles qui les occupent. L'attention qu'ils y donnent, les empêche de faire du développement de leurs forces un usage plus dangereux.

Mais je crois fermément qu'il n'en est pas ainsi de l'autre portion infiniment plus nombreuse de l'humanité que l'on appelle peuple. Ces hochets spirituels deviennent pour lui des amulettes empoisonnées qui le gâtent & le corrompent sans retour. L'état actuel de la société le condamne à n'avoir que des bras. Tout est perdu dès qu'on le met dans le cas de s'apercevoir qu'il a aussi un esprit.

Si l'on pouvait n'illuminer qu'une de ces deux divisions du genre humain; s'il était possible d'intercepter tous les rayons qui vont de la petite à la grande, & d'entretenir une nuit éternelle sur celle des deux seulement qui n'est utile & soumise qu'autant qu'elle y reste, j'applaudirais volontiers aux travaux des philosophes & de leurs partisans. Mais songez-y, Monsieur, le soleil ne saurait se lever

pour la premiere que le crépuscule ne s'étende jusqu'à la seconde, quelque éloignée qu'elle en soit. Celle-ci dès qu'elle est éclairée, tend nécessairement à apprécier l'autre, ou à se confondre avec elle. Il s'ensuit de-là que le jour leur est funeste à toutes deux, & qu'une obscurité où elles vivent tranquilles, chacune dans leurs limites respectives, est infiniment préférable à des lumieres qui ne leur apprennent qu'à se dédaigner, ou à se détester réciproquement.

Voilà, Monsieur, ma petite profession de foi littéraire, à laquelle je ferai toujours attaché jusqu'au martyre exclusivement, &c.

RÉPONSE à M. l'Avocat LINGUET, *sur*
MONTESQUIEU & GROTIUS.

.....
.....

JE crois comme vous, Monsieur, qu'il y a plus d'une inadvertence dans l'Esprit des loix. Très-peu de lecteurs sont attentifs. On ne s'est point aperçu que presque toutes les citations de Montesquieu sont fausses. Il cite le prétendu Testament du cardinal Richelieu, & il lui fait dire au chapitre VI, dans le livre III, *que s'il se trouve dans le peuple quelque malheureux honnête homme, il ne faut point s'en servir.* Ce testament, qui d'ailleurs ne mérite pas la peine d'être cité, dit précisément le contraire; &

ce n'est point au sixième, mais au quatrième chapitre.

Il fait dire à Plutarque que les femmes n'ont aucune part au véritable amour. Il ne songe pas que c'est un des interlocuteurs qui parle ainsi, & que ce grec, trop grec, est vivement réprimandé par le philosophe Daphneus, pour lequel Plutarque décide. Ce dialogue est tout consacré à l'honneur des femmes. Mais Montesquieu lisait superficiellement, & jugeait trop vite.

C'est la même négligence qui lui a fait dire *que le Grand Seigneur n'était point obligé par la loi de tenir sa parole. Que tout le bas commerce était infâme chez les grecs. Qu'il déplore l'aveuglement de François I, qui rebuta Christophe Colomb qui lui proposait les Indes, &c.* Vous remarquerez que Colomb avait découvert l'Amérique avant que François I. fut né.

La vivacité de son esprit lui fait dire au même endroit, livre IV, chapitre XIX, *que le conseil d'Espagne eut tort de défendre l'emploi de l'or en dorure. Un décret pareil, dit-il, serait semblable à celui que feraient les Etats de Hollande, s'ils défendaient la canelle.* Il ne fait pas réflexion que les Espagnols n'avaient point de manufactures, qu'ils auraient été obligés d'acheter les étoffes & les galons des étrangers; & que les Hollandais ne pouvaient acheter ailleurs que chez eux-mêmes la canelle qui croît dans leurs domaines.

Presque tous les exemples qu'il apporte sont tirés des peuples inconnus du fond de l'Asie, sur la foi de quelques voyageurs mal instruits ou menteurs.

Il affirme *qu'il n'y a de fleuve navigable en Perse que le Cirus.* Il oublie le Tigre, l'Euphrate, l'Oxus,

l'Araxe & le Phaze, l'Indus même, qui a coulé longtems sous les loix des rois de Perse, Charadin nous assure dans son troisieme tome, que le fleuve Zenderoud qui traverse Ispahan, est aussi large que la Seine à Paris, & qu'il submerge souvent des maisons sur les quais de la ville.

Malheureusement le systême de *l'Esprit des loix* a pour fondement une antithese qui se trouve fausse, Il dit que *les monarchies sont établies sur l'honneur & les républiques sur la vertu*. Et pour soutenir ce prétendu bon mot; *la nature de l'honneur* (dit-il, livre III, chapitre VII) *est de demander des préférences des distinctions*. *L'honneur est donc, par la chose même, placé dans le gouvernement monarchique*. Il devrait songer que *par la chose même* on brigait dans la république Romaine la prêture, le consulat, le triomphe, des couronnes & des statues.

J'ai pris la liberté de relever plusieurs méprises pareilles dans ce livre d'ailleurs très estimable. Je ne ferai pas étonné que cet ouvrage célèbre vous paraisse plus rempli d'épigrammes, que de raisonnemens solides; & cependant il y a tant d'esprit & de génie qu'on le préférera toujours à Grotius & à Puffendorf; leur malheur est d'être ennuyeux; ils sont plus pe-fants que graves.

Grotius, contre lequel vous vous élevez avec tant de justice, a extorqué de son tems une réputation qu'il était bien loin de mériter. Son *Traité de la Religion chrétienne* n'est pas estimé des vrais savans. C'est là qu'il dit au chapitre XXII de son premier Livre: *que l'embrasement de l'univers est annoncé dans Histape & dans les Sibylles*. Il ajoute à ces témoignages ceux

d'Ovide & de Lucain. Il cite Lycophon pour prouver l'histoire de Jonas.

Si vous voulez juger du caractère de l'esprit de Grotius, lisez sa harangue à la Reine *Anne d'Autriche* sur sa grossesse. Il la compare à la *Juive Anne*, qui eut des enfans étant vieille. Il dit que les dauphins en faisant des gambades sur l'eau annoncent la fin des tempêtes; & que par la même raison le petit dauphin, qui remue dans son ventre, annonce la fin des troubles du royaume.

Je vous citerais cent exemples de cette éloquence de college dans ce Grotius qu'on a tant admiré. Il faut du tems pour apprécier les livres & pour fixer les réputations.

Ne craignez que le bas peuple lise jamais Grotius & Puffendorf, il n'aime pas à s'ennuyer. Il lirait plutôt (s'il le pouvait) quelques chapitres de *l'Esprit des loix*, qui sont à portée de tous les esprits, parce qu'ils sont très-naturels & très agréables. Mais distinguons dans ce que vous appelez peuple, les professions qui exigent une éducation honnête & celles qui ne demandent que le travail des bras & une fatigue de tous les jours. Cette dernière classe est la plus nombreuse. Celle-là pour tout délassement & pour tout plaisir, n'ira jamais qu'à la grand'messe & au cabaret, parce qu'on y chante & qu'elle y chante elle-même. Mais pour les artisans plus relevés, qui sont forcés par leurs professions mêmes, à réfléchir beaucoup, à perfectionner leur goût, à étendre leurs lumières; ceux-là commencent à lire dans toute l'Europe. Vous ne connaissez guères à Paris les Suisses, que par ceux qui sont aux portes des grands seigneurs, ou par ceux à

qui Molière fait parler un patois inintelligible dans quelques farces; mais les Parisiens seraient étonnés s'ils voyaient dans plusieurs villes de Suisse & surtout dans Genève, presque tous ceux qui sont employés aux manufactures passer à lire le tems qui ne peut être consacré au travail. Non, Monsieur, tout n'est point perdu, *quand on met le peuple en état de s'apercevoir qu'il a un esprit.* Tout est perdu au contraire, quand on le traite comme une troupe de taureaux, car tôt ou tard ils vous frappent de leurs cornes. Croyez-vous que le peuple ait lu & raisonné dans les guerres civiles de la rose rouge & de la rose blanche en Angleterre, dans celle qui fit périr Charles I. sur un échaffaut, dans les horreurs des Armagnacs & des Bourguignons, dans celles mêmes de la Ligue? Le peuple ignorant & féroce était mené par quelques docteurs fanatiques, qui criaient *tuez tout au nom de Dieu.* Je défierais aujourd'hui Cromwel de bouleverser l'Angleterre par son galimathias d'énergumène, Jean de Leide de se faire roi de Munster, & le cardinal de Rets de faire des barricades à Paris. Enfin, Monsieur, ce n'est pas à vous d'empêcher les hommes de lire; vous y perdriez trop, &c.

¹
RÉPONSE à la LETTRE de M. L. C. du
23 Décembre 1768.

Si vous voulez, Monsieur, vous appliquer sérieusement à l'étude de la nature, permettez-moi de vous dire qu'il faut commencer par ne faire aucun

système. Il faut se conduire comme les Boyle, les Galilée, les Newton, examiner, peser, calculer & mesurer, mais jamais deviner.

Newton n'a jamais fait de système: il a vu, il a fait voir; mais il n'a point mis ses imaginations à la place de la vérité. Ce que nos yeux & les mathématiques nous démontrent, il faut le tenir pour vrai; dans tout le reste il n'y a qu'à dire, *j'ignore*.

Il est incontestable que les marées suivent exactement le cours du soleil & de la lune: il est mathématiquement démontré que ces deux astres pèsent sur notre globe, & en quelle proportion ils pèsent. De là Newton a non-seulement calculé l'action du soleil & de la lune sur les marées de l'océan; mais encor l'action de la terre & du soleil sur les eaux de la lune, (supposé qu'il y ait des eaux). Il est étrange, à la vérité, qu'un homme ait pu faire de telles découvertes; mais cet homme s'est servi du flambeau des mathématiques, le seul flambeau qui éclaire.

Gardez-vous donc bien, Monsieur, de vous laisser séduire par l'imagination: il faut la renvoyer à la poésie & bannir de la physique. Imaginer un feu central pour expliquer le flux de la mer, c'est comme si on résolvait un problème par un madrigal.

Qu'il y ait du feu dans tous les corps, c'est une vérité dont il n'est pas permis de douter, il y en a dans la glace même; & l'expérience le démontre. Mais qu'il y ait une fournaise précisément dans le centre de la terre, c'est une chose que personne ne peut savoir, qui n'est nullement probable & que par conséquent on ne peut admettre en physique.

Quand

Quand même ce feu existerait, il ne rendrait raison ni des grandes marées des équinoxes & des solstices, ni de celles des pleines lunes, ni pourquoi les mers qui ne communiquent point à l'océan n'ont aucune marée, ni pourquoi les marées retardent avec la lune, &c. Donc il n'y aurait pas la moindre raison d'admettre ce prétendu foyer pour cause du gonflement des eaux.

Vous demandez, Monsieur, ce que deviennent les eaux des fleuves portées à la mer. Ignorez-vous qu'on calcule combien l'action du soleil, à un degré de chaleur donné, en un tems donné, enlève d'eau, pour la résoudre ensuite en pluie par le secours des vents.

Vous dites, Monsieur, que vous trouvez très-mal imaginé ce que plusieurs auteurs avancent que les neiges & les pluies suffisent à la formation des rivières. Comptez que cela n'est ni bien, ni mal imaginé; mais que c'est une vérité reconnue par le calcul. Vous pouvez consulter sur cela Mariotte & les *Transactions d'Angleterre*.

En un mot, Monsieur, s'il m'est permis de répondre à l'honneur de votre lettre par des conseils, lisez les bons auteurs qui n'ont que l'expérience & le calcul pour guides; & ne regardez tout le reste que comme des romans indignes d'occuper un homme qui veut s'instruire. Je suis &c.

(Le 31 Décembre 1768.)

Au Même, sur les Qualités Occultes.

OUI, Monsieur, je l'ai dit, je le redis, & je le redirai, malgré la certitude d'ennuyer, que la doctrine des qualités occultes est ce que l'antiquité a produit de plus sage & de plus vrai. La formation des éléments, l'émission de la lumière, animaux, végétaux, minéraux, notre naissance, notre vie, notre mort, la veille, le sommeil, les sensations, la pensée, tout est qualité occulte.

Descartes se crut fort au dessus d'Aristote, lorsqu'il répéta en français ce que ce sage avait dit en grec. *Il faut commencer par douter.* Il ne devait pas, après avoir douté, créer un monde avec des dez, faire de ces dez une matière globuleuse, une rameuse & une subtile; composer des astres avec de tels ingrédients, & imaginer dans la nature une mécanique contraire à toutes les loix du mouvement.

Cet extravagant roman réussit quelque tems, parce que les romans étaient alors à la mode. Cyrus & Clélie valaient beaucoup mieux, car ils n'induisaient personne en erreur. Apprenez-moi l'histoire du monde, si vous la savez, mais gardez-vous de l'inventer.

Voyez, tâtez, mesurez, pesez, comptez, assemblez, séparez, & soyez sûr que vous ne ferez jamais rien de plus.

Newton a calculé la gravitation, mais il n'en a pas découvert la cause. Pourquoi cette cause est-elle occulte? C'est qu'elle est premier principe.

Nous savons les loix du mouvement; mais la cause du mouvement étant premier principe, fera éternellement cachée. Vous êtes en vie, mais comment? Vous n'en saurez jamais rien. Vous avez des sensations, des idées, mais devinerez-vous ce qui vous les donne? Cela n'est-il pas la chose du monde la plus occulte?

On a donné des noms à un certain nombre de facultés qui se développent en nous, à mesure que nos organes prennent un peu de force au sortir des téguments où nous avons été renfermés neuf mois, (sans qu'on sache même ce que c'est que cette force.) Si nous nous souvenons de quelque chose, on dit, c'est de la mémoire; si nous mettons quelques idées en ordre, c'est du jugement; si nous formons un tableau suivi de quelques autres idées éparées, dont le souvenir s'est présenté à nous, cela s'appelle de l'imagination. Et le résultat ou le principe de ces qualités est appelé *ame*, chose mille fois plus occulte encore.

Or, s'il vous plaît, puisqu'il est très-vrai qu'il n'est point dans vous un être à part qui s'appelle sensibilité, un autre qui soit mémoire, un troisième qui s'appelle jugement, un quatrième qui s'appelle imagination, concevrez-vous aisément que vous en ayez un cinquième, composé des quatre autres qui n'existent point?

Qu'entendait-on autrefois quand on prononçait en grec le mot de *Psiché*, ou celui de *Nous*? Entendait-on une propriété de l'homme? ou un être particulier caché dans l'homme? N'était-ce pas l'expression occulte d'une chose très-occulte?

Toutes les onthologies, toutes les pſycologies ne font-elles pas des rêves? On s'ignore dans le ventre de ſa mère; c'eſt-là pourtant que les idées devraient être les plus pures, car on eſt moins diſtrait. On s'ignore en naiſſant, en croiſſant, en vivant, en mourant.

Le premier railonneur qui s'écarta de cette ancienne philoſophie des qualités occultes, corrompt l'eſprit du genre humain. Il nous plongea dans un labyrinthe dont il nous eſt aujourd'hui impoſſible de nous tirer.

Combien plus ſage avoit été le premier ignorant qui avoit dit à l'Être, auteur de tout: „ Tu m'as
 „ fait ſans que j'en euſſe connoiſſance, & tu me
 „ conſerves ſans que je puiſſe deviner comment
 „ je ſubſiſte. J'ai accompli une des loix les plus
 „ abſtruſes de la phyſique en ſuçant le teton de ma
 „ nourrice: & j'en accomplis une beaucoup plus
 „ ignorée en mangeant & en digérant les alimens
 „ dont tu me nourris. Je fais encor moins com-
 „ ment des idées entrent dans ma tête pour en for-
 „ tir le moment d'après ſans jamais reparaitre; &
 „ comment d'autres y reſtent toute ma vie, quel-
 „ qu'effort que je faiſſe pour les en chaffer. Je ſuis
 „ un effet de ton pouvoir occulte & ſuprême, à qui
 „ les aſtres obéiſſent comme moi. Un grain de
 „ pouſſière que le vent agite, ne dit point c'eſt moi
 „ qui commande aux vents: *In te vivimus, move-*
 „ *mur & ſumus: Tu es le ſeul Être; tout le reſte*
 „ *eſt mode*”.

C'eſt-là cette philoſophie des qualités occultes que le père Malebranche entrevit dans le dernier ſiècle. S'il avoit pu s'arrêter ſur le bord de l'abîme,

il eut été le plus grand, ou plutôt le seul métaphysicien : mais il voulut parler au verbe ; il fut dans l'abîme & il disparut.

Il avait dans ses deux premiers livres frappé aux portes de la vérité. L'auteur de l'*Action de Dieu sur les créatures* tourna tout autour, mais comme un aveugle tourne la meule. Un peu avant ce tems il y avait un philosophe qui était leur maître, sans qu'ils le fussent. Dieu me garde de le nommer.

Depuis ce tems, nous n'avons eu que des gens d'esprit ; desquels il faut excepter le grand Locke qui avait plus que de l'esprit, &c.

A M. P***, *Avocat au Parlement de Dijon, sur quelques Loix ou Coutumes.*

A Ferney, le 28 Décembre 1771.

JE vous remercie, Monsieur, de nous avoir fait connaître nos usages barbares. J'ai lu ce qui regarde l'esclavage de la main-morte avec d'autant plus d'attention & d'intérêt, que je travaille depuis une année en faveur de ceux qu'on appelle francs, & qui sont esclaves, & même esclaves de moines. St. Pacôme & St. Hilarion ne s'attendaient pas qu'un jour leurs successeurs auraient plus de serfs de main-morte que n'en eût Attila ou Genseric. Nos moines disent qu'ils ont succédé aux droits des conquérans, & que leurs vassaux ont succédé aux peuples conquis. Le procès est actuellement au conseil. Nous

le perdrons fans doute, tant les vieilles coutumes ont de force, & tant les saints ont de vertu.

On rit du péché originel; on a tort. Tout le monde a son péché originel. Le péché de ces pauvres serfs, au nombre de plus de cent mille dans le royaume, est que leurs pères, laboureurs Gaulois, ne tuèrent pas le petit nombre de barbares Visigoths, ou Bourguignons, ou Francs, qui vinrent les tuer & les voler. S'ils s'étaient défendus comme les Romains contre les Cimbres, il n'y aurait pas aujourd'hui de procès pour la main-morte. Ceux qui jouissent de ce beau droit assurent qu'il est droit divin: je le crois comme eux; car assurément il n'est pas humain. Je vous avoue, Monsieur, que j'y renonce de tout mon cœur; je ne veux ni main-morte, ni échutte dans le petit coin de terre que j'habite, & je m'en trouve bien. J'aime fort l'édit de Henri II. adopté par le Parlement de Paris. Pourquoi n'est-il pas reçu dans tous les autres Parlemens? Presque toute notre ancienne jurisprudence est ridicule, barbare, contradictoire, Ce qui est vrai en-deçà de mon ruisseau est faux au-delà. Toutes nos coutumes ne sont bonnes qu'à jeter au feu. Il n'y a qu'une loi & une mesure en Angleterre.

Vous citez l'*Esprit des Loix*. Hélas! il n'a remédié & ne remédiera jamais à rien. Ce n'est pas parce qu'il cite faux trop souvent; ce n'est pas parce qu'il songe presque toujours à montrer de l'esprit: c'est parce qu'il n'y a qu'un Roi qui puisse faire un bon livre sur les loix, en les changeant toutes. Agréez, Monsieur, mes remerciements, &c.

A M. le Baron de FAUGERES, Officier de Marine, sur un monument qu'il proposa d'ériger aux grands hommes du siècle de Louis XIV, dans la place de Montpellier.

Vous proposez, Monsieur, qu'autour de la statue élevée à Montpellier à Louis XIV après sa mort, on dresse des monuments aux grands hommes qui ont illustré son siècle en tout genre. Ce projet est d'autant plus beau que depuis quelques années il semble qu'on ait formé parmi nous une cabale pour rabaisser tout ce qui a fait la gloire de ces tems mémorables. On s'est lassé des chef-d'œuvres du siècle passé. On s'efforce de rendre Louis XIV petit, & on lui reproche surtout d'avoir voulu être grand. La nation en général donne la préférence à Henri IV, & l'exclusion à tous les autres rois. Je n'examine pas si c'est justice ou inconstance, si notre raison perfectionnée connaît mieux le vrai mérite aujourd'hui qu'autrefois, je remarque seulement que du tems de Henri IV elle ne connaissait point du tout le mérite; elle ne le sentoit point. „ On ne me connaît pas, ” disait ce bon prince au duc de Sully, „ on me regrettera.” En effet, Monsieur, ne dissimulons rien; il était haï & peu respecté. Le fanatisme qui le persécuta dès son berceau, conspira cent fois contre sa vie, & la lui arracha enfin au milieu de ses grands officiers, par la main d'un ancien moine feillant devenu fou enragé de la ligue. Nous lui faisons aujourd'hui amende honorable; nous le préférons à tous les rois,

quoique nous conservions encore & pour longtems une grande partie des préjugés qui ont concouru à l'assassinat du meilleur des rois.

Mais si Henri IV fut grand, son siècle ne le fut en aucun genre. Je ne parlerai pas ici de cette foule de crimes & d'infamies, dont la superstition & la discorde souillèrent la France. Je m'arrête aux arts dont vous voulez éterniser la gloire. Ils étaient ou ignorés, ou très-mal exercés, à commencer par celui de la guerre. On la faisait depuis quarante ans, & il n'y eut pas un seul homme qui laissa la réputation d'un général habile, pas un que la postérité ait mis à côté d'un prince de Parme, d'un prince d'Orange. Pour la marine, Monsieur, vous qui vous y êtes distingué, vous savez qu'elle n'existait pas alors. Les arts de la paix qui font le charme de la société, qui embellissent les villes, qui éclairent l'esprit, qui adoucissent les mœurs, tout cela nous fut étranger; tout cela n'est né que dans l'âge qui vit naître & mourir Louis XIV.

J'ai peine à concevoir l'acharnement avec lequel on poursuit aujourd'hui la mémoire du grand Colbert, qui contribua tant à faire fleurir tous ces arts & surtout la marine, qui est un des principaux objets de votre grand dessein. Vous savez, Monsieur, qu'il créa cette marine si longtems formidable. La France deux ans avant sa mort avait cent quatre-vingts vaisseaux de guerre & trente galères. Les manufactures, le commerce, les compagnies de négoce dans l'orient & dans l'occident, tout fut son ouvrage. On peut lui être supérieur, & c'est assurément une grande louange; mais on ne pourra jamais l'éclipser.

Il en fera de même dans les arts de l'esprit, com-

me en éloquence, en poésie, en philosophie & dans les arts où l'esprit conduit la main, comme en architecture, en peinture, en sculpture, en mécanique. Les hommes qui embellirent le siècle de Louis XIV, par tous ces talens ne feront jamais oubliés, quel que soit le mérite de leurs successeurs. Les premiers qui marchent dans une carrière, restent toujours à la tête des autres dans la postérité. Il n'y a de gloire que pour les inventeurs, a dit Newton dans sa querelle avec Leibnitz, & il avait raison. Il faut regarder comme inventeur, un Pascal qui forma en effet un genre d'éloquence nouveau; un Pellisson qui défendit Fouquet du même style dont Cicéron avait défendu le roi Dejotarus devant César; un Corneille qui fut parmi nous le créateur de la tragédie, même en copiant le Cid espagnol; un Molière qui inventa réellement & perfectionna la comédie; & si Descartes ne s'était pas écarté dans ses inventions de son guide, la géométrie; si Malebranche avait su s'arrêter dans son vol, quels hommes ils auraient été!

Tout le monde convient que ce grand siècle passé fut celui du génie. Mais après les hommes qu'on regarde comme inventeurs, viennent souvent, je ne dis pas des disciples formés dans l'école de leurs maîtres, ce qui serait louable, mais des singes qui s'efforcent de gâter l'ouvrage de ces maîtres innombrables. Ainsi, après que Newton a découvert la nature de la lumière, arrive un Castel qui veut enchérir & qui propose un clavessin oculaire.

A peine a-t-on découvert avec le microscope un nouveau monde en petit, que voila un Néezham qui imagine avoir fait une république d'anguilles, lesquelles accouchent sur le champ d'autres anguilles, le tout

dans une goutte de bouillon ou dans une goutte d'eau, qui a bouilli avec du bled ergotté. Les animaux, les végétaux sont produits sans germe, & pour comble de ridicule cela est appelé le sublime de l'histoire naturelle.

Sitôt que de vrais philosophes eurent calculé l'action du soleil & de la lune sur le flux & le reflux des mers, des romanciers, au dessous de Cirano de Bergerac, écrivent l'histoire des tems où ces mers couvraient les Alpes & le Caucase, & où l'univers n'était habité que par des poissons. Ils nous découvrent ensuite la grande époque dans laquelle les marfouins, nos ayeux, devinrent hommes, & comment leur queue fourchue se changea en cuisses & en jambes. C'est là le grand service que Teltamed a rendu depuis peu au genre humain.

Ainsi, Monsieur, dans tous les arts, dans toutes les professions, les charlatans succèdent aux bons maîtres. Et fasse le ciel que nous n'ayons jamais de charlatans plus funestes !

Puisse votre projet être exécuté, puissent tous les génies qui ont décoré le siècle de Louis XIV réparaître dans la place de Montpellier, autour de la statue de ce roi, & inspirer aux siècles à venir une émulation éternelle, &c.

LETTRE à un Ecclésiastique, Auteur d'un Poëme
Epique sur la conquête de la Terre-promise, en
doux chants, imprimé à Paris, chez Delalain li-
braire rue St. Jacques en 1776, avec privilège du Roi.

NON-SEULEMENT, Monsieur, celui que vous aviez chargé de me faire parvenir votre poëme de

la *Terre - promise* ne m'a point envoyé votre bel ouvrage, mais il ne m'en a point parlé; il ne m'a pas cru capable de lire un poème aussi curieux. Je sens tout le prix de ce que j'ai perdu. Rien n'est plus poétique sans doute que les conquêtes de Josué, & tout ce qui les a précédé & suivi. Aucune fiction grecque n'en approche; chaque événement est prodige; & les miracles y font un effet d'autant plus admirable, qu'on ne peut pas dire que l'auteur y amène la divinité comme les poètes grecs, qui faisaient descendre un Dieu sur la scène, quand ils ne savaient comment dénouer leur intrigue. On voit le doigt de Dieu partout dans le sujet de votre ouvrage, sans que l'intervention divine soit une ressource nécessaire. Josué pouvait aisément passer à gué le Jourdain, qui n'a pas quarante - cinq pieds de large, & qui est guéable en cent endroits; mais Dieu fait remonter le fleuve vers sa source pour manifester sa gloire.

Il n'était pas nécessaire que Jéricho tombât au son des cornemuses, puisque Josué avait des intelligences dans la ville, par le moyen de Raab la prostituée; mais Dieu fait tomber les murs avec sept processions, pour faire voir qu'il est le maître de tous les murs. Les Amorrhéens étaient déjà écrasés par une pluie de pierres tombées du ciel; il n'était pas nécessaire que Dieu arrêtât le soleil & la lune à midi, pour que Josué triomphât de ce peu de gens qui venaient d'être lapidés d'en - haut. Si Dieu arrête le soleil & la lune, c'est pour faire voir aux juifs que le soleil & la lune dépendent de lui.

Ce qui me paraît encor de plus favorable à la poésie, c'est que le sujet est petit, & les moyens

grands. Josué ne conquît à la vérité que trois ou quatre lieues de pays, qu'on perdit bientôt après; mais la nature entière est en convulsion pour la petite tribu d'Ephraïm. C'est ainsi qu'Enée, dans Virgile, s'établit dans un village d'Italie avec le secours des Dieux. Le grand avantage que vous avez sur Virgile, c'est que vous chantez la vérité, & qu'il n'a chanté que le mensonge. Vous avez l'un & l'autre des héros pieux: ce qui est encor un avantage. Il est vrai qu'on pourrait reprocher quelques cruautés à Josué, mais elles sont sacrées; ce qui est bien un autre avantage. Il n'y a même que trente Rois de condamnés à être pendus dans ce petit pays de quatre lieues, pour avoir osé résister à un étranger envoyé par le Seigneur. Et vous prouverez, quand il vous plaira, qu'on ne saurait pendre pour la bonne cause trop de princes hérétiques.

Jugez, Monsieur, quel est mon regret de n'avoir pu lire, dans ma terre non promise, votre poème épique sur la terre promise, qui me fait concevoir de si hautes espérances.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que je vous dois &c.

A M. HORACE WALPOLE.

A Ferney, le 15 Juillet 1768.

MONSIEUR,

IL y a quarante ans que je n'ose plus parler anglais, & vous parlez notre langue très-bien. J'ai vu des

lettres de vous écrites comme vous pensez. D'ailleurs mon âge & mes maladies ne me permettent pas d'écrire de ma main. Vous aurez donc mes remerciemens dans ma langue.

Je viens de lire la préface de votre *Histoire de Richard III*. Elle me parait trop courte : quand on a si visiblement raison, & qu'on joint à ses connoissances une philosophie si ferme & un style si mâle, je voudrais qu'on me parlât plus longtems. Votre père était un grand ministre & un bon orateur ; mais je doute qu'il eût pu écrire comme vous. Vous ne pouvez pas dire *quia pater major me est*.

J'ai toujours pensé comme vous, Monsieur, qu'il faut se défier de toutes les histoires anciennes. Fontenelle, le seul homme du siècle de Louis XIV qui fut à la fois poëte, philosophe & savant, disait qu'elles étaient *des fables convenues*. Et il faut avouer que Rollin a trop compilé de chimères & de contradictions.

Après avoir lu la préface de votre Histoire, j'ai lu celle de votre Roman. Vous vous y moquez un peu de moi : les français entendent raillerie ; mais je vais vous répondre sérieusement.

Vous avez presque fait accroire à votre nation que je méprise Shakespear. Je suis le premier qui ai fait connoître Shakespear aux français ; j'en traduisis des passages, il y a quarante ans, ainsi que de Milton, de Waller, de Rochester, de Dryden & de Pope. Je peux vous assurer qu'avant moi personne en France ne connoissait la poésie anglaise. A peine avait-on entendu parler de Locke. J'ai été persécuté pendant trente ans par une nuée de fanatiques, pour avoir dit

que Locke est l'Hercule de la métaphysique, qui a posé les bornes de l'esprit humain.

Ma destinée a encor voulu que je fusse le premier qui aie expliqué à mes concitoyens les *découvertes* du grand Newton, que quelques personnes parmi nous appellent encor des *systèmes*. J'ai été votre apôtre & votre martyr: en vérité, il n'est pas juste que les anglais se plaignaient de moi.

J'avais dit, il y a très-longtems, que si Shakespear était venu dans le siècle d'Adisson, il aurait joint à son génie l'élégance & la pureté qui rendent Adisson recommandable. J'avais dit *que son génie était à lui, & que ses fautes étaient à son siècle*. Il est précisément à mon avis comme le Lopez de Véga des espagnols & comme le Calderon. C'est une belle nature, mais bien sauvage; nulle régularité, nulle bienséance, nul art: de la bassesse avec de la grandeur; de la bouffonnerie avec du terrible: c'est le chaos de la tragédie dans lequel il y a cent traits de lumière.

Les italiens, qui restaurèrent la tragédie un siècle avant les anglais & les espagnols, ne sont point tombés dans ce défaut; ils ont mieux imité les grecs. Il n'y a point de bouffons dans l'*Oedipe* & dans l'*Electre* de Sophocle. Je soupçonne fort que cette grossièreté eut son origine dans nos *Fous de Cour*. Nous étions un peu barbares tous tant que nous sommes en deçà des Alpes. Chaque prince avait son *Fou* en titre d'office. Des rois ignorants élevés par des ignorants ne pouvaient connaître les plaisirs nobles de l'esprit: ils dégradèrent la nature humaine au point de payer des gens pour leur dire des sottises. De-là vint notre *Mère sotte*; & avant Molière il y

avait toujours un fou de Cour dans presque toutes les comédies. Cette mode est abominable.

J'ai dit, il est vrai, Monsieur, ainsi que vous le rapportez, qu'il y a des comédies sérieuses, telles que le *Misanthrope*, lesquelles sont des chefs-d'œuvres; qu'il y en a de très-plaisantes, comme *George Dandin*; que la plaisanterie, le sérieux, l'attendrissement peuvent très bien s'accorder dans la même Comédie. J'ai dit que tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. Oui, Monsieur; mais la grossièreté n'est point un genre. *Il y a beaucoup de logements dans la maison de mon père*; mais je n'ai jamais prétendu qu'il fut honnête de loger dans la même chambre Charles-Quint & Don Japhet d'Arménie, Auguste & un matelot ivre, Marc-Aurele & un bouffon des rues. Il me semble qu'Horace pensait ainsi dans le plus beau des siècles: consultez son art poétique. Toute l'Europe éclairée pense de même aujourd'hui; & les espagnols commencent à se défaire à la fois du mauvais goût comme de l'inquisition: car le bon esprit proscriit également l'un & l'autre.

Vous fentez si bien, Monsieur, à quel point le trivial & le bas défigurent la tragédie, que vous rapprochez à Racine de faire dire à Antiochus dans *Bérénice*:

De son appartement cette porte est prochaine,
Et cette autre conduit dans celui de la Reine.

Ce ne sont pas là certainement des vers héroïques; mais ayez la bonté d'observer qu'ils sont dans une scène d'*exposition*, laquelle doit être simple. Ce n'est

pas là une beauté de poésie, mais c'est une beauté d'exactitude, qui fixe le lieu de la scène; qui met tout d'un coup le spectateur au fait & qui l'avertit que tous les personnages paraîtront dans ce cabinet, lequel est commun aux autres appartements; sans quoi il ne serait point vraisemblable que Titus, Bérénice & Antiochus parlassent toujours dans la même chambre.

Que le lieu de la scène y soit fixe & marqué.

dit le sage Despreaux, l'oracle du bon goût, dans son *Art poétique*, égal pour le moins à celui d'Horace. Notre excellent Racine n'a presque jamais manqué à cette règle: & c'est une chose digne d'admiration qu'*Athalie* paraisse dans le temple des juifs, & dans la même place où l'on a vu le Grand-prêtre, sans choquer en rien la vraisemblance.

Vous pardonneriez encor plus, Monsieur, à l'illustre Racine, quand vous vous souviendrez que la pièce de *Bérénice* était en quelque façon l'histoire de *Louis XIV* & de votre princesse anglaise, sœur de *Charles second*. Ils logeaient tous deux de plein pied à St. Germain & un fallon séparait leurs appartemens.

Je remarquerai en passant que Racine fit jouer sur le théâtre les amours de *Louis XIV* avec sa belle-sœur, & que ce Monarque lui en fut très bon gré. Un sot tyran aurait pu le punir. Je remarquerai encor que cette *Bérénice* si tendre, si délicate, si désintéressée, à qui Racine prétend que Titus devait toutes ses vertus, & qui fut sur le point d'être impératrice, n'était qu'une juive insolente & débauchée, qui couchait publiquement avec son frère *Agrippa second*.

cond. Juvenal l'appelle barbare incestueuse. J'observe en troisième lieu qu'elle avait quarante-quatre ans quand Titus la renvoya. Ma quatrième remarque, c'est qu'il est parlé de cette maîtresse juive de Titus dans les actes des Apôtres. Elle était encore jeune lorsqu'elle vint, selon l'auteur des actes, voir le gouverneur de Judée Festus; & lorsque Paul étant accusé d'avoir souillé le temple, se défendait en soutenant qu'il était toujours bon pharisien. Mais laissons-là le pharisaïsme de Paul, & les galanteries de Bérénice. Revenons aux règles du théâtre, qui sont plus intéressantes pour les gens de Lettres.

Vous n'observez, vous autres libres Bretons, ni *unité de lieu*, ni *unité de tems*, ni *unité d'action*. En vérité vous n'en faites pas mieux; la vraisemblance doit être comptée pour quelque chose. L'art en devient plus difficile; & les difficultés vaincues donnent en tout genre du plaisir & de la gloire.

Permettez-moi, tout anglais que vous êtes, de prendre un peu le parti de ma nation. Je lui dis si souvent ses vérités, qu'il est bien juste que je la caresse, quand je crois qu'elle a raison. Oui, Monsieur, j'ai cru, je crois & je croirai que Paris est très-supérieur à Athènes en fait de tragédies & de comédies. Molière & même Régnard me paraissent l'emporter sur Aristophane, autant que Démosthène l'emporte sur nos Avocats. Je vous dirai hardiment que toutes les tragédies grecques me paraissent des ouvrages d'écoliers en comparaison des *sublimes scènes* de Corneille, & des *parfaites tragédies* de Racine. C'était ainsi que pensait Boileau lui-même, tout admirateur des anciens qu'il était. Il n'a fait nulle difficulté d'écrire au bas du portrait de Racine que ce

grand homme avait surpassé Euripide & balancé Corneille.

Oui, je crois démontré qu'il y a beaucoup plus d'hommes de goût à Paris que dans Athènes. Nous avons plus de trente mille ames à Paris qui se plaisent aux beaux arts, & Athènes n'en avait pas dix mille; le bas peuple d'Athènes entrait au spectacle, & il n'y entre pas chez nous; excepté quand on lui donne un spectacle *gratis* dans des occasions solennelles ou ridicules. Notre commerce continuel avec les femmes a mis dans nos sentimens beaucoup plus de délicatesse, plus de bienséance dans nos mœurs & plus de finesse dans notre goût. Laissez-nous notre théâtre, laissez aux italiens leurs *Favole boscarecchie*; vous êtes assez riches d'ailleurs.

De très mauvaises pièces, il est vrai, ridiculement intriguées, barbarement écrites, ont pendant quelque tems à Paris des succès prodigieux soutenus, par la cabale, l'esprit de parti, la mode, la protection passagère de quelques personnes accréditées. C'est l'ivresse du moment, mais en très-peu d'années l'illusion se dissipe. *Don Fajhet d'Arménie* & *Turcaret* sont renvoyés à la populace, & le *Siège de Calais* n'est plus estimé qu'à Calais.

Il faut que je vous dise encor un mot sur la rime que vous nous reprochez. Presque toutes les pièces de Driden sont rimées. C'est une difficulté de plus; les vers qu'on retient de lui, & que tout le monde cite, sont rimés: & je soutiens encore que *Cinna*, *Athalie*, *Phèdre*, *Iphigénie* étant rimées, quiconque voudrait secouer ce joug, en france, serait regardé comme un Artiste faible qui n'aurait pas la force de le porter.

En qualité de vieillard, je vous dirai une anecdote. Je demandais un jour à Pope pourquoi Milton n'avait pas rimé son poëme dans le tems que les autres poëtes rimaient leurs poëmes à l'imitation des Italiens? il me répondit: *because he could not.*

Je vous ai dit, Monsieur, tout ce que j'avais sur le cœur. J'avoue que j'ai fait une grosse faute en ne faisant pas attention que le comte Leicefter s'étoit d'abord appellé Dudley; mais si vous avez la fantaisie d'entrer dans la chambre des Pairs & de changer de nom, je me souviendrai toujours du nom de Walpole avec l'estime la plus respectueuse.

Avant le départ de ma lettre, j'ai eu le tems, Monsieur, de lire votre *Richard III.* Vous seriez un excellent *Attorney général.* Vous pesez toutes les probabilités, mais il paraît que vous avez une inclination secrette pour ce bossu. Vous voulez qu'il ait été beau garçon & même galant homme. Le bénédictin Calmet a fait une dissertation pour prouver que Jésus-Christ avait un fort beau visage. Je veux croire avec vous que *Richard III* n'était ni si laid, ni si méchant qu'on le dit; mais je n'aurais pas voulu avoir à faire à lui. Votre *Rose blanche* & votre *Rose rouge* avaient de terribles épines pour la nation.

Those gracious Kings are all a pack of rogues.

En vérité, en lisant l'histoire des York, des Lancastre & de bien d'autres, on croit lire l'histoire des voleurs de grands chemins. Pour votre *Henri VII*, il n'était qu'un coupeur de bourse, &c.

Je suis avec respect, &c.

A un Ministre d'Etat, en Juillet 1767.

Vous savez, Monseigneur, qu'au sortir du grand conseil tenu pour le testament du roi d'Espagne, Louis XIV rencontra trois de ses filles qui jouaient & leur dit: eh bien quel parti prendriez-vous à ma place? Ces jeunes princesses dirent leur avis au hazard, & le roi leur repliqua, de quelque avis que je sois, j'aurai des censeurs.

Vous daignez en user avec un vieillard ignorant comme fit Louis XIV avec ses enfans. Cette plaisanterie vous amuse. M. le curé aime quelquefois que gros lean lui Jemontre.

Je remontre donc d'abord que tous les hommes ont été, sont & seront menés par les événemens. Je respecte fort le cardinal de Richelieu, mais il ne s'engagea avec Gustave Adolphe, que quand Gustave eut débarqué en Poméranie sans le consulter; il profita de la circonstance. Le cardinal Mazarin profita de la mort du duc de Weimar, il obtint l'abfâce pour la france, & le duché de Rhetel pour lui. Louis XIV, quoi qu'on en dise, ne s'attendait point du tout, en fessant la paix de Rifwyk, que son petit-fils aurait trois ans après la succession de Charles Quint. Il s'attendait encor moins qu'un jour la première guerre de son petit-fils serait contre son oncle. Rien de ce que vous avez vu n'a été prévu. Vous savez que le hazard fit la paix avec l'angleterre, signée par ce beau lord Bolingbroke sur les belles fesses de Made. P.... Vous ferez donc comme tous les grands

hommes de votre espèce, qui ont mis à profit les circonstances où ils se sont trouvés.

Le grand point est, dit-on, d'avoir un peu d'argent. Henri IV se prépara à se rendre l'arbitre de l'Europe en faisant faire des balances d'or par le duc de Sulli. Les anglais ne réussissent qu'avec des guinées & un crédit qui les décuple. Le roi de Prusse a fait trembler quelque tems l'Allemagne, parce que son père avait plus de sacs que de bouteilles dans ses caves de Berlin. Nous ne sommes plus au tems des Fabricius: c'est le plus riche qui l'emporte, comme parmi nous c'est le plus riche qui achette une charge de maître des requêtes, & qui ensuite peut gouverner l'état. Cela n'est pas noble, mais cela est vrai.

Je vois que sur tous les trônes du monde on vit au jour la journée, comme le savetier de la Fontaine. Quoi, point de système? Non, ceux de Pythagore, de Démocrite, de Platon, de Descartes, de Leibnitz sont tombés. Peut-être faut-il dans votre noble métier, comme en physique, s'en tenir à faire des expériences.

A M. TIRIOT.

A Ferney, 15 Septembre 1768.

MA foi, mon ami, tout le monde est charlatan; les écoles, les académies, les compagnies les plus graves, ressemblent à l'apothicaire Arnoud, dont les sachets guérissent toute apoplexie dès qu'on les porte

au cou, & à M. le Lievre, qui vend son beaume de vie à force gens qui en meurent.

Les Jésuites eurent, il y a quelques années, un procès avec les droguistes de Paris, pour je ne sçais quel élixir qu'ils vendaient fort chèrement, après avoir vendu de la grace suffisante qui ne suffisait point, tandis que les jansénistes vendaient de la grace efficace qui n'avait point d'efficacité. Ce monde est une grande foire, où chaque polichinelle cherche à s'attirer la foule; chacun enchérit sur son voisin. Il y a un sage dans notre petit pays qui a découvert que les ames des puces & des moucherons sont immortelles, & que tous les animaux ne sont nés que pour ressusciter. Il y a des gens qui n'ont pas ces hautes espérances. J'en connais même qui ont peine à croire que les polypes d'eau soient des animaux. Ils ne voient dans ces petites herbes qui nagent dans des mares infectes, rien autre chose que des herbes qui repoussent, comme toute autre herbe quand on les a coupées. Ils ne voient point que ces herbes mangent de petits animaux; mais ils voient ces petits animaux entrer dans la substance de l'herbe & la manger.

Les mêmes incrédules ne pensent pas que le corail soit un composé de petits pucerons marins. Feu M. de la Faye disait qu'il ne se souciait nullement de favoir à fond l'histoire de tous ces gens-là, & qu'il ne fallait pas s'embarrasser des personnes avec qui on ne peut jamais vivre.

Mais nous avons d'autres génies bien plus sublimes; ils vous créent un monde aussi aisément que l'abbé de Latteignant fait une chanson. Ils se servent pour

cela de machines qu'on n'a jamais vues. D'autres viennent ensuite qui vous peuplent ce monde par attraction. Un songe-creux de mon voisinage a imprimé sérieusement qu'il jugeait que notre monde devait durer tant qu'on ferait des systèmes, & que dès qu'ils seraient épuisés ce monde finirait. En ce cas nous en avons encor pour longtems.

Vous avez très-grande raison d'être étonné que dans l'homme aux quarante écus on ait imputé au grand calculateur Harvey le système des œufs; il est vrai qu'il y croyait; & même il y croyait si bien, qu'il avait pris pour sa devise ces mots, tout vient d'un œuf. Cependant en assurant que les œufs étaient le principe de toute la nature, il ne voyait dans la formation des animaux que le travail d'un tisseran qui ourdit sa toile. D'autres virent ensuite dans le fluide de la génération une infinité de petits vermicelles très-semillants. Quelque tems après on ne les vit plus; ils sont entièrement passés de mode. Tous les systèmes sur la manière dont nous venons au monde ont été détruits les uns par les autres. Il n'y a que la manière dont on fait l'amour qui n'a jamais changé.

Vous me demandez à propos de tous ces romans, si dans le recueil du Lapon qu'on vient d'imprimer à Lyon, on a imprimé ces Lettres si étonnantes où l'on proposait de percer un trou jusqu'au centre de la terre, d'y bâtir une ville latine, de disséquer des cervelles de patagons pour connaître la nature de l'ame, & d'enduire les corps humains de poix résine pour conserver la santé; vous verrez que ces belles choses sont très adoucies & très déguisées dans la

nouvelle édition. Ainsi il se trouve qu'à la fin du compte c'est moi qui ai corrigé l'ouvrage. — *Ridiculum acri fortius ac melius magnos plerumque secant res.*

Ce qu'on imprime sous mon nom me fait un peu plus de peine. Mais que voulez-vous! je ne suis pas le maître. Monsieur l'apothicaire Arnoud peut il empêcher qu'on ne contrefasse ses sachets? Adieu.
Qui bene latuit bene vixit.

A Mylord CHESTERFIELD.

A Ferney, 24 September 1771.

Des cinq sens que nous avons en partage, Mylord Huntingdon dit que vous n'en avez perdu qu'un seul, & que vous avez un bon estomac; ce qui vaut bien une paire d'oreilles.

Ce serait peut-être à moi, de décider lequel est le plus triste d'être sourd ou aveugle ou de ne point digérer. Je puis juger de ces trois états en connaissance de cause; mais il y a longtems que je n'ose décider sur les bagatelles, à plus forte raison sur des choses si importantes. Je me borne à croire que si vous avez du soleil dans la belle maison que vous avez bâtie, vous aurez des moments tolérables. C'est tout ce qu'on peut espérer à l'âge où nous sommes, & même à tout âge. Cicéron écrivit un beau traité sur la vieillesse; mais il ne prouva point son livre
par

par les faits; ses dernières années furent très malheureuses. Vous avez vécu plus longtems & plus heureusement que lui. Vous n'avez eu à faire ni à des Dictateurs perpétuels, ni à des Triumvirs. Votre lot a été & est encor un des plus désirables dans cette grande lotterie, où les bons billets sont si rares, & où le gros lot d'un bonheur continu n'a été encor gagné par personne.

Votre philosophie n'a jamais été dérangée par des chimères, qui ont brouillé quelquefois des cervelles d'ailleurs assez bonnes. Vous n'avez jamais été dans aucun genre ni charlatan, ni dupe des charlatans: & c'est ce que je compte pour un mérite très-peu commun qui contribue à l'ombre de félicité qu'on peut goûter dans cette courte vie, &c.

A Ferney, le 4 Mai 1773.

IL faut, Monsieur, que chacun fasse son testament; mais vous vous doutez bien que celui qu'on m'impute n'est point mon ouvrage. L'ancien & le nouveau testament ont fait dire assez de sottises, sans que j'y ajoute les miennes. Mes prétendues dernières volontés sont la production d'un avocat de Paris, nommé Marchand, qui fait rire quelquefois par ses plaisanteries. J'espère que mon vrai testament sera plus honnête & plus sage. Le malheur est qu'après avoir été esclave toute sa vie, il faut l'être encor après sa mort. Personne ne peut être enterré comme il voudrait l'être. Ceux qui seraient bien aises d'être dans une urne sur la cheminée d'un ami, sont obligés d'aller

ler pourrir dans un cimetièrè, ou dans quelque chose d'équivalent. Ceux qui auraient envie de mourir dans la communion de Marc Aurèle, d'Epictète & de Cicéron, font obligés de mourir dans celle de Luther, s'ils meurent à Upsal, ou d'aller dans l'autre monde avec l'huile d'un patriarche grec, si la fièvre les prend dans la Morée. J'avoue que depuis quelques années on meurt plus commodément qu'autrefois vers le petit pays que j'habite; la liberté de penser s'y établit insensiblement, comme en Angleterre. Il y a des gens qui m'accusent de ce changement. Je voudrais avoir mérité ce reproche depuis Constantinople jusqu'à la Dalécarlie. Il est ridicule & horrible de troubler les vivants & les morts. Chacun, ce me semble, doit disposer de son corps & de son ame à sa fantaisie. Le grand point est de ne jamais molester ni le corps, ni l'ame de son prochain. Notre consolation après notre mort est que nous ne saurons rien de la manière dont on nous aura traités. Nous avons été baptisés sans en rien savoir; nous serons inhumés de même. Le mieux ferait peut-être de n'avoir point reçu cette vie dont on se plaint si souvent & qu'on aime toujours. Mais rien n'a dépendu de nous. Nous sommes attachés, comme dit Horace, avec les gros clous de la nécessité, &c.

A M. le Prince G..... Ambassadeur à la Haye.

A Ferney, le 19 Juin 1773.

MONSIEUR LE PRINCE,

Vous rendez un grand service à la raison, en faisant réimprimer le Livre de feu Mr. H.... Ce

Livre trouvera des contradicteurs, & même parmi les philosophes. Personne ne conviendra que tous les esprits soient également propres aux sciences, & ne diffèrent que par l'éducation. Rien n'est plus faux, rien n'est plus démontré faux par l'expérience. Les ames sensibles seront toujours fâchées de ce qu'il dit de l'amitié, & lui-même aurait condamné ce qu'il en dit, ou l'aurait beaucoup adouci, si l'esprit systématique ne l'avait pas entraîné hors des bornes.

On souhaitera peut-être dans cet ouvrage plus de méthode & moins de petites historiettes, la plupart fausses. Mais il me semble que tout ce qu'il dit sur la superstition, sur les abominations de l'intolérance, sur la liberté, sur la tyrannie, sur le malheur des hommes, sera bien reçu de tout ce qui n'est pas un sot ou un fanatique. Quelque philosophe aurait pu corriger son premier livre; mais persécuter l'auteur, comme on a fait, cela est aussi barbare qu'absurde, & digne du quatorzième siècle. Tout ce que des fanatiques ont anathématisé dans cet homme si estimable, se trouvait au fond dans le petit livre du duc de la Rochefoucault, & même dans les premiers chapitres de Locke. On peut écrire contre un philosophe, en cherchant comme lui la vérité par des routes différentes; mais on se deshonne, on se rend exécration à la postérité en le persécutant. Il s'en fallut peu que des Mélitus & des Anitus ne présentassent un gobelet de ciguë à votre ami.

Je dois encor des remerciements à Votre Excellence pour cette histoire de la guerre de la sublime Catherine contre la sublime Porte du peu sublime Moustapha. Vous savez que je m'intéresse à cette

guerre, presque autant qu'à la tolérance universelle qui condamne toutes les guerres. Il faut bien quelquefois se battre contre ses voisins, mais il ne faut pas brûler ses compatriotes pour des arguments. On dit que le Pape est aussi tolérant qu'un Pape peut l'être; je le souhaite pour l'amour du genre humain. J'en souhaite autant au Muphti, au Shérif de la Mecque, au grand Lama & au Daïri.

Je suis possesseur d'un tas de boue, grand comme la patte d'un ciron sur ce misérable globe; il y a chez moi des papistes, des calvinistes, des pietistes, quelques fociniens & même un jésuite; tout cela vit ensemble dans la plus grande concorde, du moins jusqu'à présent. Il en est ainsi dans votre vaste Empire sous les auspices de Catherine. On goûte depuis longtems de ce bonheur en Angleterre, en Hollande, en Brandebourg, en Prusse & dans plusieurs villes d'Allemagne; pourquoi donc pas dans toute la terre? Pourquoi n'adoucirait-on pas un peu cette maxime: *Que celui qui n'est pas de notre avis, soit comme un commis des fermes & comme un payen?* Pourquoi jetterions-nous dans un cachot le convive qui n'aurait pas mis son bel habit pour souper avec nous? Pourquoi ferait-on aujourd'hui mourir d'apoplexie un pere de famille & sa femme, qui ayant donné presque tout leur bien aux jacobins, garderaient quelques florins pour dîner? Pourquoi?... Pourquoi?... Pourquoi...? Si on me demande pourquoi je vous suis si attaché, je réponds, c'est que vous êtes tolérant, juste & bienfaisant.

Que dites-vous du barbare énergumène qui a cru que j'étais l'ennemi de votre ami, & qui m'a écrit une philippique? Agréez, Monsieur le prince, ma très-sensible & très-respectueuse reconnaissance.

A M. le Chevalier HAMILTON, *Ambassadeur*
à Naples.

A Ferney, le 17 Juin 1773.

M O N S I E U R,

LE public vous a l'obligation de connaître le Vesuve & l'Etna beaucoup mieux qu'ils ne furent connus du tems des Cyclopes, & ensuite de celui de Plin. Les montagnes que vous avez vues de mes fenêtres à Ferney, sont dans un goût tout opposé. Votre Vesuve & votre Etna sont pleins de caprices; ils ressemblent aux petits hommes trop vifs, qui se mettent souvent en colère sans raison: mais nos montagnes des glacières qui sont dix fois plus hautes, & quarante fois plus étendues, ont toujours le même visage, & sont dans un calme éternel. Des lacs toujours glacés de six milles de longueur, sont établis dans la moyenne région de l'air entre des rochers blancs, au dessus des nuages & du tonnerre, sans qu'il y ait eu de l'altération depuis des milliers de siècles.

Il n'y a pas bien loin de la fournaise où vous êtes, à la glacière de la Suisse; & cependant quelle énorme différence entre les terrains, entre les hommes, entre les gouvernements, entre Calvin & son Genaro!

J'ai vu avec douleur que vous n'avez pu faire ajuster un thermometre en Sicile. Que dirait Archimède s'il revenait à Syracuse! mais que diraient les Trajans & les Antonins, s'ils revenaient à Rome?

Je trouve tout simple que les éruptions des volcans produisent des monticules. Ceux que les fourmis élevent dans nos jardins sont bien plus étonnans. Ces petites montagnes formées en huit jours par des insectes ont deux ou trois cent fois la hauteur de l'architecte. Mais pour nos vénérables montagnes, seules dignes de ce nom, d'où partent le Rhin, le Danube, le Rhône, le Pô, ces énormes masses paraissent avoir plus de consistance que Monte - Nuovo, & que la prétendue nouvelle ile de Santorin. La grande chaîne de hautes montagnes qui couronnent la terre en tout sens, m'a toujours paru aussi ancienne que le monde; ce sont les os de ce grand animal; il mourrait de soif s'il n'avait pas de fleuves; & il n'y aurait aucun fleuve sans ces montagnes, qui en sont les réservoirs perpétuels. On se moquera bien un jour de nous, quand on saura que nous avons eu des charlatans qui ont voulu nous faire accroire que les courans des mers avaient formé les Alpes, le mont Taurus, les Pyrenées & les Cordelières.

Tout Paris en dernier lieu était en allarmes; il s'était persuadé qu'une comète viendrait dissoudre notre globe le 20 ou le 21 Mai. Dans cette attente de la fin du monde on manda que les dames de la cour, & les dames de la halle allaient à confesse; ce qui est, comme vous savez, un secret infailible pour détourner les comètes de leur chemin. Des gens qui n'étaient pas astronomes prédirent autrefois la fin du monde pour la génération où ils vivaient. Est-ce par pitié ou par colère que cette catastrophe a été différée? *To be, or not to be, that is the question, &c.*

A. M. DU M..... Membre de plusieurs Académies,
sur d'anciennes anecdotes.

P UISQUE vous n'avez pu, mon ami, obtenir une chaire de professeur d'arabe, demandez-en une d'*antique coyonerie*. Il y en a plusieurs d'établies, sinon sous ce titre, au moins dans ce goût. Il serait fort amusant de nous faire voir s'il est vrai que nous avons pris des anciens tout ce que nous croyons avoir inventé, comme Réaumur a inventé l'art de faire éclore des poulets sans poules, cinq ou six mille ans après que cette méthode commença en Egypte. Il y a des gens qui ont vu tout le système de Copernic chez les anciens Caldéens. Mais ce qui serait bien plus plaisant, ce serait de voir tous nos bons contes modernes pillés de la plus haute antiquité Orientale.

La matrone d'Ephèse, par exemple, a été mise en vers par la Fontaine en France, & auparavant en Italie. On la retrouve dans Pétrone, & Pétrone l'avait prise des Grecs. Mais où les Grecs l'avaient-ils prise? Des *Contes arabes*. Et de qui les conteurs Arabes la tenaient-ils? De la Chine. Vous la verrez dans des *Contes Chinois* traduits par le père Dentrecoles & recueillis par le père Du Halde. Et ce qui mérite bien vos réflexions, c'est que cette histoire est bien plus morale chez les Chinois que chez nos traducteurs.

J'ai rapporté dans un de mes inutiles ouvrages la fable dont Molière a composé son *Amphitruon*, imité

de Plaute, qui l'avait imité des Grecs: l'original est indien. Le voici, à-peu-près tel qu'il a été traduit par le colonel Dow, très-instruit dans la langue facrée, qu'on parlait il y a douze à quinze mille ans sur le bord du Gange, vers la ville de Bénarès, à vingt lieues de Calcuta, chef-lieu de la compagnie anglaise.

Le savant colonel Dow s'exprima donc à-peu-près ainsi: (*Annales II. p. 273.*) Un indou d'une force extraordinaire avait une très-belle femme; il en lut jaloux, la battit & s'en alla. Un égrillard de dieu, non pas un Brama ou un Vishnou ou un Sib, mais un dieu du bas étage & cependant fort puissant, fait passer son ame dans un corps entièrement semblable à celui du mari fugitif, & se présente sous cette figure à la dame délaissée. La doctrine de la métempsychose rendait cette supercherie vraisemblable. Le dieu amoureux demande pardon à sa prétendue femme de ses emportemens, obtient sa grace, couche avec elle, lui fait un enfant & reste le maître de la maison. Le mari repentant, & toujours amoureux de sa femme, revient se jeter à ses pieds: il trouve un autre lui-même établi chez lui. Il est traité par cet autre d'imposteur & de forcier. Cela forme un procès, tout semblable à celui de notre *Martinguerre*. L'affaire se plaide devant le parlement de Bénarès. Le premier président était un bracmane, qui devina tout-d'un-coup que l'un des deux maîtres de la maison était une dupe, & que l'autre était un dieu. Voici comme il s'y prit pour faire connaître le véritable mari. „ Votre époux, madame, dit-il, est le plus robuste de l'Inde. Couchez avec les deux parties „ l'une après l'autre, en présence de notre parle-

„ ment indien. Celui des deux qui aura fait éclater
 „ les plus nombreuses marques de valeur sera fans
 „ doute votre mari.” Le mari en donna douze. Le
 fripon en donna cinquante. Tout le parlement brame
 décida que l'homme aux cinquante était le vrai pos-
 sesseur de la dame. „ Vous vous trompez tous”,
 répondit le premier président. „ L'homme aux dou-
 „ ze est un héros, mais il n'a pas passé les forces
 „ de la nature humaine: l'homme aux cinquante ne
 „ peut être qu'un dieu qui s'est moqué de nous.” Le
 dieu avoua tout, & s'en retourna au ciel en riant.

Vous m'avouerez que l'Amphitruon Indou est en-
 cor plus comique & plus ingénieux que l'Amphitruon
 Grec, quoiqu'il ne puisse pas être décemment joué
 sur le théâtre.

Vous étonnerez peut-être encor plus votre monde,
 quand vous raconterez l'origine de la fameuse que-
 relle d'Aaron avec Datan, Coré, & Abiron, écrite
 par un Juif qui était apparemment le Loustic de sa
 tribu. C'est peut-être le seul Juif qui ait su railler.
 Son livre n'est pas de l'antiquité des premiers brac-
 manes. Mais enfin il est ancien, & peut-être plus
 ancien qu'Homère. Les Juifs d'Italie le firent im-
 primer dans Venise, au quinzième siècle, & le célè-
 bre Gaumin, conseiller d'Etat, l'enrichit de notes
 en latin. Fabricius les a insérées dans sa traduction
 latine de la vie & de la mort de Moïse, autre an-
 cien ouvrage plus que rabinique, écrit, à ce qu'on a
 prétendu, vers le tems d'Esdras. Je vais faire copier
 le passage qui se trouve au livre II, page 165, nom-
 bre 297, édition de Hambourg.

„ Ce fut une pauvre veuve qui fut la cause de la
 „ querelle. Cette femme n'avait pour tout bien qu'u-

„ ne brebis. Elle la tondit. Aaron vint & lui dit :
 „ il est écrit que les premisses appartiendront au Sei-
 „ gneur. Et il prit la laine. La veuve en pleurs
 „ alla se plaindre à Coré , qui fit des remontrances
 „ au prêtre Aaron. Elles furent inutiles : Coré don-
 „ na quatre pièces d'argent à la pauvre femme , &
 „ se retira très-irrité. Peu de temps après la bre-
 „ bis mit bas son premier agneau. Aaron revient ;
 „ ma bonne , il est écrit que les premiers nés font
 „ au Seigneur. Il emporte l'agneau & le mange.
 „ Nouvelles remontrances de Coré , aussi mal reçues
 „ que les premières. La veuve désespérée tue sa
 „ brebis. Voilà aussitôt Aaron chez elle. Il prend
 „ la mâchoire , l'épaule & le ventre de la brebis.
 „ Coré se fâche contre lui. Aaron répond que cela
 „ est écrit & qu'il veut manger cette épaule & le
 „ ventre. La veuve outrée jura & dit : Au diable
 „ ma brebis. Aaron qui l'entendit revint encor ,
 „ disant , il est écrit que tout anathème est au Sei-
 „ gneur , & soupa des restes de la pauvre bête.
 „ Telle est la cause de la dispute entre Aaron d'une
 „ part , & Coré , Datan & Abiron de l'autre".

Cette mauvaise plaisanterie a été imitée chez plus
 d'une nation. Il n'y a pas une seule bonne fable de
 la Fontaine qui ne vienne du fond de l'Asie. Vous
 en retrouvez même parmi les Tartares. Je me sou-
 viens d'avoir lu autrefois dans le Recueil des voya-
 ges de Plancarpin , de Rubruquis & de Marc Paolo
 qu'un chef des Tartares étant prêt de mourir , récita
 à ses enfans la fable du vieillard qui donne à ses fils
 un faisceau de flèches à rompre. (*)

(*) *Voyages de Plancarpin, Rubruquis, Marc Paul & Hai-
 ton, chapit. 17 d'Haiton, pag. 31.*

Avons-nous dans notre Occident quelque conte plus philosophique que celui qui est rapporté dans Oléarius au sujet d'Alexandre? J'en ai parlé dans une de ces brochures que je ne vous ai pas envoyées, parce qu'elles ne valent pas le port. La scène est au fond de la Bactriane, dans un tems où tous les princes de l'Asie cherchaient l'eau de l'immortalité, comme depuis chez nos romanciers la plupart des chevaliers errans cherchèrent la Fontaine de Jouvence. Alexandre rencontre un ange dans la caverne où des mages l'assuraient qu'on puisait l'eau de l'immortalité. L'ange lui donne un caillou. Rappor-tem'en un autre, lui dit-il, qui soit de même forme & de même poids, & alors je te ferai boire de cette eau que tu demandes. Alexandre chercha, & fit chercher partout. Après bien des peines inutiles, il prit le parti de choisir un caillou à-peu-près semblable, & d'y ajouter un peu de terre pour égaler les poids & les formes. L'ange Gabriël s'aperçut de la supercherie, & lui dit: *Mon ami, souviens-toi que tu es terre. Détrompe-toi de ton breuvage de l'immortalité, & ne prétends plus en imposer à Gabriël.* (*)

Cet apologue nous apprend encor qu'on ne trouve point dans la nature deux choses absolument semblables, & que les idées de Leibnitz sur les indiscernables étaient connues longtems avant Leibnitz au milieu de la Tartarie. (†)

(*) *Oléarius*, page 169.

(†) On a fait usage de cette histoire dans un petit livre intitulé, *Lettres Chinoises, Indiennes & Tartares.*

Pour la plûpart des contes dont on a farci nos *ana*, & toutes ces réponses plaisantes qu'on attribue à Charles-Quint, à Henri IV, à cent princes modernes, vous les retrouvez dans Athénée & dans nos vieux auteurs. C'est en ce sens seulement qu'on peut dire *nihil sub sole novum*, &c.

A M. DE CHABANON, *sur Pindare & Horace.*

A Ferney, le 9 Mars 1772.

Vous me faites un très-beau présent, mon cher ami. Vous rendez un grand service aux Lettres en faisant connaître Pindare. Votre traduction est noble & élégante, vos notes très-instructives. Je vous avoue que j'ai de la peine à m'accoutumer à voir ce Pindare couper si souvent ses mots en deux, mettre une moitié du mot à la fin d'un vers, & l'autre moitié au commencement du vers suivant.

Je fais bien que vous me direz que c'est en faveur de la musique; mais je ne suis pas moins étonné de voir dès la première strophe:

*Chryzea formigx Appollo-
nos. Kai ioplekamou.*

Voudriez-vous mettre dans un opéra:

Lyre d'or d'Apol-
lon, & des cheveux violets?

Que dites-vous de

*Amphi te La-
toïda,*

Le fils de La-
tône.

On aurait pu, ce me semble, faire de la musique grecque sans cette étrange bigarrure. Les odes d'Anacréon étaient chantées, & Anacréon ne s'avisa jamais de couper ainsi les paroles en deux.

On prétend que les Rapsodes chantaient les vers d'Homère; mais il n'y a pas un seul vers d'Homère taillé comme ceux de Pindare.

Ce qui me paraît bien étrange, c'est de voir dans Horace

*Jove non probante u-
xorius amnis.*

Jupiter condamnait le cour-
roux du fleuve amant de sa femme.

Il se donne souvent cette licence. Il n'y a pas moyen de réprover une méthode qu'Horace adoptait. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les Français se moqueraient de nous si nous prenions la liberté que Pindare & Horace ont prise. Passe pour Chapelle, qui écrit au courant de la plume :

A cet agréable repas
Petit Val ne se trouva pas.
Et fais-tu bien pourquoi? c'est parce
Qu'il est toujours avec sa garce.

Au reste, je doute fort qu'on ait chanté toutes les odes d'Horace. Croyez-vous que les dames Romains & les hommes du bon ton eussent goûté un grand plaisir à chanter à table cette chanson *Perficos odi*, que Dacier a traduite ainsi :

„ Laquais, je ne suis point pour la magnificence
„ des Perses. Je ne puis même souffrir les couron-

„ nes qui font pliées avec de petites bandelettes de
 „ tilleul. Cesse donc de t'informer où tu pourras
 „ trouver des roses tardives. Je ne demande que
 „ des couronnes de simple myrthe, fans que tu y
 „ fasses d'autre façon. Le myrthe sied bien à un la-
 „ quais comme toi; & il ne me sied pas mal, lors-
 „ que je bois sous l'épaisseur d'une treille”.

Je doute encor que la bonne compagnie de Rome ait répété en chorus les horreurs qu'Horace reproche à la forcière Canidie & à quelques autres vieilles.

Plusieurs savans prétendent que les trois quarts des odes d'Horace n'étaient point faites pour la musique. Mais enfin, ode signifie chanson; & qu'est-ce qu'une chanson qu'on ne peut chanter? On nous dit que c'est ainsi qu'on en use dans toute l'Europe; on y fait des stances rimées qui ne se chantent jamais. Aussi les amateurs de la musique répondent que c'est un reste de barbarie.

L'abbé Terrasson demandait sur quel air Moïse avait mis son fameux cantique au sortir de la mer rouge, *chantons un hymne au Seigneur, qui s'est manifesté glorieusement?*

Il faut que je vous fasse une petite querelle sur votre Discours préliminaire, qui me paraît excellent. Vous appelez Cowley le Pindare Anglais. Vous lui faites bien de l'honneur. C'était un poète sans harmonie, qui cherchait à mettre de l'esprit partout. Le vrai Pindare est Dryden, auteur de cette belle ode intitulée *La Fête d'Alexandre, ou Alexandre & Timothée*. Cette ode mise en musique par Purcel (si je ne me trompe), passe en Angleterre pour le chef-d'œuvre de la poësie la plus sublime & la plus variée. Et je vous avoue que comme je fais mieux l'anglais

que le grec, j'aime cent fois mieux cette ode que tout Pindare.

C'est assez blasphémer contre le premier violon du roi de Sicile Hieron. Je voudrais bien favoir seulement si on chantait ses odes en parties. Il est très-probable que les Grecs connoissoient cette harmonie que nous leur nions avec beaucoup d'impudence. Platon le dit expressément, & en termes formels.

Pardon de faire avec vous le savant.

D'un certain magister le rat tenait ces choses
Et les disoit à travers champs, &c.

A une Célèbre Actrice.

IL est vrai, Mademoiselle, que la belle Oflds, la première comédienne d'Angleterre, jouit d'un beau mausolée dans l'église de Westminster, ainsi que les rois & les héros du pays, & même le grand Newton. Il est vrai aussi que Mademoiselle le Couvreur, la première actrice de France en son tems, fut portée dans un fiacre au coin de la rue de Bourgogne, non encor pavée; qu'elle y fut enterrée par un crocheur, & qu'elle n'a point de mausolée. Il y a dans ce monde des exemples de tout. Les anglais ont établi une fête annuelle en l'honneur du fameux comédien poëte Shakespear. Nous n'avons pas encor parmi nous la fête de Molière. Louis XIV au comble de la grandeur dansa avec les danseurs de l'opéra devant tout Paris, en revenant de la fameuse campagne de 1672. Si l'archevêque de Paris en avait voulu

faire autant, il n'aurait pas été si bien accueilli, quand même il eut été le premier homme de l'Europe pour le menuet.

L'Italie, au commencement de notre seizième siècle, vit naître la tragédie & la comédie, grace au goût du pape Léon X, & au génie des prélats Bibiena, la Casa, Trifino. Le cardinal de Richelieu fit bâtir la salle du palais royal pour y jouer ses pièces, & celles de ses cinq garçons poëtes. Deux évêques faisaient par ses ordres les honneurs de la salle, & présentaient des rafraîchissemens aux dames dans les entre-actes.

Nous devons l'opéra au cardinal Mazarin. Mais voyez comme tout change. Les cardinaux Dubois & Fleuri, tous deux premiers ministres, ne nous ont pas valu seulement une farce de la foire. Nous sommes devenus plus réguliers; nos mœurs sont sans doute plus sévères. On a soupçonné les jansénistes d'avoir armé les bras de l'église contre les spectacles, pour se donner le plaisir de tomber sur les jésuites qui faisaient jouer des tragédies & des comédies par leurs écoliers, & qui mettaient ces exercices parmi les premiers devoirs d'une bonne éducation. On prétend même que les jésuites intimidés cessèrent leurs spectacles quelque tems avant que leur société fut abolie en France.

Vous avez sans doute entendu dire, Mademoiselle, aux grands savans qui viennent chez vous, que le contraire était arrivé chez les Grecs & chez les Romains, nos maîtres. L'argent destiné pour les frais du théâtre d'Athènes était un argent sacré. Il n'était pas même permis d'y toucher dans les plus pressantes nécessités & dans les plus grands dangers de la guerre.

On

On fit encor mieux dans l'ancienne Rome. Elle était désolée par la peste vers l'an 390 de sa fondation : il fallait apaiser les dieux par les cérémonies les plus saintes. Que fit le sénat ? Il ordonna qu'on jouât la comédie, & la peste cessa. Tout bon médecin n'en doit pas être surpris ; il fait qu'un plaisir honnête est fort bon pour la santé.

Malheureusement nous ne ressemblons ni aux Grecs, ni aux anciens Romains. Il est vrai qu'en France il y a beaucoup d'aimables Français, mais il y a aussi des Welches ; & ceux-ci ne regarderaient pas la comédie comme un spécifique s'ils étaient attaqués de la peste. Pour moi, Mademoiselle, je voudrais passer ma vie à vous entendre, ou la peste m'étouffe. J'avoue que les contradictions qui divisent les esprits au sujet de votre art sont sans nombre ; mais vous savez que la société subsiste de contradictions ; il n'y en a point parmi ceux qui vivent avec vous, ils se réunissent tous dans les sentimens d'estime & d'amitié qu'ils vous doivent.

RÉPONSE à M. l'Abbé BERTINELLI de
Verone. (*Cette Lettre est ancienne.*)

S I j'étais moins vieux, & si j'avais pu me contraindre, j'aurais certainement vu Rome, Venise & votre Vérone ; mais la liberté suisse & anglaise, qui a toujours fait ma passion, ne me permet guères d'aller dans votre pays voir les frères inquisiteurs, à moins que je n'y sois le plus fort. Et comme il n'y a pas

d'apparence que je sois jamais ni général d'armée, ni ambassadeur, vous trouverez bon que je n'aie point dans un pays où l'on fait aux portes des villes les livres qu'un pauvre voyageur a dans sa valise. Je ne suis point du tout curieux de demander à un dominicain permission de parler, de penser & de lire; & je vous dirai ingénument que cet esclavage d'Italie me fait horreur. Je crois St. Pierre de Rome fort beau; mais j'aime mieux un bon livre anglais écrit librement, que cent mille colonnes de marbre. Je ne fais pas de quelle liberté vous me parlez auprès du *Monte Baldo*; mais j'aime beaucoup celle dont parle Horace, *fari quæ sentiat*. C'est celle où je suis parvenu après l'avoir cherchée toute ma vie. La félicité que je me suis faite redouble par votre commerce; je recevrai avec la plus tendre reconnaissance les instructions que vous voulez bien me promettre sur l'ancienne littérature italienne.

Je fais grand cas du courage avec lequel vous avez osé dire que *Dante* était un fou, & son ouvrage un monstre. J'aime encor mieux pourtant dans ce monstre une cinquantaine de vers supérieurs à son siècle que tous les vermicelles appelés *sonetti*, qui naissent & qui meurent à milliers aujourd'hui dans l'Italie, de Milan jusqu'à Otrante.

Algarotti a donc abandonné le triumvirat, comme *Lépidus*: je crois que dans le fond il pense comme vous sur le *Dante*. Il est plaisant que, même sur les bagatelles, un homme qui pense n'ose dire son sentiment qu'à l'oreille de son ami. Ce monde-ci est une pauvre mascarade. Je conçois à toute force comment on peut dissimuler ses opinions pour devenir cardinal ou pape; mais je ne conçois

guères qu'on se déguise sur le reste. Ce qui me fait aimer l'Angleterre, c'est qu'il n'y a d'hypocrites en aucun genre. J'ai transporté l'Angleterre chez moi, estimant d'ailleurs infiniment les Italiens & surtout vous, Monsieur, dont le génie & le caractère sont faits pour plaire à toutes les nations, & qui mériteriez d'être aussi libre que moi.

Pour le polisson, nommé *Marrini*, qui vient de faire imprimer le *Dante* à Paris dans la Collection des poëtes Italiens, c'est un marchand qui vient établir sa boutique & qui vante sa marchandise; il dit des injures à Bayle & à moi, & nous reproche comme un crime de préférer Virgile à son Dante. Ce pauvre homme a beau dire: le Dante pourra entrer dans les bibliothèques des curieux, mais il ne fera jamais lu. On me vole toujours un tome de l'Arioste: on ne m'a jamais volé un Dante.

Je vous prie de donner au diable *il signor Marrini*, & tout son enfer, avec la Panthère que le Dante rencontre d'abord dans son chemin, sa lionne & sa louve. Demandez bien pardon à Virgile qu'un poëte de son pays l'ait mis en si mauvaise compagnie. Ceux qui ont quelque étincelle de bon sens doivent rougir de cet étrange assemblage en enfer, du Dante, de Virgile, de St. Pierre, & de Madonna Beatrice. On trouve chez nous dans le dix-huitième siècle des gens qui s'efforcent d'admirer des imaginations aussi stupidement extravagantes & aussi barbares; on a la brutalité de les opposer aux chef-d'œuvres de génie, de sagesse & d'éloquence que nous avons dans notre langue, &c. *O tempora! ô judicium!*

 RÉPONSE à des Questions Métaphysiques.

LE solitaire à qui vous avez écrit, Monsieur, reçoit souvent des lettres de littérateurs, ou d'amateurs qu'il n'a pas l'honneur de connaître. Rarement ces lettres valent la peine qu'on y réponde. La vôtre n'est pas assurément de ce genre; votre écrit respire la plus saine métaphysique; & si vous n'avez rien puisé dans les livres, cela prouve que vous êtes capable d'en faire un très-bon, ce qui est extrêmement rare, surtout dans cette matière.

La liberté telle que plusieurs scolastiques l'entendent, est en effet une chimère absurde. Pour peu qu'on écoute la raison, & qu'on ne veuille point se payer de mots, il est clair que tout ce qui existe & tout ce qui se fait, est nécessaire, car s'il n'était pas nécessaire il serait inutile. La respectable secte des stoïciens pensait ainsi; & ce qu'il y a de singulier, c'est que cette vérité se trouve en cent endroits dans l'Homère, qui soumet Jupiter au destin.

Il existe quelque chose, donc il est Etre éternel; cela est démontré; sans quoi il y aurait un effet sans cause. Aussi tous les anciens, sans en excepter un seul, ont cru la matière éternelle.

Il n'en est pas de même de l'immensité, ni de la toute-puissance. Je ne vois pas pourquoi il est nécessaire que tout l'espace soit rempli; & je n'entends nullement ce raisonnement de Clarke, *ce qui existe nécessairement en un lieu, doit exister nécessairement en tout lieu.* On lui a fait sur cela, ce me semble, de

très-bonnes objections, auxquelles il n'a fait que de très-faibles réponses. Pourquoi serait-il impossible qu'il y eût seulement une certaine quantité d'êtres? Je conçois bien mieux la nature bornée que je ne conçois la nature infinie.

Je ne puis sur cet article avoir que des probabilités, & je ne puis que me rendre aux probabilités les plus fortes. Tout se correspondant dans ce que je conçois de la nature, j'y apperçois un dessein; ce dessein me fait connaître un moteur; ce moteur est sans doute très-puissant; mais la simple philosophie ne m'apprend point que ce grand artisan soit infiniment puissant. Une maison de quarante pieds de haut me prouve un architecte; mais ma seule raison ne peut m'enseigner que cet architecte ait pu bâtir une maison de dix mille lieues de hauteur. Il était peut-être dans sa nature de n'en bâtir une que de quarante pieds. Ma seule raison ne me dit point encor qu'il n'y ait que cet architecte dans l'espace. Et si un homme me soutenait qu'il y a un grand nombre d'architectes semblables, je ne vois pas comment je pourrais le convaincre du contraire.

La métaphysique est le champ des doutes, & le roman de l'ame. Nous savons bien que plus d'un docteur nous a dit des sottises, mais nous n'avons guères de vérités à substituer à leurs innombrables erreurs. Nous nageons dans l'incertitude; nous avons très-peu d'idées claires; & cela doit être, puisque nous ne sommes que des animaux hauts d'environ cinq pieds & demi, avec un cerveau d'environ quatre pouces cubes. Mon cerveau, Monsieur, est le très-humble serviteur du vôtre.

Sur les Lettres prétendues du Pape GANGANELLI, CLEMENT XIV.

2 Mai 1776.

JAI été si excédé, mon cher ami, de mes lettres ingénieuses & galantes que je n'ai jamais écrites, & de tant d'autres fadaïses à moi imputées, qu'il faut me pardonner si je prends le parti de tout cardinal, ou de tout pape, à qui on joue de pareils tours.

Il y a longtems que je fus indigné de ce testament politique si frauduleusement produit sous le nom du cardinal de Richelieu. Pouvait-on supposer des conseils politiques d'un premier ministre qui ne parlait à son Roi, ni de la Reine qui était dans une situation si équivoque, ni de son frère qui avait si souvent conspiré contre lui, ni du Dauphin son fils, dont l'éducation était si importante, ni de ses ennemis, contre lesquels il y avait tant de mesures à prendre, ni des protestans du royaume, auxquels ce même Roi avait tant fait la guerre, ni de ses armées, ni de ses négociations, ni d'aucun de ses généraux, ni d'aucun de ses ambassadeurs? Il y avait de la démence & de l'imbécilité à croire cette rhapsodie écrite par un ministre d'Etat.

Chaque page décelait la fraude la plus mal ourdie; cependant le nom du cardinal de Richelieu en imposa pendant quelque tems; & quelques beaux esprits mêmes prônerent comme des oracles les énormes bévues dont le livre fourmille. C'est ainsi que toute erreur se perpétuerait d'un bout du monde à

l'autre, s'il ne se trouvait quelque bonne ame qui eût assez de hardiesse pour l'arrêter en chemin.

Nous avons eu depuis les Testaments du duc de Lorraine, de Colbert, Louvois, d'Alberoni, du maréchal de Bellisle, de Mandrin. Parmi tant de héros je n'ose me placer; mais vous savez que l'avocat Marchand a fait son testament, dans lequel il a eu la discrétion de ne pas même insérer un legs pour lui.

Vous avez vu les Lettres de la Reine Christine, de Ninon, de Madame de Pompadour, de Mademoiselle Tron à son amant, le révérend père de la Chaize, confesseur de Louis XIV. Voici donc aujourd'hui les *Lettres du pape Ganganelli*. Elles sont en français, quoiqu'il n'ait jamais écrit en cette langue. Il faut que Ganganelli ait eu incognito le don des langues dans le cours de sa vie. Ces Lettres sont entièrement dans le goût français. Les expressions, les tours, les pensées, les mots à la mode, tout est français. Elles ont été imprimées en France; l'éditeur est un Français né auprès de Tours, qui a pris un nom en I, & qui a déjà publié des ouvrages français sous des noms supposés.

Si cet éditeur avait traduit de véritables Lettres du pape Clément XIV en français, il aurait déposé les originaux dans quelque bibliothèque publique. On est en droit de lui dire ce qu'on dit autrefois à l'abbé Nodot: „ Montrez-nous votre manuscrit de Pé-
 „ trone trouvé à Bellegrade, ou consentez à n'être
 „ cru de personne. Il est aussi faux que vous ayez
 „ entre les mains la véritable satyre de Pétrone, qu'il
 „ est faux que cette ancienne satyre fut l'ouvrage
 „ d'un consul, & le tableau de la conduite de Né-

„ron. Cessez de vouloir tromper les savans. On ne trompe que le peuple”.

Quand on donna la comédie de *l'Ecoffaise* sous le nom de Guillaume Vadé, & de Jérôme Carré, le public sentit tout d'un coup la plaifanterie, & n'exigea pas des preuves juridiques. Mais quand on compromet le nom d'un pape dont la cendre est encore chaude, il faut se mettre au-dessus de tout soupçon; il faut montrer à tout le sacré collège les Lettres signées Ganganelli; il faut les déposer dans la bibliothèque du Vatican, avec les attestations de tous ceux qui auront reconnu l'écriture. Sans quoi, on est reconnu par toute l'Europe pour un homme qui a osé prendre le nom d'un pape afin de vendre un livre. *Reus est quia filium dei se fecit.*

Pour moi, j'avoue que quand on me montrerait ces mêmes Lettres munies d'attestations, je ne les croirais pas plus de Ganganelli que je ne crois les Lettres de Pilate à Tibère écrites en effet par Pilate.

Et pourquoi suis-je si incrédule sur ces Lettres? C'est que je les ai lues, c'est que j'ai reconnu la supposition à chaque page. J'ai été assez intimement lié avec le Vénitien Algarotti pour savoir qu'il n'eut jamais la moindre correspondance, ni avec le cordelier Ganganelli, ni avec le consultant Ganganelli, ni avec le cardinal Ganganelli, ni avec le pape Ganganelli. Les petits conseils donnés amicalement à cet Algarotti & à moi n'ont jamais été donnés par ce bon moine devenu bon pape.

Il est impossible que Ganganelli ait écrit à M. Stuard, Ecoffais: *mon cher Monsieur, je suis sincèrement*
at-

attaché à la nation Anglaise. J'ai une passion décidée pour vos grands poëtes.

Que dites-vous d'un Italien qui avoue à un homme d'Ecosse, qu'il a une passion décidée pour les vers anglais, & qui ne fait pas un mot d'anglais?

L'éditeur va plus loin; il fait dire à son savant Ganganelli: *Je fais quelquefois des visites nocturnes à Newton: dans ce tems où toute la nature est endormie, je veille pour le lire & pour l'admirer. Personne ne réunit comme lui la science & la simplicité; c'est le caractère du génie qui ne connaît ni la bouffissure, ni l'ostentation.*

Vous voyez comment l'éditeur se met à la place de son pape, & quelle étrange louange il donne à Newton. Il feint de l'avoir lu, & il en parle comme d'un savant bénédictin, profond dans l'histoire & qui cependant est modeste. Voilà un plaisant éloge du plus grand mathématicien qui ait jamais été, & de celui qui a différé la lumière.

Dans cette même Lettre il prend Berkeley, évêque de Cloine, pour un de ceux qui ont écrit contre la religion chrétienne; il le met dans le rang de Spinoza & de Bayle. Il ne fait pas que Berkeley a été un des plus profonds écrivains qui ayent défendu le christianisme. Il ne fait pas que Spinoza n'en a jamais parlé, & que Bayle n'a fait aucun ouvrage nommément sur un sujet si respectable.

L'éditeur dans une Lettre à un abbé Lami, fait dire à son prêtre-nom Ganganelli, *que l'ame est la plus grande merveille de l'univers, selon les paroles du Dante.* Un pape ou un cordelier pourrait à toute force citer le Dante, afin de paraître homme de lettres; mais

il n'y a pas un vers de cet étrange poëte le Dante , qui dise ce qu'on lui attribue ici.

Dans une autre Lettre à une dame Vénitienne, Ganganelli s'amuse à réfuter Loke; c'est à - dire, que Monsieur l'éditeur, très-supérieur à Locke, se donne le plaisir de le censurer sous le nom d'un pape.

Dans une Lettre au cardinal Quirini, Monsieur l'éditeur s'exprime ainsi : *Votre éminence qui aime beaucoup les Français, leur aura sûrement pardonné leurs gentilleses, quoique ce soit au détriment de la dignité. Il n'y a pas de mal que dans tous les siècles pris collectivement il y ait des étincelles, des flammes, des lys, des bluets, des pluies, des rosées, des fleuves, des ruisseaux. Cela peint parfaitement la nature. Et pour bien juger de l'univers & des tems, il faut réunir les différens points de vue & n'en faire qu'un seul optique.*

De bonne foi, croyez-vous que le pape ait écrit ce fatras en français contre les Français ?

N'est-il pas plaisant que dans la Lettre cent onzième Ganganelli, devenu récemment cardinal, dise ; *Nous ne sommes pas cardinaux pour en imposer par notre faste, mais pour être colonnes du St. Siège. Tout jusqu'à notre habit rouge nous rappelle que jusqu'à l'effusion de notre sang nous devons tout employer pour venir au secours de la religion. Quand je vois le cardinal de Tournon voler aux extrémités du monde pour y faire prêcher la vérité sans aucune altération, ce magnifique exemple m'enflamme, & je suis prêt à tout entreprendre.*

Ne semble-t-il pas par ce passage qu'un cardinal de Tournon quitta les délices de Rome en 1706 pour

aller prêcher l'empereur de la Chine, & pour être martyrisé? Le fait est qu'un prêtre savoyard nommé *Maillard*, élevé à Rome dans le collège de la Propagande, fut envoyé à la Chine en 1706 par le pape *Clement XI*, pour rendre compte à la congrégation de cette Propagande, de la dispute des jacobins & des jésuites sur deux mots de la langue chinoise. *Maillard* prit le nom de *Tournon*. Il eut bientôt des lettres de vicaire apostolique en Chine. Dès qu'il fut vicaire apôtre il crut savoir mieux le chinois que l'empereur *Camby*. Il manda au pape *Clément XI*, que l'empereur & les jésuites étaient des hérétiques. L'empereur se contenta de le faire conduire en prison à *Macao*. On a écrit que les jésuites l'empoisonnèrent. Mais avant que le poison eût opéré, il eut, dit-on, le crédit d'obtenir une barette du pape. Les Chinois ne savent guères ce que c'est qu'une barette. *Maillard* mourut dès que sa barette fut arrivée. Voilà l'histoire fidèle de cette facétie. L'éditeur suppose que *Ganganelli* était assez ignorant pour n'en rien savoir.

Enfin, celui qui emprunte le nom du pape *Ganganelli*, pousse son zèle jusqu'à dire dans sa Lettre cinquante-huitième à un Bailli de la république de *St. Marin*, „ Je ne vous enverrai point le livre que
 „ vous vouliez avoir. C'est une production tout-à-
 „ fait informe, mal traduite du français, & qui pul-
 „ lule d'erreurs contre la morale & contre le dog-
 „ me. On n'y parle que d'humanité, car c'est au-
 „ jourd'hui le beau mot qu'on a finement substitué à
 „ celui de charité, parce que l'humanité n'est qu'u-
 „ ne vertu payenne. La philosophie moderne ne

„veut plus de ce qui tient à la religion chrétien-
ne”.

Vous remarquerez soigneusement que si notre pape craint le mot d'humanité, le Roi très-chrétien s'en fert hardiment dans son édit du 12 Avril 1776, par lequel il fait distribuer gratis des remèdes à tous les malades de son royaume, l'édit commence ainsi, *Sa Majesté voulant désormais pour le besoin de l'humanité, &c.*

Mr. l'éditeur peut être inhumain sur le papier tant qu'il voudra. Mais il permettra que nos Rois & nos ministres soient humains. Il est clair qu'il s'est étrangement mépris; & c'est ce qui arrive à tous ces messieurs qui donnent ainsi leurs productions sous des noms respectables. C'est l'écueil où ont échoué tout les feseurs de testamens. C'est surtout à quoi l'on reconnoît Boisguilbert, qui osa imprimer sa dixme royale sous le nom du maréchal de Vauban. Tels furent les auteurs des mémoires de Vordac, de Montbrun, de Pontis, & de tant d'autres.

Je crois le faux Ganganelli démasqué. Il s'est fait pape; je l'ai déposé. S'il veut m'excommunier, il est bien le maître.

Au même, sur les Anecdotes.

C'EST un petit mal, il est vrai, Monsieur, qu'on ait attribué au pape Ganganelli & à la reine Christine des Lettres que ni l'un ni l'autre n'ont pu écrire. Il y a longtems que des charlatans trompent le monde pour de l'argent. On doit y être accoutumé de-

puis que le grave historien Flavien Joseph nous a certifié qu'on voyait encor de son tems un bel écrit du fils de Seth, c'est-à-dire, d'un propre petit-fils d'Adam, sur l'astrologie, qu'une partie de ce livre était gravée sur une colonne de pierre pour résister à l'eau, quand le genre humain périrait par le déluge, & l'autre partie sur une colonne de brique pour résister au feu quand l'incendie universel détruirait le monde. On ne peut dater de plus haut les mensonges par écrit. Je crois que c'est l'abbé de Tilladet qui disait, *dès qu'une chose est imprimée, pariez sans l'avoir lue qu'elle n'est pas vraie, je serai toujours de moitié avec vous, & ma fortune est faite.* Que voulez-vous en effet qu'on pense de tous ces libelles sans nombre, de ces ana, de ces satyres de la cour qui amusent & fatiguent la France depuis de tems de la ligue jusqu'à la fronde, & depuis la fronde jusqu'à nos jours.

C'est encor pis chez nos voisins; il y a cent ans que la moitié de l'Angleterre écrit contre l'autre.

Un Mathusalem qui passerait toute sa vie à lire n'aurait pas le tems de parcourir la centième partie de ces sottises. Elles tombent toutes dans le mépris, mais non pas dans l'oubli. Vous trouvez des curieux qui rassemblent ces vieux fatras & qui croient avoir des monuments de l'histoire, comme on voit des gens qui ont des cabinets de papillons & des chenilles, & qui se croient des Plines.

De quels faits peut-on être un peu instruit dans l'histoire de ce monde? des grands événemens publics que personne n'a jamais contestés. César a été vainqueur à Pharfale & assassiné dans le sénat. Mahomet II

a pris Constantinople; une partie des citoyens de Paris a massacré l'autre dans la nuit de la St. Barthélémi. On ne peut en douter. Mais qui peut pénétrer les détails? On apperçoit de loin la couleur dominante; les nuances échappent nécessairement.

Voulez-vous croire tout ce que vous dit Tacite, parce que son style vous plaît & vous subjugué? Mais de ce qu'on fait plaisir il ne s'en suit pas qu'on ait dit toujours la vérité. Vous êtes un peu malin, & vous aimez un auteur plus malin que vous. Tacite a beau nous dire au commencement de son histoire qu'il faut éviter l'adulation & la satire, qu'il n'aime ni ne haït les empereurs dont il parle; je lui répondrais, vous les haïssez, parce que vous êtes né Romain, & qu'ils ont été souverains; vous vouliez les faire haïr du genre humain dans leurs actions les plus indifférentes.

Je ne veux justifier Domitien envers vous ni envers personne. Mais pourquoi semblez-vous faire un crime à cet empereur d'avoir envoyé de fréquents couriers s'informer de la santé d'Agricola, votre beau-père, dans sa dernière maladie? Pourquoi cette marque d'amitié, ou du moins d'attention, ne vous semble-t-elle qu'un désir secret de se réjouir plutôt de la mort d'Agricola? Je pourrais opposer au portrait affreux que vous faites de Tibère, & aux horreurs mémorables que vous en rapportez, les éloges que lui donne le Juif Philon, plus ennemi encore que vous des empereurs Romains. Je pourrais même en abhorrant Néron, autant que vous le détestez, vous embarrasser sur le projet long-tems suivi de tuer sa mère Agripine, & sur-tout la trêve inventée pour la noyer. Je vous exposerais mes dou-

tes sur l'inceste dans lequel cette Agripine voulait engager son fils avec elle dans le tems même que Néron se préparait à l'assassiner. Mais je ne suis pas assez hardi pour ôter un crime à Néron & pour disputer contre Tacite.

Il me suffit, Monsieur, de vous dire que si on peut former tant de doutes sur l'histoire des premiers empereurs Romains si bien écrite par tant de contemporains illustres, on doit à plus forte raison se défier de tout ce que des barbares sans lettres ont écrit pour des peuples encor plus barbares & plus ignorants qu'eux.

Dites - moi comment le galimathias asiatique sur l'astrologie, l'alchimie, la médecine du corps & de l'ame, a fait le tour du monde & l'a gouverné.

Au même, sur le fameux Cocher Gilbert.

L vous souvient, Monsieur, de ce fameux procès de M. le comte de Morangiès, maréchal de camp, lequel vous donna tant d'occupation, & de cette cabale abjecte & terrible qui se déchaînait contre lui. Il vous souvient d'un fiacre nommé *Gilbert*, qui était à la tête de la troupe, avec un ancien clerc de procureur nommé *Aubriot*, lequel était alors dans les grands remèdes. Ils ameutaient le peuple, ils séduisaient tous les esprits. Le cocher Gilbert avait vu maître Liegard Dujonquay, son intime ami, ne sachant ni lire, ni écrire, reçu docteur ès-loix, demeurant dans un grenier sans meubles, & prêt à a-

cheter une charge de conseiller au parlement. Il l'avait vu, dis-je, comptant cent mille écus en or dans son grenier, il avait aidé le docteur-ès-loix à ranger cette somme, & à la mettre dans des sacs. Il avait vu ce jeune magistrat porter à pied ces cent mille écus en treize voyages à Mr. de Morangiès, & courir chargé d'or l'espace de six lieues en trois heures.

Le clerc de procureur tout couvert de mercure, d'ulcères & d'onguents, depuis les pieds jusqu'à la tête, s'était échappé de son chirurgien, au risque de sa vie, pour voir avec Gilbert cette course digne des jeux olympiques.

Toute la halle, toute la bazoche jointes à des restes de convulsionnaires, attestaient Dieu en faveur de Dujonquay. Ils attestaient, après Dieu, le cocher & le clerc de procureur vérolé. Ces deux témoins, comme on dit, ne pouvaient être ni trompés, ni trompeurs. Ils avaient vu, & ils déposaient en conscience. La cause du magistrat Dujonquay était si juste, son droit si évident, qu'un usurier nommé *Aucour* acheta le procès & le poursuivit en son nom, comme un fripier achète un habit de gala pour le revendre.

Envain Mr. de Sartines, alors Lieutenant général de police, secondé du Lieutenant criminel, avoit commencé par réprimer sagement l'insolence & l'intrigue aussi absurde que coupable de Dujonquay & de ses complices. Le peuple cria que les Pilates opprimeaient les justes. Les convulsionnaires écrivirent que les commandements de Dieu étaient impossibles aux maréchaux de camp, que tout homme de qualité était nécessairement un fripon, & qu'il n'y avait de

vertu que dans les greniers, chez les fiacres & chez les clercs de procureur attaqués de la maladie que Dom Calmet attribue au saint homme Job. La voix du peuple est la voix de Dieu. Cette voix fut si éclatante & si forte, que le procès ayant été d'abord renvoyé par le parlement au bailliage du palais, pour être jugé en première instance, cette petite juridiction fit mettre le comte de Morangiès en prison, le condamna à rendre cent mille écus qu'il n'avait jamais pu recevoir, & adjugea trois mille six cent livres au généreux cocher pour récompenser sa vertu.

Le parlement eut bien de la peine à réparer l'horreur & le ridicule de cette sentence. La cabale accusa le parlement d'être cabale lui-même. Des avocats continuèrent à écrire que le maréchal de camp avait corrompu le parlement, le châtelet & la police. Un des défenseurs du cocher Gilbert dit dans son mémoire que la présence de ce vertueux cocher fit trembler le juge qui l'interrogeait. C'était Caton que les satellites d'un tyran traînaient en prison.

Enfin, Monsieur, on me mande de Paris que ce Gilbert, ce Caton des fiacres, après avoir souvent esquivé la corde, vient d'être surpris en flagrant délit & convaincu d'être voleur & faussaire. Je ne fais pas si la cabale le sauvera d'un châtiment capital; mais je fais que dès qu'un gueux est parvenu à se faire un parti dans la populace, ce parti n'est pas toujours anéanti à la mort du chef. Un seul enthousiasme suffit pour en ranimer la cendre. Si la justice faisait pendre le cocher Gilbert, le fanatisme ferait son panégyrique au pied de la potence. On invoquerait Gilbert comme le martyr du peuple immolé

à la cour; & qui fait où cette passion pourrait aller ?

On conte qu'un prêtre Irlandais, *qui vivait à Paris d'arguments & de messes*, mit un jour par mégarde dans sa poche un calice d'or appartenant à une chapelle royale. Comme on allait l'exécuter un de ses camarades cria au peuple, voyez comme on traite ici les bons *catholiques*. Ce seul mot excita une sédition. Je ne garantis pas cette histoire; car de mille je puis à peine en croire une.

Si vous me demandez comment dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, une grande partie du public a été assez maligne & assez sotte pour soutenir la misérable cause des gredins qui ont accusé le comte de Morangiès? Je vous répondrai que du moins on ne voit plus dans nos jours de ces procès criminels qui ressemblent à des champs de carnage, tels que celui des Templiers condamnés à mourir dans les flammes comme des apostats, après avoir combattu soixante ans pour la foi; tels que celui d'un prince d'Armagnac, dont le sang fut versé goutte à goutte sur la tête de ses enfans par les bourreaux de Louis XI; ou celui d'un comte de Montecuculli écartelé sous François premier, parce que le dauphin avait bu imprudemment à la glace; ou d'un conseiller Du Bourg pendu pour avoir recommandé la vertu de la tolérance; ou d'un Ramus, dont le cadavre sanglant fût traîné aux portes de tous les collèges pour faire amende honorable aux quiddités, & aux eccités d'Aristote; ou d'un maréchal de Marillac mené à la Grève dans un tombereau, parce que son frère déplaisait à un ministre, &c. &c. Nous avons eu à la vérité, il y a quelques années, des

exemples atroces, absurdes, exécrables, mais plus rarement qu'autrefois. La France & l'Europe en ont témoigné leur horreur. Nos pères regardèrent pendant douze siècles avec des yeux indifférens, une suite non interrompue d'abominations publiques. Aujourd'hui la voix des sages semble en arrêter un peu le cours, &c. Mais qui sait si la voix des sages (& des justes, c'est la même chose,) l'emportera toujours sur le rugissement des pervers fanatiques?

A M. l'Abbé SPALANZANI.

A Ferney, le 6 Juin 1776.

VOTRE Lettre du 31 Mai ranime mes anciens goûts & mes anciennes espérances. J'avais renoncé à l'honneur de rendre des têtes à des colimaçons. J'avais la modestie de croire que je n'étais point du tout propre à faire des miracles. Je me souvenais pourtant très-bien d'avoir vu revenir des têtes aux limasses incoques que j'avais décapitées. Mais de bons naturalistes avaient bien rabattu ma vanité en me persuadant que je n'étais qu'un mal adroit, & que je n'avais coupé que des visages dont la peau revient aisément. Mais puisque vous m'assurez que vous avez coupé de vraies têtes, & qu'elles sont revenues, *io ripiglio la mia confidenza*, & je recommence à croire la nature capable de tout.

Ce que vous m'apprenez d'animaux morts depuis longtems, ressuscités par vous, est assurément un plus grand miracle. Vous passez pour le meilleur obser-

vateur de l'Europe. Toutes vos expériences ont été faites avec la plus grande sagacité. Quand un homme tel que vous nous annonce qu'il a ressuscité des morts, il faut l'en croire.

Je ne fais ce que c'est que le *Cotifero* & le *Tardi grado*, ni comment nos naturalistes nomment ces petits animaux aquatiques; vous les faites réellement mourir en les mettant à sec, & vous les faites revivre longtems après en les replongeant dans leur élément.

Après avoir fait, Monsieur, des expériences si prodigieuses, vous descendez jusqu'à me demander mon sentiment sur les ames du *Cotifero* & du *Tardi grado*; que devient leur ame, est-elle immatérielle? renaît-elle? en reprennent-ils une autre?

Je suis en peine, Monsieur, de toute ame, & de la mienne. Mais il y a longtems que je suis persuadé de la puissance immense & inconnue de l'auteur de la nature. J'ai toujours cru qu'il pouvait donner la faculté d'avoir du sentiment, des idées, de la mémoire, à tel être qu'il daignera choisir; qu'il peut ôter ces facultés & les faire renaître, & que nous avons souvent pris pour une substance ce qui est en effet une faculté de cette substance. L'attraction, la gravitation est une qualité, une faculté. Il y a dans le genre animal & dans le végétal, mille ressorts pareils, dont l'énergie est sensible, & dont la cause sera ignorée à jamais.

Si le *Cotifero* & le *Tardi grado* morts & pourris reviennent en vie, reprennent leur mouvement, leurs sensations, engendrent, mangent & digèrent, on ne saura pas plus comment la nature leur a rendu tout cela, qu'on ne saura comment la nature le leur avait

donné; & l'un n'est pas plus incompréhensible que l'autre. J'avoue que je serais curieux de savoir pourquoi le grand Etre, l'auteur de tout, qui nous fait vivre & mourir, n'accorde la faculté de ressusciter qu'au Cotifero & au Tardi grado. Les baleines doivent être bien jalouses de ces petits poissons d'eau-douce.

Si quelqu'un a droit, Monsieur, d'expliquer ce mystère, c'est vous. Il est bon aussi de savoir si ces petits animaux qui ressuscitent plusieurs fois, ne meurent pas enfin tout de bon, & sur combien de résurrections ils peuvent compter.

C'est apparemment d'eux que les Grecs apprirent autrefois la résurrection d'Atalide, de Pelops, d'Hippolite, d'Alceste, de Pirritoüs. C'est dommage que le secret en soit perdu. Je crois que c'est Mr. Bonnet, grand observateur, qui a prétendu que nous ressusciterions avec notre devant, mais sans derriere. C'est-là le fin du fin, &c.

A M. B., de l'Académie des Sciences, auteur d'un livre plein de science & de genie, sur l'astronomie ancienne.

Vous faites, Monsieur, comme les missionnaires qui vont convertir les gens dans les pays dont nous parlons. Dès qu'un pauvre Indien est convenu de la création *ex nihilo*, ils le menent à toutes les autres vérités sublimes dont il est stupéfait. Vous n'êtes pas content de m'avoir appris des vérités long-

tems cachées, vous voulez encor que je croye à votre ancien peuple perdu, qui devina l'astronomie, & qui l'enseigna aux nations avant de disparaître de la terre. Vous m'avez ébranlé & presque converti.

D'abord je suis frappé de votre conjecture très-ingénieuse, & même plausible, que l'astronomie avait dû naître dans le climat où le plus long jour est de seize heures, & le plus court de huit. Mais ma faiblesse pour les anciens bracmanes, pour les maîtres de Pythagore, m'a un peu retenu.

J'avais lu Bernier, il y a longtems. Il n'a ni votre science, ni votre sagacité, ni votre style. Il me parut qu'il parlait de la philosophie antique de l'Inde comme un indien parlerait de la nôtre, s'il n'avait entretenu que nos bacheliers, au lieu de s'instruire avec des hommes comme vous. Bernier fit un petit voyage à Bénarès. D'accord; mais avait-il conversé avec le petit nombre de Brames qui entendent la langue du Shafta? Deux directeurs du comptoir anglais de Calcuta peu éloigné de Bénarès, m'assurèrent, il y a quelques années, que les véritables savans Brames ne se communiquaient presque jamais aux étrangers. Et M. le Gentil qui en fait plus qu'eux, avoue que les petits savans de province qui demeurent dans le voisinage de Pondicheri, ont pour nous le même mépris dont leurs ancêtres honorèrent les Portugais.

Si un Bernier indou était venu à Paris ou à Rome entendre un professeur de la Propagande, ou du collège des Cholets, & s'il jugeait de nous par ces deux animaux, ne nous prendrait-il pas tous pour des fous & des imbéciles?

Cependant, Monsieur, il me paraît très-surprenant qu'un peuple qui certainement avait étudié les mathématiques depuis cinq mille ans, fût tombé dans l'abrutissement que Bernier & d'autres voyageurs lui attribuent. Comment dans la même ville a-t-on pu inventer la géométrie, l'astronomie, & croire que la lune est cinquante mille lieues au-delà du soleil ? Ce contraste me faisait de la peine. Mais l'aventure de Galilée & de ses juges m'en faisait davantage ; & je me disais comme arlequin, *Tutto il mondo e fatto come la nostra famiglia.*

Ensuite je me figurais qu'une nation pouvait avoir été autrefois très-instruite, très-industrieuse, très-respectable ; & être aujourd'hui très-ignorante à beaucoup d'égards, & peut-être assez méprisable, quoiqu'elle eût beaucoup plus d'écoles qu'autrefois. Si vous alliez aujourd'hui, Monsieur, proposer au sacré collège de vous faire une Quinquième, je doute que vous fussiez aussi bien servi que du tems d'Auguste. Le gouvernement Tartare a bien pu produire d'aussi grands changemens dans l'Inde, que les deux clefs de St. Pierre en ont opéré à Rome.

Il faut vous faire ma confession entière. Je remarquais qu'autrefois nos nations de la zone tempérée n'imaginaient pas que la terre fût habitée au-delà du cinquantième degré de latitude boréale ; & je fais encor honneur à mes Bracmanes d'avoir deviné que le plus long jour d'été était double du plus long jour d'hiver, je pardonnais aux Grecs d'avoir placé les ténèbres cimmériennes précisément vers le cinquantième degré.

Enfin, Monsieur, pardonnez-moi sur-tout, si la faiblesse de mes organes ne m'avait pas permis de croire que l'astronomie eût pu naître chez les Usbecs & chez les Calchas. J'habite depuis près de vingt-quatre ans un climat couvert de neiges & de frimats, comme le leur, pendant six mois de l'année au moins. Nos étés nous donnent rarement de beaux jours, & jamais de belles nuits. J'ai eu longtems chez moi un Tartare fort aimable, envoyé par l'Impératrice de Russie. Il m'a dit que le mont Caucafe n'est pas plus agréable que le mont Jura. Et je me suis imaginé qu'on n'était guères tenté d'observer assiduellement les étoiles sous un ciel si triste, surtout lorsqu'on manquait de tous les secours nécessaires.

Il est vrai que l'abbé Chappe a observé le passage de Vénus sur le soleil à Tobolsk, vers le cinquante-huitième degré, sur le terrain le plus froid, & sous le ciel le plus nébuleux. Mais il était muni de toute la science de l'Europe, des meilleurs instrumens, de la santé la plus robuste. Encor mourut-il bientôt après de telles fatigues.





J'étais donc toujours persuadé que le pays des belles nuits était le seul où l'astronomie avait pu naître. L'idée que notre pauvre globe avait été autrefois plus chaud qu'il n'est, & qu'il s'était refroidi par degré, me faisait peu d'impression. Je n'ai jamais lu le feu central de Mr. de Mairan, & depuis qu'on ne croit plus au tartare & au phlégeton, il me semblait que le feu central n'avait pas grand crédit.




La fable du Phénix ne me paraissait pas inventée par les habitans du Caucafe. Mais enfin, Monsieur,



vosre systême me parait soutenu d'une si vaste érudition, & appuyé de si grandes probabilités, que je sacrifierais sans peine mes doutes à vosre torrent de lumières.


Je ne suis pas digne d'entrer dans l'un des cieux antiques dont vous parlez si bien : mais je vous supplierais de m'accorder une place dans le quarante-neuvième degré.


S E S O R T R I S




























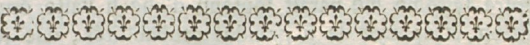












*Nous avons cru devoir joindre ici l'Allégorie de
SÉSOSTRIS, que toute l'Europe attribue à M.
de Voltaire.*

S É S O S T R I S.

Vous le savez, chaque homme a son génie,
 Pour l'éclairer, & pour guider ses pas
 Dans les sentiers de cette courte vie.
 A nos regards il ne se montre pas;
 Mais en secret il nous tient compagnie.
 On fait aussi qu'ils étaient autrefois
 Plus familiers que dans l'âge où nous sommes;
 Ils conversaient, vivaient avec les hommes
 En bons amis, surtout avec les rois.

Près de Memphis sur la rive féconde
 Qu'en tous les tems sous des palmiers fleuris
 Le Dieu du Nil embellit de son onde,
 Un soir au frais le jeune Sésostris
 Se promenait loin de ses favoris,
 Avec son ange; & lui disait, mon maître,

Me voilà Roi; j'ai dans le fond du cœur
Un vrai désir de mériter de l'être.
Comment m'y prendre? Alors son directeur,
Dit, avançons vers ce grand labyrinthe
Dont Osiris fonda la belle enceinte.
Vous l'apprendrez. — Docile à cet avis
Le Prince y vole. Il voit dans le parvis
Deux Déités d'espèce différente;
L'une paraît une beauté touchante,
Au doux sourire, aux regards enchanteurs,
Languissamment couchée entre des fleurs
D'amours badins, de grâces entourée
Et de plaisir encor toute enivrée.
Loin derrière elle étaient trois assistans,
Secs, décharnés, pâles & chancelans.
Le Roi demande à son guide fidele
Quelle est la nymphe & si tendre & si belle,
Et que font-là ces trois vilaines gens?
Son compagnon lui répondit, mon Prince,
Ignorez-vous quelle est cette beauté?
A votre cour, à la ville, en province,
Chacun l'adore, & c'est la Volupté.
Ces trois vilains qui vous font tant de peine,
Marchent souvent après leur souveraine,

C'est le dégoût, l'ennui, le repentir,
Spectres hideux, vieux enfans du plaisir.

L'Egyptien fut affligé d'entendre
De ce propos la triste vérité.
Ami, dit-il, daignez aussi m'apprendre
Quelle est plus loin cette autre Déité,
Qui me paraît moins facile & moins tendre,
Mais dont l'air noble & la sérénité
Me plaît assez. Je vois à son côté
Un sceptre d'or, une sphère, une épée,
Une balance. Elle tient dans sa main
Des manuscrits dont elle est occupée.
Tout l'ornement qui pare son beau sein
Est une Egide. Un temple magnifique
S'ouvre à sa voix tout brillant de clarté;
Sur le fronton de l'auguste portique
Je lis ces mots, à l'Immortalité.
Y puis-je entrer? — L'entreprise est pénible,
Repartit l'ange, on a souvent tenté
D'y parvenir, mais on s'est rebuté.
Cette beauté qui vous semble inflexible,
Peut quelquefois se laisser enflammer.
La volupté, plus douce & plus sensible,
A plus d'attraits; l'autre fait mieux aimer.

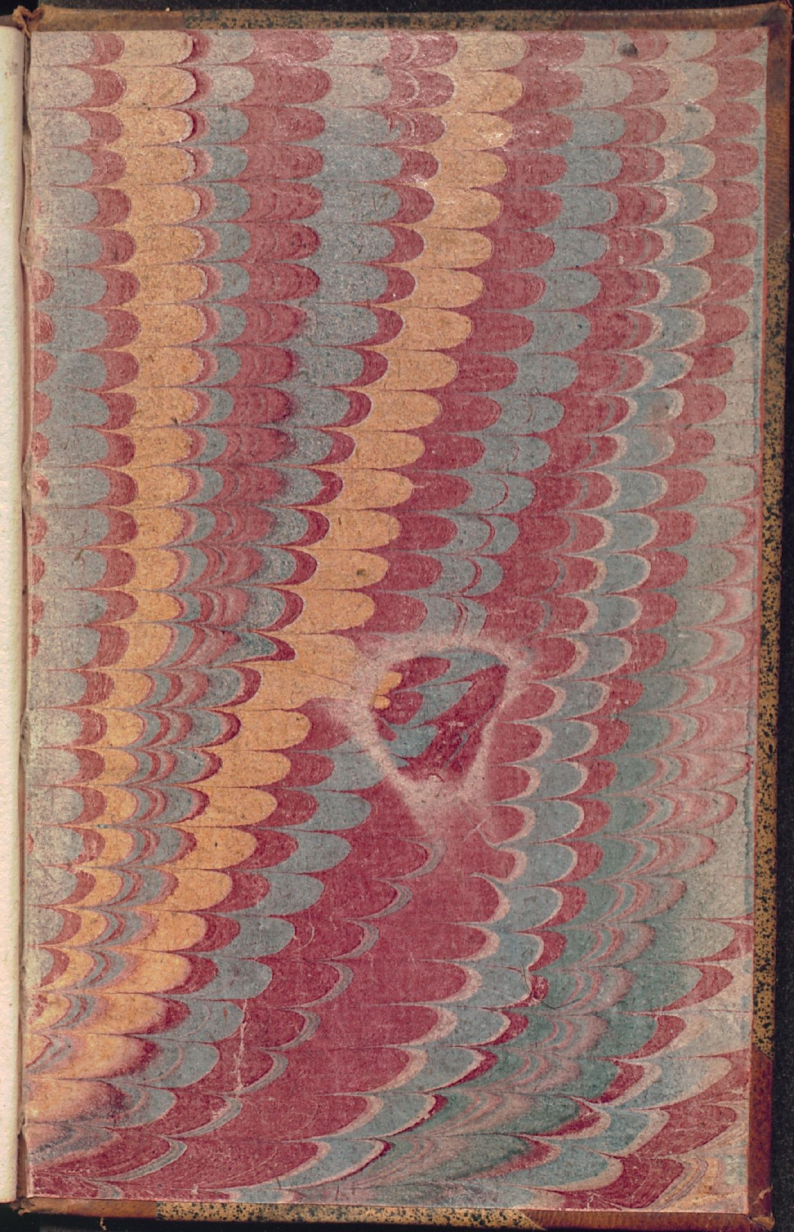
Il faut pour plaire à la fière immortelle
Un esprit juste, un cœur pur & fidèle.
C'est la sagesse. Et ce brillant séjour
Qu'on vient d'ouvrir, c'est celui de la gloire.
Le bien qu'on fait, y vit dans la mémoire:
Votre beau nom doit y paraître un jour.
Décidez - vous entre ces deux Déeses ;
Vous ne pouvez les servir à la fois.

Le jeune Roi lui dit : j'ai fait mon choix.
Ce que j'ai vu doit régler mes tendresses.
D'autres voudront les aimer toutes deux.
L'une un moment pourrait me rendre heureux :
L'autre par moi peut rendre heureux le monde.
A la première avec un air galant
Il appliqua deux baisers en passant ;
Mais il donna son cœur à la seconde.

F I N.



39 14
—
h. 14





COMMENTAIRE
HISTORIQUE

SUR

LES OEUVRES

DE L'AUTEUR

DE LA HENRIADE.

AVEC LES PIÈCES ORIGINALES
ET LES PREUVES.

POUR servir de SUPPLÉMENT à l'Édition in 12°.
en Trente Volumes, des Oeuvres de cet Auteur cé-
lèbre, ornée d'Estampes.

Inches 1 2 3 4 5 6 7 8

Centimetres

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

Black

